





3582U
BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE

DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des
Romans anciens & modernes, François, ou
traduits dans notre langue; avec des Anec-
dotes & des Notices historiques & critiques
concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages;
ainsi que les mœurs, les usages du temps, les
circonstances particulières & relatives, & les
personnages connus, déguisés ou embléma-
tiques.*

AVRIL 1779. Premier Volume.



A P A R I S,

209697
4. 3. 2.

AU BUREAU, rue Neuve-Sainte-Catherine;
au Marais, pour Paris & la Province.

Et chez DEMONVILLE, Imprimeur - Li-
braire, rue S. Severin.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

3155-101

101-101

101-101

101-101

101-101

101-101

101-101

101-101

101-101

101-101

101-101

101-101

101-101

101-101

101-101



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

AVRIL 1779. *Premier Volume.*

SECONDE CLASSE.
ROMANS DE CHEVALERIE.

HISTOIRE
DE BLIOMBERIS,
CHEVALIER DE LA TABLE RONDE.

Nous croyions avoir épuisé, il y a dix-huit mois, les Romans de la Table Ronde. Un bienfait nous désabuse. Nous revenons,
A ij

pour un moment, sur nos pas : il est doux de rétrograder à ce prix.



PHARAMOND regnoit en France, & avoit soumis, par ses armes, tous les Rois de cette contrée. La Petite-Bretagne, après lui avoir résisté longtemps, avoit été forcée de recevoir le joug & de payer tribut au plus vaillant Monarque de l'Univers. L'heureux Pharamond jouissoit de sa gloire & de ses succès. La belle Rosemonde partageoit son trône, & lui faisoit oublier toutes les peines que l'amour leur avoit causées : sans cesse occupés l'un de l'autre, leur union ne les avoit rendus que plus amoureux, deux enfans étoient venus resserrer des liens si chers ; le Prince Clodion, leur fils, étoit dans sa seizième année, & s'étoit déjà signalé dans plusieurs occasions. Accoutumé aux armes dès l'enfance, il avoit appris à combattre à côté de Pharamond ; la gloire qu'il s'étoit acquise ; le nom de son père, le vaste Empire sur lequel il devoit regner, & plus encore les flat-

teries de ses Courtisans, avoient inspiré à Clodion une présomption & une confiance que justifioient sa valeur & sa bonne mine. Aussi heureux en amour que Pharamond l'étoit à la guerre, Clodion avoit vaincu autant de Belles, que son pere avoit pris de Villes; & fier de sa figure, de son nom & de ses agrémens, le Prince François étoit le plus beau & le plus étourdi des Chevaliers de son temps.

Sa sœur, la charmante Félicie, n'avoit encore que quinze ans, & surpassoit déjà sa mere par sa beauté; mais cette beauté étoit la moindre des qualités de Félicie : elle sembloit dédaigner les dons qu'elle tenoit de la Nature, pour ne s'occuper que d'acquérir ceux qu'elle tiendrait d'elle-même. Elle cultivoit son esprit, ses talens, & avoit tous les moyens de plaire, sans jamais y prétendre. Douce & modeste, elle ne se souvenoit jamais qu'elle étoit Princesse que pour faire du bien; aussi tout le monde la chérissoit autant qu'elle étoit aimable; ses Dames d'Honneur même lui étoient tendrement attachées, & c'est

toujours l'éloge le plus sûr du cœur d'une Princesse. Les Chevaliers les plus fameux, les plus grands Seigneurs du Royaume l'adoroient sans oser lui parler d'amour, ils la regardoient avec respect, & comme un prix qu'il falloit mériter par une longue suite d'exploits.

Pharamond, dont les yeux paternels voyoient les qualités brillantes de son fils, sans appercevoir ses défauts, Pharamond étoit fier de ses enfans & de son épouse; il cherchoit à rendre sa Cour digne de les posséder. Les fêtes, les spectacles, les tournois, plus encore les charmes de Félicie, la beauté de Rosemonde, & la gloire de Pharamond attiroient à Tournai tous les Princes & tous les Chevaliers qui s'étoient acquis quelque renom; sa Cour étoit leur rendez-vous commun, & les autres Monarques de l'Europe ne voyoient pas sans envie que le Roi le plus vaillant du monde étoit aussi le père & l'époux le plus heureux.

Le grand Roi Artus étoit le seul dont la gloire pût balancer celle de Pharamond. La protection de Merlin, l'hon-

neur d'avoir institué les Chevaliers de la Table Ronde, avoient porté le nom d'Artus jusqu'aux extrémités de la terre; Artus rassembloit à Cramalot sa Capitale, les Chevaliers les plus vaillans, & les Beautés les plus célèbres. L'aimable Tristan, le fier Perceval, le galant Lancelot, s'étoient fixés à cette Cour. La tendre Yseult y avoit suivi son chet Tristan, & lui juroit sans cesse de plutôt mourir que de le quitter. La belle Genievre, femme d'Artus, oublioit souvent son époux & sa dignité auprès de son ami Lancelot. Mille autres Chevaliers, quoique moins illustres, n'en étoient pas moins heureux; car à quoi bon la gloire en amour? Plaisez à votre belle, sachez vivre & mourir pour elle; le reste est inutile, & ne sert qu'à la vanité.

Le grand Artus s'applaudissoit d'avoir une Cour aussi brillante; & sans imaginer qu'il fût possible que le Chef de tant de preux Chevaliers, le Roi de tant de Royaumes, le glorieux soutien de la Table Ronde, ne fût point aimé de sa femme; il s'endormoit sur son or-

gueil, tandis que Genievre veilloit pour pour Lancelot. & pour l'Amour.

La Petite - Bretagne, comme je l'ai déjà dit, étoit tributaire du Roi Pharamond, & divisée en plusieurs petits Royaumes : celui de Cournouailles étoit gouverné par le Roi Marc. Cet imbécille Monarque pleuroit la perte de sa femme Yseult, qui se consoloit avec le beau Tristan du malheur d'avoir épousé un sot. Marc étoit vieux, jaloux & méchant; Yseult étoit jeune, belle & tendre; Tristan, sensible & charmant. La Nature répare souvent les fautes des hommes; elle reprend toujours les droits qu'on a usurpés sur elle. Marc en épousant Yseult malgré elle, fit son malheur, & mérita par sa conduite, tous ceux qui lui arriverent.

Le Royaume de Gannes étoit un autre petit pays, voisin de celui de Cournouailles. Le Roi Boort le gouvernoit, ou, pour mieux dire, le laissoit gouverner à ses Courtisans. Les Princes foibles sont presque toujours cruels; Boort l'avoit prouvé en faisant périr sa propre fille, la belle Arlinde, pour avoir

donné le jour à Bliombéris. Cette Pricesse, trop tendre, n'avoit pu résister à l'amour du fameux Palamedes ; sa foiblesse lui coûta la vie. Le barbare Boort la fit précipiter dans un puits, & consentit cependant à laisser vivre l'enfant de sa malheureuse fille. Bliombéris, privé de sa mere en venant au monde, inconnu de son pere, qui ne l'avoit jamais embrassé, Bliombéris fut élevé à la Cour du Roi Boort : son éducation fut négligée ; d'ailleurs le pays de Gannes n'étoit guere plus renommé que celui de Cornouailles. Dans ces petits Royaumes, il y avoit peu de Savans qui fussent lire. A peine l'apprit-on à Bliombéris. Il étoit déjà parvenu à l'âge de quinze ans, sans savoir autre chose que bien tirer des fleches, exercice auquel il étoit très-adroit, parce qu'il l'avoit appris tout seul. Bliombéris étoit bien fait, d'une physionomie plus douce que belle ; l'air noble & franc ; son cœur étoit tendre (il étoit fils de l'Amour), & son esprit étoit d'autant plus juste que personne n'avoit cherché à le rendre tel. Abandonné entièrement à la Nature, elle avoit

plus fait pour lui, que tous les Maîtres possibles. Elle lui avoit appris à se passer de tout le monde, & à ne compter que sur lui-même. Bliombéris étoit instruit du malheur de sa mere, & du nom de Palamedes, son pere. Ce nom fameux faisoit trembler toute la Cour du Roi de Gannes ; la crainte où l'on étoit de voir revenir ce Héros, étoit la seule cause des égards que l'on avoit pour son fils ; mais ces égards ennuyoient Bliombéris ; & son cœur lui disoit tous les jours, qu'il n'étoit pas fait pour vivre avec des Gannois.

Rien n'attriste l'ame, comme de sentir qu'il nous manque quelque chose, & de ne pouvoir deviner ce que c'est. En vain Bliombéris cherchoit à s'instruire en interrogeant les Barons de Gannes : ces Barons ne savoient rien, pas même se battre ; car à Gannes & en Cornouailles, la Chevalerie n'étoit pas en grand honneur. Les Baronnes Gannoises offrirent à Bliombéris de se charger de son éducation ; le jeune homme s'étoit apperçu que les Dames de cette Cour savoient bien faire l'amour, mais non pas le parler ; & Bliombéris méprisoit l'amour qui ne se parle pas.

Tant de dégoûts lui firent chérir la solitude; il n'habita plus que les bois, où il exerçoit son adresse sur les cerfs & sur les oiseaux : la chasse le rendit misantrophe, & la misantropie en fit un sage. Bliombéris n'avoit que seize ans; mais ses réflexions, & le bonheur de n'avoir jamais été flatté, lui avoient valu trente années d'expériences.

Le Roi Boort avoit un fils qui ne ressembloit pas à son pere; ce fils s'appelloit Lyonel, & avoit mérité d'être admis à la Table Ronde. A son retour d'Angleterre, il fut indigné du tribut que Pharamond avoit exigé; & écoutant plus sa valeur que sa prudence, il engagea le nonchalant Boort, & l'imbécille Marc, à réunir leurs forces, pour refuser le tribut au Monarque François. Pharamond étonné, crut que sa présence n'étoit pas nécessaire pour remettre sous l'obéissance un peuple qu'il avoit battu tant de fois; & voulant donner à son jeune fils le plaisir de terminer tout seul cette guerre, il le nomma son Général, & le mit à la tête d'une belle armée, pour aller châtier les Rebelles. Clodion,

transporté du plaisir de commander en Chef, embrasse son pere, lui jure qu'avant un mois il fera son entrée à Tournai, dans un char traîné par le Roi Boort & le Roi Marc : il partage déjà les deux petits Royaumes en douze Comtés, & nomme les douze Comtes avant de partir; ensuite il fait cinq ou six fois la revue de ses troupes; & marchant à grandes journées, avant 15 jours il arrive sur les frontieres du pays de Gannes. Le prudent Pharamond, qui, malgré sa tendresse, doutoit de l'expérience de son fils, lui avoit donné un Lieutenant nommé Arbogaste, homme sage, habile, vieilli dans les combats, & à qui l'habitude des batailles avoit appris comment on les gagne. Cet Arbogaste voulut donner quelques avis au Général Clodion; mais la réponse du Prince fut, qu'il n'aimoit pas les conseils. Arbogaste garda le silence, & n'eut d'espérance que dans la foiblesse des ennemis que Clodion avoit à vaincre.

Ces ennemis étoient plus redoutables qu'il ne pensoit. Le brave Lyonel étoit à leur tête, & avoit fait passer dans

leur cœur une étincelle du feu qui l'animoit. Lyonel, avec des soldats qu'il avoit créés, osa attendre l'armée François. Le combat fut long & sanglant; Clodion y fit des prodiges de valeur; mais sa fougue & cette valeur même lui faisoient commettre des fautes, dont Lyonel auroit profité, si le prudent Arbogaste, qui commandoit l'aîle gauche, n'avoit été encore plus prompt à les réparer, que Clodion à les commettre. Bliombéris ne quittoit pas d'un pas le brave Lyonel. C'étoit la première fois de sa vie qu'il voyoit une bataille; & le jeune Guerrier n'y perdit pas un instant ce sang-froid & ce phlegme qui caractérise le vrai brave. Long-temps il se servit de son épée, & la rendit fatale aux François; mais ses efforts & ceux de Lyonel n'auroient pas été capables d'arracher la victoire aux troupes de Pharamond: déjà Clodion, s'abandonnant à son impétuosité, avoit percé le centre de l'armée. Lyonel accourt, pour s'opposer à ce Prince, & commence avec lui un combat, corps à corps, qui laisse le

temps à Arbogaste d'agir seul , & de déployer ses talens. Les ordres sont donnés, les différens corps ont le signal pour faire une attaque générale. Arbogaste , sûr de sa manœuvre , s'avance d'un air victorieux ; Lyonel est occupé avec Clodion ; les Gannois sont perdus , ils n'ont plus de Général ; déjà le désordre se met dans leurs rangs. Bliombéris , le jeune Bliombéris voit le danger & le prévient ; il jette son épée , & prenant son arc , cette arme qui , dans ses mains , n'a jamais manqué son coup , il choisit sa meilleure fleche , regarde Arbogaste qui vient à lui , & le frappe au défaut de la cuirasse ; le vieux Guerrier tombe , ses troupes s'arrêtent , on s'empresse autour d'Arbogaste. Bliombéris profite du moment , il rassemble ses escadrons ; il fond à son tour sur les François ; bientôt le champ de bataille est couvert de morts , & les routes sont remplies de fuyards. Clodion , qui se voit abandonné , frémit de honte & de rage ; il porte un coup terrible à Lyonel ; & perçant à travers l'armée

victorieuse, il fuit, mais en Héros, du côté opposé à son armée fugitive. Bliombéris, quoiqu'âgé de seize ans, ne se laissa pas emporter à la poursuite des François ; mais occupé de contenir ses troupes, & d'empêcher le désordre qui arrache si souvent la victoire, il fit voir, dans cette journée, qu'à la valeur d'un Soldat, il joignoit les talens d'un Général. Bientôt Lyonel reparut, & vint achever la défaite. Bliombéris alors ne s'occupa que d'arrêter le carnage ; il fit respecter les prisonniers ; les traita avec douceur & noblesse : & de même que le sifflement des fleches & le bruit des armes ne l'avoit pas ému pendant le combat, les lauriers qu'il venoit de cueillir, les cris de la victoire & les acclamations des Soldats, ne le firent pas sortir un instant de cette inaltérable tranquillité, que donnent la véritable valeur & le contentement de soi-même. Bliombéris n'étoit sensible qu'au plaisir d'avoir été utile à son pays.

Le brave Lyonel, qui avoit été témoin des services de Bliombéris, & du

courage qu'il avoit montré, voulut lui décerner une espece de triomphe, & indiqua une fête militaire, pour l'armer Chevalier, de sa main.

Bliombéris ne savoit pas qu'il étoit l'objet de cette fête; il s'y rend avec tous les Chefs; il reste confondu dans la foule, & attend les nouveaux ordres, qu'il croit que l'on va donner. Les trompettes sonnent, les acclamations des Soldats empêchent qu'on ne les entende. Lyonel s'avance, & appelant le modeste Bliombéris : » Vous avez mérité, » lui dit-il, d'être armé Chevalier avant » l'âge; les cris de l'armée vous sont » garans de vos droits. Approchez & » recevez un titre dont vous êtes si » digne. Brave Lyonel, lui dit Bliombéris, je suis fils du grand Palamedes, & le nom de mon pere m'impose de grands devoirs; j'ai fait serment de ne recevoir l'Ordre de Chevalerie que de sa main, ou de celle du grand Artus. Daignez me permettre de pas être parjure; d'ailleurs le peu de succès que j'ai eu, ne mérite pas un si grand prix; je n'ai fait que vous

» suivre; & j'en suis trop payé par le
» suffrage de mes Compagnons «.

Après avoir dit ces mots, il courut se cacher parmi les Soldats; & Lyonel, ses Chefs, & son armée, ne savoient ce qu'il falloit le plus admirer en lui, de sa valeur, ou de sa modestie.

Cependant le sçugueux Clodion, au désespoir d'avoir été battu la première fois qu'il avoit commandé une armée, & d'avoir été battu par des troupes de Gannes & de Cornouailles, Clodion couroit les champs, sans savoir, ni où il alloit, ni ce qu'il avoit à faire. Sa vanité venoit de recevoir un affront sanglant; il n'osoit reparoître dans Tournai, après y avoir distribué le pays ennemi, après y avoir commandé le char où il devoit atteler les Rois Boort & Marc : ce souvenir le mettoit hors de lui; il comptoit assez sur la tendresse de son pere, pour être sûr d'être pardonné; mais l'orgueil lui défendoit d'aller chercher ce pardon; & l'orgueil l'emporta. Clodion résolut de ne plus retourner à Tournai qu'il n'eût effacé sa honte; & s'embarquant pour l'An-

gleterre, il courut y chercher des aventures & des lauriers.

Tandis qu'il alloit porter son étourderie & sa valeur à la Cour d'Artus, Pharamond apprenoit sa fuite, la mort d'Arbogaste, & la défaite de son armée. Ces nouvelles, auxquelles il n'étoit pas accoutumé, allumerent dans son cœur un desir ardent de faire payer cher aux Gannois les peines qu'il ressentoit. Il court à la vengeance, & s'armant de cette épée qui a donné la mort à tant de Rois, il monte à cheval, rassemble ses vieux Guerriers, & marche vers la Petite-Bretagne. Les François, impatiens de venger leurs freres, fiers d'être commandés par ce grand Roi, qui toujours les a conduits à la victoire, portent le feu dans les Etats du Roi de Gannes, & ne respirent que les combats. Lyonel, enivré du dernier succès, voulut que l'on marchât à l'ennemi ; Bliombéris étoit d'avis de se retrancher & de l'attendre ; mais le Général décida ; & les troupes alliées eurent ordre de se préparer à la bataille.

Elle ne fut pas moment incertaine.

Pharamond se montroit , & tout fuyoit devant lui : le génie de ce grand Roi écrasoit celui de Lyonel ; les Alliés prirent la fuite , & entraînerent leur Général. Bliombéris s'étoit attendu à la déroute , & se battoit en retraite , avec la même tranquillité qu'il avoit montrée le jour où il avoit défait les François : il espéroit sauver un Corps de Cavalerie qu'il commandoit ; mais Pharamond l'apperçut , & envoya sur lui destroupes fraîches & nombreuses. Bliombéris soutint leur choc , les repoussa , & se retiroit toujours. Un second effort de Pharamond ne réussit pas mieux : alors le Roi de France , irrité de sa résistance , alla lui-même , à la tête de ses Chevaliers attaquer cette Cavalerie ; les Chevaliers de Bliombéris eurent à peine apperçu les fleurs de lis que Pharamond portoit sur son bouclier , qu'une terreur soudaine les saisit ; ils s'enfuirent , & laissèrent le jeune Bliombéris tout seul , entouré d'ennemis. *Rends-toi* , lui cria Pharamond , *c'est moi qui te demande ton épée*. Bliombéris réfléchit que sa mort ne pouvoit être d'aucune utilité ;

& dédaignant de faire des bravades inutiles, il remit son épée au Monarque, & le suivit dans sa tente.

Peu de jours suffirent à Pharamond pour s'emparer de tout le pays de Gannes; il fit payer les frais de la guerre aux Rois Boort & Marc, mit garnison dans leurs Capitales, & garda Bliombéris pour otage. Après avoir ainsi terminé cette expédition, le Monarque François fit chercher son fils Clodion dans toute la Petite-Bretagne : ses soins furent inutiles ; ceux qu'il avoit envoyés sur les traces du Prince, ne purent découvrir la route qu'il avoit prise. Pharamond, affligé de l'inutilité de ses recherches, reprit la route de Tournai, où Bliombéris le suivit.

En arrivant dans sa Capitale, le Monarque François y trouva la joie répandue dans tous les cœurs. Le bruit de sa victoire l'avoit précédé. Rosemonde & Félicie venoient au-devant de lui, au milieu de tout un peuple qui célébroit le retour d'un Roi chéri. Rosemonde s'attendoit à revoir son fils ; les

lauriers de son époux n'empêcherent pas les larmes de couler, lorsqu'elle apprit qu'on ne savoit ce que Clodion étoit devenu. Félicie partageoit sa douleur, & pleuroit aussi en baisant les mains victorieuses de son pere. Bliombéris, présent à ce spectacle, se reprochoit déjà d'être la cause des pleurs de Félicie ; la beauté de cette Princesse lui fit éprouver une sensation qui lui étoit inconnue. Il avoit beau détourner les yeux ; le charme de ses traits les ramenoit toujours ; & le sage Bliombéris n'étoit plus à lui même, lorsque le Roi François le présenta à la Reine & à Félicie, comme un prisonnier respectable par sa valeur : ensuite, prenant une épée, il la donna à Bliombéris, en lui disant : « Vous vous en servez trop » bien pour ne pas vous la rendre ; » que rien ne vous retienne ici que » votre parole. L'intérêt de l'Etat s'op- » pose à votre liberté ; mais j'espère » que vous serez moins mon prisonnier » que mon ami ». Bliombéris remercia le Roi, & se troubla en le remerciant, parce que la belle Félicie l'avoit regardé.

Il fallut peu de temps à Bliombéris pour s'appercevoir que cette Princesse unissoit à tous les charmes, le cœur le plus droit, l'ame la plus sensible, & l'esprit le mieux cultivé. Cette découverte ne fit qu'accroître la passion que sa première vue avoit fait naître. Mais le timide Amant n'osoit rien hasarder qui pût découvrir cette passion. La Cour de Pharamond étoit un séjour très-imposant pour lui. Un jeune homme qui n'étoit jamais sorti de Gannes, qui s'étoit formé lui-même, & n'avoit que seize ans, se trouvoit transporté, tout d'un coup, dans la Cour la plus polie & la plus brillante de l'Univers; son cœur venoit de s'enflammer pour la fille du plus puissant des Monarques; cet amour & ces réflexions le rendoient triste & malheureux; en adorant Félicie, pouvoit-il jamais se flatter de lui plaire? Cette Princesse si belle, accoutumée à dédaigner les hommages que lui adressoient tant de Princes & tant de Chevaliers, qui sembloit oublier qu'elle eût un cœur, pour ne penser qu'à orner son esprit, distingueroit-elle jamais,

dans la foule de ses adorateurs , Bliombéris , l'ignorant Bliombéris ? D'ailleurs , quand même cette Félicie le flatteroit de quelque retour , pouvoit-il jamais prétendre à sa main ? Lui , fils inconnu d'un simple Chevalier ; lui , cause malheureuse de l'opprobre & de la mort de sa mere , devoit il oser aimer la plus belle Princesse de l'Univers ; la fille du grand Pharamond , un objet qui lui seroit disputé par les Monarques de la terre ? Ces réflexions étoient accablantes pour un Amant , & devoient rebuter un sage : mais Bliombéris n'étoit plus sage : il se fit toutes ces objections ; & après s'être dit qu'il alloit commencer le malheur de sa vie , après s'être bien convaincu que la raison , & peut-être l'honneur , lui prescrivoient d'étouffer sa passion , il prit la résolution de s'y livrer tout entier , & de passer les jours & les nuits à acquérir tout ce qui lui manquoit.

L'Amour est le meilleur des Maîtres. En moins d'un an , notre Héros fut le Chevalier le plus poli & le plus instruit de la Cour ; & Félicie appelloit déjà la raison à son secours.

Quand une jeune Princesse est obligée de choisir entre son cœur & la raison, son choix est long quelquefois, mais il n'est jamais douteux. Félicie se livra au charme qui l'entraînoit : elle avoit fort bien remarqué les peines que Bliombéris s'étoit données pour acquérir tous les talens qu'elle chérissoit ; elle avoit fort bien lu dans ses yeux, que ce n'étoit pas pour l'amour de la science qu'il étoit devenu si savant ; elle se crut obligée à de la reconnoissance ; cette reconnoissance devint amitié ; cette amitié n'avoit pas trois mois, qu'elle étoit devenue de l'amour. Bliombéris ne quittoit pas Félicie ; le sentiment qu'ils éprouvoient tous deux étoit nouveau pour leur cœur ; ils en sentoient les progrès avec plaisir ; & sans s'en défier, leurs yeux se parloient déjà, leurs bouches répéterent bientôt ce que leurs yeux avoient dit ; & bientôt leur plume traça ce que leur bouche avoit répété. Ce fut alors que Bliombéris sentit le bonheur de savoir écrire. Il adoroit Félicie, il en étoit adoré ; l'instant où il étoit sûr de n'être entendu
que

que d'elle, étoit employé à répéter un serment qu'il faisoit mille fois le jour. Félicie aussi tendre que lui, faisissoit le moment où elle n'étoit pas apperçue pour soupirer avec son cher Bliombéris; elle ignoroit que l'amour peut avoir des plaisirs plus vifs; & le timide amant mettant un frein à ses desirs, auroit cru perdre de son bonheur, s'il avoit troublé celui de Félicie, en éclairant son innocence; il ne vouloit que l'aimer; content de posséder son cœur, ses yeux lui répétoient sans cesse, je suis heureux, ma chere Félicie : Félicie lui répondoit, en lui serrant la main, c'est pour toujours, mon cher Bliombéris.

Pharamond & Rosemonde ne s'étoient pas apperçus des sentimens de leur fille pour Bliombéris; comme ils étoient tous deux presque de même âge, le plaisir qu'ils avoient à être ensemble leur paroissoit naturel; d'ailleurs Félicie étoit adorée de toute la Cour, & personne n'eût osé former le moindre soupçon sur elle.

Un jour que la jeune Princesse étoit
Avril 1779. Prem. Vol. **B**

allé le promener dans un bois, situé auprès de la Ville, elle ordonna à sa suite de rester à l'entrée du bois, & s'enfonça seule dans une des allées les plus sombres. Elle y pensoit à Bliombéris. Il y avoit déjà un an qu'ils s'aimoient; il y avoit un an qu'ils s'étoient juré de vivre & de mourir l'un pour l'autre. Félicie relisoit une lettre où Bliombéris répétoit mille fois ce doux ferment; elle croyoit entendre son amant prononcer les mots qu'il avoit écrits; & dans l'erreur charmante qui l'enivroit, elle imprimoit mille baisers sur sa lettre. Tout-à-coup un sanglier écumant se fait voir à quelques pas; & venant droit à elle, il est prêt à s'élançer. Interdite & tremblante, elle appuie sa lettre sur ses levres, & veut au moins mourir en baisant les caractères de son amant.

Où êtes-vous, Bliombéris! Félicie va vous être ravie; le sanglier n'est plus qu'à deux pas d'elle.... Bliombéris en étoit encore plus près; il avoit vu la Princesse partir pour la forêt; il l'avoit devancé par un autre chemin. Caché

parmi les arbres qui bordoient l'allée, il jouissoit du plaisir de la voir, & de la voir s'occuper de lui : il éprouvoit ce frémissement si doux, que cause un coup d'œil toujours si flatteur, lorsqu'il apperçoit le monstre qui s'élançoit sur elle; il vole à sa défense; le sanglier l'atteint, & lui fait une blessure qui n'est que légère, parce qu'il a eu l'adresse de frapper l'animal dans l'instant même où il en étoit frappé; leur sang confondu baigne le gazon. Félicie tremblante souffre cent fois plus que son amant; ses yeux sont fixés sur lui, son cœur palpite, la respiration lui manque, la pâleur est sur son visage, elle craint pour les jours de ce qu'elle aime; mais Bliombéris fait bien-tôt cesser cette crainte. A peine a-t-il blessé le sanglier, que, faisant un saut en arrière, il pose une flèche sur son arc; & perce le cœur de l'animal furieux, qui chancelle, tombe & expire. Félicie tenoit déjà Bliombéris dans ses bras; elle veut voir sa blessure; cette blessure n'étoit pas profonde, elle veut la panser; elle arrache quelques simples

que le hasard offre à ses yeux; elle appuie la tête de Bliombéris sur son sein; elle presse ces herbes salutaires sur la blessure; & prenant plaisir à en exprimer le suc, elle interrompt mille fois son ouvrage, par les soupirs & les regards qu'elle prodigue à l'heureux blessé. Dans ce moment, une tourterelle, poursuivie par un milan, passe près d'eux, d'un vol rapide, en cherchant à se dérober à celui qui la suit de près. Elle alloit devenir sa proie, lorsque le mâle de la tourterelle se précipite dans les ferres de l'oiseau, pour sauver sa compagne. Le milan content abandonne la tourterelle, & emporte le tourtereau; mais Bliombéris avoit eu le temps de préparer une fleche; le trait part, tue le ravisseur, & délivre le généreux tourtereau. A peine libre, il vient se poser sur un arbre, vis-à-vis de nos deux amans. Sa fidelle compagne vole près de lui; elle le caresse en roucoulant; elle répare avec son bec le désordre où l'ont mis les ferres cruelles du milan; elle prend plaisir à lisser ses plumes; elle agite ses aîles autour de

lui ; & bientôt le tendre oiseau lui rend ses vives caresses. Quelle image pour Félicie ! Ma chere amie , lui dit Bliombéris , que cet oiseau devoit regretter la vie. Tirons le rideau sur une situation qu'on ne peut , ni ne doit décrire.

Pour la premiere fois de leur vie , ils craignirent d'avoir été vus , & prirent des précautions pour que Bliombéris pût retourner au palais sans être apperçu. Tout réussit selon leur desir. La même forêt , la même allée devint leur rendez-vous ; & l'Amour , qui veilloit sur eux , empêcha que personne ne soupçonnât leur bonheur. Hélas ! il n'en est point qui dure ; déjà depuis deux ans l'heureux Bliombéris , occupé uniquement de sa félicité , jouissoit du bonheur de vivre auprès d'elle , de la voir à tous les instans. Les mois s'écouloient comme des jours. L'on vieillissoit vite à la Cour de Pharamond ; & Félicie avoit déjà dix-huit ans , lorsque le Roi son pere résolut de la marier. Sans vouloir lui prescrire un choix , le Monarque lui ordonna de nommer celui qu'elle vouloit pour

époux, pourvu que ce fut un Prince ou un Chevalier très-illustre. La Princesse, au désespoir, voulut aller se consulter à la forêt. On s'attend bien que Bliombéris y étoit, pour donner son avis : le temps du bonheur est fini, lui dit la triste Félicie ; mon ami, tu ne peux te mettre sur les rangs pour prétendre à ma main ; tu es sans Etat, & ton pere ignore peut-être ta naissance. Je me perdrois inutilement en résistant aux volontés du mien ; mais je suis prête à tout sacrifier pour toi. Partons, mon cher Bliombéris, fuyons ensemble ; l'amour prendra soin de nous. Bliombéris, en arrosant de ses larmes le beau visage de Félicie, lui déclara que la fuite lui étoit impossible, puisqu'il étoit prisonnier sur sa parole. Mais si nous pouvons gagner du temps, ajouta-t-il, j'espère me rendre digne de prétendre à vous. Je sais que Palamede est mon pere, le nom de Palamede est respecté, même de Pharamond ; ma mere étoit fille d'un Roi ; mon pere est fils-d'Esclabod, & de la race des Souverains de Babylone : je

vais chercher & trouver Palamede. Il me reconnoîtra, il viendra lui-même vous demander à Pharamond, & s'il faut un Royaume pour obtenir votre main, il n'est rien d'impossible à la valeur de Palamede, & à l'amour de Bliombéris. Le feu du courage brilloit dans ses yeux en prononçant ces mots; l'espérance entre si aisément dans des ames amoureuses, que Félicie & Bliombéris s'y livrerent avec transport. Il fut décidé, entr'eux, que la Princesse assembleroit tous les Princes qui prétendoient à sa main, & leur déclareroit que celui qui reviendrait dans deux ans, couvert de plus de gloire, seroit celui que son cœur choisiroit. Bliombéris espéroit bien que cette promesse seroit un moyen de plus pour obtenir sa chere Félicie; il approuva sa résolution, & elle fut scellée, de part & d'autre, par le serment de s'aimer toujours.

Dès que Pharamond apprit le projet de sa fille, il y souscrivit avec joie; il suffisoit qu'il y eût le mot de gloire pour que Pharamond approuvât tout.

Ce Prince fit donc assembler tous les prétendans à la main de sa fille, & déclara que dans deux ans, celui qui auroit fait les plus grandes actions, seroit l'époux de Félicie. Personne ne murmura; bientôt on fut dans toute la France à quel prix étoit la main de la Princesse; & tous les Chevaliers du Sang Royal quitterent la Cour, & coururent la mériter.

Bliombéris saisit cette occasion pour demander sa liberté; elle ne lui fut point refusée, c'étoit Félicie qui s'étoit chargée de cette cruelle commission. Quel moment que celui où il fallut se séparer! ce fut encore la forêt qui fut choisie pour se dire cet adieu, ce mot si cruel pour des amans. Que de larmes! Que de pleurs! Bliombéris ne pouvoit quitter sa Félicie; Félicie serroit sur son cœur la main de Bliombéris; ils se regardoient; ils répétoient cent fois adieu, & recommençoient toujours; un rayon d'espérance les ranimoit, lorsqu'ils se disoient que c'étoit pour se rejoindre à jamais qu'ils alloient se quitter un moment. Vain

espoir ! deux ans ne sont un moment que lorsqu'on les passe ensemble ; ils paroissent devoir durer plus que la vie, quand c'est le terme où l'on doit se revoir. Ah ! qu'il en coûta à Bliombéris pour s'arracher des bras de Félicie ! il le falloit ; il s'y résolut ; il l'embrasse ; il pleure ; il l'embrasse encore ; il lui dit adieu ; lui serre la main ; redit adieu ; l'embrasse de nouveau , & fuit sans oser tourner la tête. La malheureuse Félicie , obligée de cacher sa douleur & de dévorer ses larmes devant son pere , attend impatiemment l'instant de se retirer dans son appartement. Elle y pleure ; elle relit les lettres de son amant ; elle les trempe de ses larmes ; elle en recommence la lecture ; elle cherche les endroits où elle l'a vu ; elle n'existe plus que par l'espérance. Bientôt son imagination court à la suite de Bliombéris. Elle grossit aux yeux de Félicie , tous les dangers auxquels il sera exposé ; & trop tendre pour ne pas tout prévoir , elle pleure d'avance les malheurs qui ne lui arriveront pas.

Bliombéris, au désespoir, laissoit aller son cheval à l'aventure, & ne songeoit qu'à son amante. Ce cheval lui avoit été donné par elle ; Félicie l'avoit fait venir de la Chersonese Cimbrique, & le courfier étoit digne d'être offert au courage, par les mains de l'amour. Il étoit noir comme du geai ; une étoile blanche brilloit au milieu de son front ; son œil vif & fier sembloit braver tous les dangers ; plus léger qu'un oiseau, il galoppoit sur le sable sans y laisser l'empreinte de ses fers. Bliombéris le chérissoit beaucoup, c'étoit un don de Félicie ; elle l'avoit monté quelquefois, & lui avoit donné le nom d'Ebene. Ebene connoissoit son maître, & lui étoit attaché, tant il est vrai que l'amour électrise tout ce qui l'approche.

Bliombéris trouvant qu'il s'éloignoit trop vite de l'objet qu'il aimoit, s'arrêta, descendit, & s'asseyant auprès d'un arbre, il se mit à réfléchir, chose qui ne lui étoit arrivée de long-temps ; les réflexions sont assez inutiles en amour ; on finit toujours par faire tout comme

si l'on n'avoit point réfléchi ; ainsi c'est au moins du temps perdu ; mais dans cette occasion Bliombéris ne cherchoit qu'à en perdre. Il pleura beaucoup au pied de son arbre ; il baïsa mille fois un mouchoir que Félicie avoit longtemps porté ; il le mit sur son cœur , & reprenant courage : allons , dit-il , il faut la mériter ; rendons nous digne d'elle , s'il est possible de le devenir ! le seul moyen de distraire ma douleur , c'est de combattre , cherchons donc les combats ! Rempli de courage & d'espoir , Bliombéris remonta sur Ebene , & prit la route du Royaume de Gannes , où il vouloit se montrer avant de faire le voyage d'Angleterre.

En arrivant à Gannes , il y trouva le Roi Boort décédé , & Lyonel sur le trône , faisant en secret des préparatifs pour secouer , de nouveau , le joug de Pharamond. Lyonel , qui se ressouvenoit des services de Bliombéris , le revit avec la joie la plus vive. Les Barons de Gannes ne reconnoissoient plus le fils d'Arlinde , tant il étoit changé à son avantage ; ils lui faisoient des complimens

sur tout ce qu'il avoit acquis pendant son séjour à Tournai : mais ce n'étoient pas des complimens que venoit chercher Bliombéris ; il vouloit apprendre des nouvelles de son pere Palamede ; & Lyonel lui dit , que peu de jours auparavant , ce fameux Chevalier étoit venu à Gannes pour y retrouver sa chere Arlinde. Au désespoir de sa perte , & voulant venger sa mort , il avoit défié le Roi Boort , qui n'avoit pu refuser le combat , & avoit été tué du premier coup de lance. Le brave Lyonel s'étoit présenté pour venger son pere ; mais l'intrépide Palamede lui avoit fait vider les arçons : après cette double victoire , il avoit laissé un billet pour son fils Bliombéris , qu'il avoit ordonné qu'on lui remît dès qu'il reviendrait à Gannes. Dans ce billet , Palamede s'excuse auprès de son fils , d'avoir été près de vingt ans sans venir retrouver sa malheureuse mere ; mais il avoit été retenu tout ce temps dans les prisons du Roi d'Aquitaine ; il assure Bliombéris de sa tendresse ; & lui ordonne de venir le rejoindre à la Cour.

d'Artus. Bliombéris eut à peine lu cette lettre , que , brûlant du desir de revoir son pere , il prend congé de Lyonel , s'embarque , & arrive en Angleterre.

A peine eut-il mis le pied dans ce Royaume si célèbre , & si fécond en aventures , qu'il s'en présenta une à notre Héros. Il étoit sur la route de Cramalot , la Capitale d'Artus , lorsqu'il vit une Dame qui fuyoit aussi vite que pouvoit aller sa haquenée blanche , pour éviter un Chevalier qui la poursuivoit , & qui étoit sur le point de l'atteindre. Bliombéris court à lui , & saisissant les rênes de son cheval : Arrête , lui dit-il , qui que tu sois ; la frayeur de cette Dame me fait connoître ta violence , & je ne souffrirai pas que , devant moi , tu abuses du droit du plus fort. De quoi te méles-tu , lui répond Bréchus sans Pitié ; car c'étoit lui-même ? je vais punir ton audace , & t'apprendre à ne pas troubler les Chevaliers qui poursuivent des fugitives. Le farouche Bréchus , en disant ces mots , leve une antenne qui lui servoit de lance , & prenant du

champ, il court sur Bliombéris. Celui-ci avoit mis l'épée à la main, & détournant le léger Ebene, pour éviter le coup terrible de la lance, il le ramene du côté de Bréhus, au moment où il passoit, & fait tomber sur sa tête un coup d'épée, qui fit perdre à son adversaire le desir de continuer sa poursuite. Furieux d'avoir été frappé sans avoir seulement touché son ennemi, Bréhus jette sa lance, & revient à Bliombéris, l'épée haute & grinçant des dents : l'adroit Bliombéris savoit si bien manier son cheval, que tous les coups du barbare frappaient l'air, au lieu que ceux de Bliombéris emportoient toujours quelque piece de l'armure de Bréhus. Celui-ci, qui voit couler son sang, & qui sent diminuer ses forces, tandis que celles de son ennemi paroissent augmenter, honteux de ne pouvoir l'atteindre, & commençant à craindre pour ses jours, fait une volte, & s'enfuit à toute bride vers la forêt, qui n'étoit pas loin. Bliombéris étonné, regarde, & ne voit plus, ni Dame, ni ennemi. Sans daigner poursuivre un

Chevalier si lâche , il remet son épée , & continue son chemin ; mais bientôt il apperçoit la Dame qu'il venoit de sauver ; elle venoit droit à lui avec un Chevalier , couvert d'armes éclatantes , & dont la bonne mine inspira du respect à Bliombéris. Le Chevalier & sa Dame s'approcherent ; & la belle fugitive prenant la parole , le remercia de ce qu'il avoit fait pour elle. Le barbare dont vous m'avez délivrée , lui dit-elle , avoit voulu me surprendre , parce que je m'étois éloignée un instant de mon Chevalier , qui s'étoit arrêté au perron de Merlin ; sans vous , mon imprudence alloit me coûter la vie , & peut-être l'honneur ; j'ai voulu que mon Chevalier vînt vous en marquer sa reconnaissance ; & j'ai couru au perron dès que j'ai vu commencer votre combat. Le lâche que vous avez vaincu , est le fameux Bréclus sans Pitié , trop digne de son nom , & le brigand de cette forêt ; la force extraordinaire dont le Ciel l'a doué , ne lui sert qu'à faire violence à toutes les Dames qui ont le malheur de le

rencontrer. Celui que vous voyez près de moi , est Perceval le Gallois ; c'est vous en dire assez. Je suis Blanchefleur , sa bien-aimée ; & tous deux nous n'oublierons jamais le service que vous nous avez rendu. Dites-nous votre nom , brave Chevalier , afin que pour jamais il soit écrit dans notre cœur. Bliombéris , charmé de connoître un Chevalier aussi illustre que Perceval , se nomma , & le supplia de lui permettre de l'accompagner par-tout. Le brave Gallois , enchanté de son nouvel ami , l'assura de sa reconnoissance ; & ils continuerent , tous les trois , leur route vers la Capitale d'Artus. Chemin faisant , Bliombéris raconta à Perceval le sujet de son voyage , & lui demanda des nouvelles de Palamede. Perceval ne put le satisfaire ; il avoit bien entendu parler de ce Héros , mais jamais il ne l'avoit rencontré ; il résolut de le chercher avec son nouveau compagnon , qui lui fit confidence de tout ce qui l'intéressoit. Le brave Perceval ne l'en aima que davantage ; il lui jura amitié & fraternité d'armes ; & lui pro-

mit de faire avec lui le voyage de France, dès que les deux ans seroient expirés, pour aller rendre compte lui-même à Pharamond de ce qu'il auroit vu faire à Bliombéris. Blanche-Fleur, qui avoit le cœur tendre, & qui s'intéressoit à tous les Amans, desiroit beaucoup de connoître la belle Félicie. Que n'est-elle ici, disoit-elle souvent, nous voyagerions tous quatre ensemble; & pour faire durer la route, nous nous promenerions d'un bout du monde à l'autre. Elle cherchoit à égayer Bliombéris, & avoit de la peine à y réussir.

Lorsque des Chevaliers & des Dames voyagent à cheval, ils commencent par causer; & puis la conversation tarit; & chaque voyageur, les yeux fixés sur le chemin, songe, en silence, à ce qui l'occupe le plus; on n'entend plus que le bruit que font les fers des chevaux en se rencontrant. Ce silence est charmant pour les Amoureux éloignés de leurs Dames; ils peuvent penser à elles sans distraction; & Bliombéris, en profitoit, tandis que Perceval

& Blanche-Fleur le suivoient en se regardant & s'informant si la Ville où ils alloient étoit encore bien loin. Tout-à-coup ils apperçoivent un Chevalier qui venoit à eux, à bride abattue; ses armes couvertes de poussière, ne reluisoient plus au soleil; son cheval fatigué, avoit les flancs déchirés de ses coups d'éperon, & sembloit prêt à tomber de lassitude; mais l'impatient Chevalier ne l'en pressoit que davantage. Dès qu'il fut arrivé près de Bliombéris : dépêche-toi, lui cria-t-il, de descendre & de changer ton coursier contre le mien; je suis pressé, ainsi ne me fais pas attendre. Bliombéris & Perceval se regarderent & se mirent à rire, sans répondre au Chevalier inconnu. Celui-ci, irrité de ne pas être écouté, leur cria, d'une voix menaçante : puisque mes paroles ne suffisoient pas, ma lance sera plus puissante. Songez à vous défendre, & attaquez-moi l'un après l'autre, ou tous deux ensemble si vous voulez, peu m'importe. Le fier Perceval, qui n'étoit pas accoutumé à de tels discours, voulut sur le champ mettre l'é-

pée à la main , & punir le téméraire Etranger ; mais Bliombéris lui dit que c'étoit sa querelle ; & mettant sa lance en arrêt , il part au galop , & heurte le Chevalier inconnu si rudement , qu'il le jette , lui & son cheval , à vingt pas , roulant tous deux dans la poussière. Notre Héros , aussi humain que brave , se précipite pour le secourir : mais la chute de l'inconnu l'avoit tellement étourdi , qu'il étoit resté sans mouvement. Bliombéris lui ôte son casque pour le faire respirer ; & l'asseyant sur le gazon , il le secourt avec une ardeur dont il étoit lui-même étonné. Blanche-Fleur , en admirant la générosité de Bliombéris , le seconde dans les soins qu'il rend au Chevalier vaincu , tandis que le fier Perceval , qui ne peut lui pardonner ses bravades , dit , entre ses dents , que ce téméraire n'est pas assez puni , & qu'il devoit payer plus cher son orgueil & ses extravagances.

Bliombéris , poussé par une puissance surnaturelle , cherchoit à faire revenir le Chevalier vaincu , lorsqu'il vit tomber de dessous sa cuirasse une lettre sur laquelle

étoit écrit : *Au Prince Clodion*. A peine eut-il lu ces mots , que détestant sa victoire , il ne veut plus quitter le frere de son Amante ; il va chercher de l'eau dans son casque , & aidé par Blanche-Fleur & Perceval , il parvient enfin à ranimer le malheureux Clodion. Celui-ci , à peine revenu à lui-même , s'écrie d'un ton douloureux : Hélas ! cette aventure me fait manquer un rendez-vous. Ah ! Prince , lui dit Bliombéris en lui rendant sa lettre , du moins vous êtes ici avec le meilleur de vos amis ; & je suis prêt à tout entreprendre pour réparer le mal que je vous ai fait. Clodion le remercie ; & Blanche-Fleur s'approche du Prince François , le supplie de leur apprendre par quel motif il étoit venu défier deux Chevaliers qui ne le provoquoient pas. Clodion se tournant vers elle , sembla oublier ses douleurs pour la regarder. Vous excuserez , lui dit-il , mon imprudence , quand vous saurez que c'est l'amour qui me l'a fait commettre. Daignez écouter mon aventure , & vous intéresser à mon malheur.

Il y a trois mois que je me trouvai dans un tournoi, où, pour la première fois de ma vie, je ne remportai pas le prix, par un accident qui pensa me coûter cher. Celui contre qui je courois étoit un Chevalier de ce pays, appelé Danain le Roux. Au moment où j'allois le toucher de ma lance, j'aperçus sa femme, la belle Maloane; & oubliant que je combattois, je me laissai renverser, par mon adversaire, sans songer à autre chose qu'à sa femme. Danain, qui n'avoit point de distraction, m'avoit percé le bras, & vint m'offrir de me conduire à son château, qui n'étoit pas éloigné. J'acceptai l'offre avec plaisir; j'espérois bien que la belle Maloane me feroit les honneurs de ce château, & je ne me trompois pas. Nous partîmes avec elle, & un Chevalier appelé Giron le Courtois, qui paroissoit grand ami de Danain. Pendant le chemin, la belle Maloane fut toujours rêveuse & distraite; son époux, Danain le Roux, ne dit rien; & le triste Giron le Courtois eut l'air de méditer. Enfin nous arrivâmes au château de Danain; &

peu de jours me suffirent pour connoître mes hôtes. Le Maître du château étoit ce qui s'appelle un bon Chevalier; Giron le Courtois étoit un Philosophe, dissertant toute la journée sur le bien moral & le mal physique, ne parlant que de la vertu & des devoirs, & du lien conjugal, & des victoires sur soi-même; il m'ennuyoit beaucoup & n'amusoit personne : mais comme il étoit d'une assez belle figure, & que sa valeur l'avoit illustré, je m'apperçus aisément que la belle Maloane étoit éprise du vertueux Giron; & que celui-ci trop peu courtois envers la belle Dame, se seroit cru le plus vil des Chevaliers, s'il avoit répondu à ses sentimens, les droits de l'hospitalité, les liens sacrés de l'amitié étoient plus forts sur son cœur que tous les charmes de la tendre Maloane; & sa malheureuse Amante supportoit ses mépris avec le courage que donne l'Amour.

Un rival tel que Giron le Courtois n'étoit pas fait pour m'alarmer; cependant la belle Maloane me parut si éprise, que je crus devoir employer plus de soins pour chasser Giron de son cœur, que je

n'ai coutume de m'en donner pour réduire les plus sévères : je fus triste pendant plusieurs jours ; je soupirois ; je feignois de vouloir cacher mes larmes ; je commençois des discours , & je ne les finissois point : la sensible Maloane , qui s'apperçut de ma douleur & de mon trouble , m'en demanda le sujet. C'étoit ce que je voulois. Je lui racontai , sous le sceau du secret , que j'étois épris d'une cruelle qui ne répondoit point à mes vœux , & dont le cœur inflexible n'avoit jamais pu se laisser toucher par les marques de l'amour le plus vif & le plus tendre ; qu'enfin j'avois pris le parti de renoncer à elle , & que les efforts que je faisois pour reprendre mon cœur étoient la cause de mes soupirs & de mes larmes. La tendre Maloane me plaignit , m'exhorta à me guérir de mon amour , me répéta que c'étoit un malheur bien affreux que celui d'aimer sans espoir , soupira en me le répétant ; & comme une confidence en attire toujours une autre , elle versa son cœur dans le mien ; me raconta son malheur , & l'ingratitude de Giron. J'é-

coutai son récit avec toute la joie possible ; & prenant le ton de l'intérêt le plus tendre , je lui fis sentir combien il nous étoit nécessaire à tous deux d'étouffer des sentimens qui nous humilioient, en même temps qu'ils nous rendoient à plaindre. Depuis cet instant, je devins l'ami de la belle Maloane ; elle se plaisoit à me raconter tout ce qui se passoit dans son ame ; je l'encourageois à oublier un ingrat ; je lui faisois entendre combien mon cœur seroit sensible au bonheur que Giron méprisoit : enfin un jour je lui avouai que ses charmes avoient effacé le souvenir de celle que j'avois aimée ; & que ma blessure étant guérie depuis long-temps, je serois parti de son château si l'amour ne m'y retenoit. La belle Maloane ne s'offensa point de mon aveu ; les froideurs de Giron , & ses sermons continuels, l'avoient rendu moins aimable ; j'avois gagné tout ce que mon rival ayoit perdu ; rien ne manqua bientôt à ma félicité. Sous prétexte de la douleur que me causoit encore mon bras, je passai deux mois chez
Danain ,

Danain ; & ma tendre Amante prit soin de les rendre les plus fortunés de ma vie ; personne ne se doutoit de notre union ; le mystere ajoutoit à notre bonheur. Le courtois Giron le soupçonnoit si peu , que dans la persuasion d'être toujours aimé , il prêchoit toujours , pour s'empêcher de succomber aux charmes de celle qui ne pensoit plus à lui ; mais l'habitude du bonheur rend imprudent ; dans les plus tendres rendez-vous , nous fûmes surpris par ce même Giron. Soit amitié pour Danain , soit dépit de se voir oublié , il mit l'épée à la main ; & dans l'appartement même de la belle Maloane , nous commençâmes un combat très-vif. Les Amans heureux le sont par-tout ; je portai à Giron un coup d'épée qui le renversa baigné dans son sang ; je courus à lui , & ne lui donnai la vie que sur sa promesse , de cacher à Danain notre aventure ; il me jura , foi de Chevalier , de ne pas accuser mon Amante , & de trouver un prétexte à sa blessure. Certain alors que la belle Maloane étoit en sûreté , je lui dis adieu ; je l'embrassai ;

Ayrl 1779. Prem. Vol. C

& après avoir pris congé de Danain, je partis. Je restai quelques jours dans les environs du château, pour avoir des nouvelles de celle que j'aimois : elle m'écrivit que Giron m'avoit tenu parole ; que Danain n'étoit instruit de rien, & ne s'occupoit que de la blessure de son ami, qui étoit dangereuse ; je plaignis son sort ; & comme mon Amante me disoit dans sa lettre, qu'il étoit nécessaire de m'éloigner pour quelque temps, je lui obéis, & je pris la route de Cramalot. Plusieurs aventures me conduisirent plus loin. J'étois chez le Roi de Camélide, lorsque le Nain de la constante Maloane, arrivant en toute diligence, me remit une lettre de cette Belle, par laquelle elle m'apprenoit que Giron étoit guéri de sa blessure, & devoit partir aujourd'hui pour aller à la Cour du Roi Perles ; que Danain suivoit son ami, & la laissoit maîtresse de ses actions & de son château. Le Nain, qui me portoit cette lettre, n'arriva qu'hier matin dans la Capitale de Camélie ; elle est éloignée de cinquante lieues du château de Ma-

loane; je n'avois pas un instant à perdre; & comme je jugeai bien que mon cheval ne pourroit soutenir la rapidité de ma course, je jurai de combattre tous les Chevaliers que je rencontrerois pour changer de courfier. Cette maniere de voyager m'avoit réussi; j'avois désarçonné tous ceux que j'avois attaqués; je n'étois plus qu'à deux lieues du château de mon Amante, quand pour mon malheur, je vous ai rencontrés. Blanche-Fleur ne put s'empêcher de rire du malheur & des aventures du jeune Clodion. Perceval, qui, dans sa jeunesse, avoit été le plus téméraire des étourdis, commença à s'intéresser au sort du Prince François, & lui pardonna de bon cœur son extravagance. Bliombéris, qui avoit maudit sa victoire du moment où il avoit appris que son ennemi étoit le frere de sa Félicie, Bliombéris ravi de pouvoir être utile au jeune Prince, lui dit, en l'embrassant: si vous vous sentez en état de continuer votre voyage, mon cheval réparera les torts que j'ai avec vous; promettez-moi de me le ramener dans huit jours à la

Cour du Roi Artus , & je vais vous le confier ; je fais trop bien quelle doit être la douleur de vivre loin de ce qu'on aime , pour ne pas me prêter à votre situation. Clodion transporté , embrasse son généreux vainqueur , accepte sa proposition & son cheval , lui demande son nom , & jure que dans huit jours Ebene aura rejoint Bliombéris ; ensuite se relevant avec peine , il essaie de monter sur le bel Ebene ; mais sa chute l'avoit tellement moulu , que jamais il n'en seroit venu à bout , sans le secours de Bliombéris. Enfin , une fois monté , le Prince Clodion , malgré les douleurs de sa chute , pique des deux , & le léger coursier l'emporte plus vite que le vent.

Bliombéris enchanté d'avoir servi le frère de Félicie , fit relever , avec beaucoup de peine , le cheval que Clodion avoit laissé ; & jugeant que le pauvre animal pouvoit encore le mener au pas à Cramalot , dont il n'étoit pas éloigné , il le monta , & pria Blanchefleur & Perceval de ralentir un peu leur course. Ils n'étoient plus qu'à une

petite lieue de la Ville, lorsqu'ils virent venir un Chevalier à pied, qui n'eut pas plutôt apperçu Blombéris, que mettant l'épée à la main : Te voilà donc, lui dit-il ? voilà l'état où tu as réduit mon malheureux cheval..... Descends si tu as de l'honneur, & nous verrons si à pied le hasard te servira aussi-bien qu'il t'a servi ce matin. En vain Bliombéris voulut lui apprendre sa méprise; en vain Perceval qui connoissoit ce Chevalier, voulut l'empêcher de combattre, rien ne fut capable d'apaiser sa colere; il jetta son gant à Bliombéris, qui, lassé de ses défis, s'élança de dessus son cheval, & commença, à pied, un des plus terribles combats qu'il eut livrés. Son ennemi étoit le vaillant Gauvain, un des Héros de la Table Ronde. Le jeune Clodion animé par l'Amour, l'avoit renversé le matin, & lui avoit pris son cheval, & Gauvain irrité de sa défaite, croyoit avoir affaire à Clodion, & combattoit avec une rage qui eût été funeste à tout autre qu'à Bliombéris. Celui-ci faisoit tomber sur ses armes une grêle de

coups, & n'en paroît pas moins beaucoup de ceux que Gauvain lui portoit. Le combat duroit depuis une heure; les armes des deux Chevaliers étoient déjà teintes de leur sang; leurs forces commençoient à ne plus servir leur courage, lorsque d'un mutuel accord, ils se demanderent quelques instans de repos. Assis tous deux sur le gazon, qu'ils venoient de baigner de leur sang, ces deux braves Chevaliers, sans crainte & sans méfiance, se parlerent avec amitié, en attendant l'instant où ils devoient recommencer leur terrible combat. Eliombéris profita de ce repos pour dire à Gauvain qu'il se trompoit, & que ce n'étoit pas lui qui l'avoit privé de son cheval. Gauvain, que plusieurs blessures avoient rendu plus attentif, écouta Eliombéris, & lui demanda pardon de sa méprise; les deux ennemis s'embrasferent, au lieu de combattre; & firent d'autant plus sagement, que le prix de la victoire n'existoit déjà plus. Le cheval étoit mort, tandis que les deux Paladins se le disputoient. Eliombéris continua sa route à pied, ainsi que le brave

Gauvain, & sans quitter Blanche-Fleur & son Chevalier, ils arriverent ensemble à Cramaiot.

Notre Héros fut présenté au grand Artus, par son Ami Perceval, témoin des actions de Bliombéris; il le fit connoître à tous les Chevaliers de la Table Ronde, comme un jeune Héros digne de devenir leur frere. Lancelot, Tristan, le Roi Carados, tous les Chevaliers de la Cour d'Angleterre l'accueillirent avec amitié; le Monarque le combla de caresses; Blanche-Fleur, que la reconnaissance avoit rendue l'amie de Bliombéris, le présenta à la belle Genievre & à la tendre Yseult, comme le plus fidele & le plus amoureux des Chevaliers. C'étoit un titre sûr pour plaire à Genievre & à Yseult; & pendant le séjour que notre Héros fit dans cette Cour, il y fut traité comme l'auroit été le plus fameux des Chevaliers. Ce séjour ne fut pas long; le premier soin de Bliombéris avoit été de demander des nouvelles de son pere; mais Gauvain seul avoit pu lui en apprendre. Gauvain avoit rencontré Palamede
Civ

sur le chemin d'Orcanie, quelques jours auparavant. Bliombéris seroit parti sur le champ pour l'Orcanie; mais il étoit forcé d'attendre son cheval, son cher Ebene; & il se repentoit déjà de l'avoir prêté pour si long-temps à l'imprudent Clodion.

Ce Prince cependant ne se fit pas attendre; il arriva avec le bel Ebene, avant les huit jours expirés. Bliombéris étonné de le voir si-tôt de retour, lui demanda le motif de cette diligence. Le Prince François lui apprit que le malheur n'avoit cessé de le poursuivre depuis qu'il l'avoit quitté. En arrivant, lui dit-il, au château de Maloane, le plaisir de revoir mon Amante, la vitesse de ma course, & la chute que vous me fîtes faire, avoient tellement enflammé mon sang, qu'une fièvre ardente me prit; & la tendre Maloane, au lieu de recevoir son Amant, fut obligée de soigner un malade. Au bout de trois jours, le repos, les remèdes, plus encore les soins de mon Amie, commencerent à me rendre mes forces. Je n'avois plus d'autre fièvre que celle de

l'Amour. La belle Maloane s'applaudissoit du succès de ses soins, & le bonheur commençoit à luire pour moi, lorsque Danain, le maudit Danain, jugea à propos d'arriver, & vint déranger tous nos projets; il fallut partir au milieu de la nuit; il fallut reprendre mes armes, & gagnant à pied le village où j'avois laissé votre courfier, je quittai mon Amante, après quatre jours de maladie & d'impatience. Votre Ebene m'a conduit ici avec sa légèreté ordinaire; je vous le rends, mais jamais je ne pourrois vous rendre tout ce que je vous dois. Bliombléris plaignit le sort de Clodion, & lui demanda quels étoient ses projets, & quand il comptoit retourner à la Cour de France. Le Prince lui dit qu'il n'abandonneroit point l'Angleterre, qu'il ne pût emmener avec lui sa chere Maloane; qu'il alloit rester à la Cour d'Artus, jusqu'à ce qu'une occasion favorable lui fît revoir celle qu'il aimoit. Bliombéris pris alors congé de lui, & de toute la Cour d'Angleterre: Blanche-Fleur & Perceval ne voulurent pas le quitter;

& ils coururent tous les trois sur les traces du grand Palamede. Pendant cette route, Bliombéris fit des actions dignes d'une éternelle mémoire. Marchant sous un aussi bon Maître que Perceval, tous ses pas étoient marqués par une leçon, & cette leçon valoit un laurier à Bliombéris. Il employa une année à parcourir ainsi toute l'Angleterre, sans jamais pouvoir rencontrer son pere; mais toujours se rendant digne du nom de son fils, toujours délivrant des prisonniers, prenant des châteaux, assommant des Géans, désarçonnant des Chevaliers, & vengeant l'honneur des pucelles. Perceval, enchanté de son vaillant disciple, l'aimoit comme le frere le plus tendre. Bliombéris le lui rendoit; & Blanche-Fleur, dont le cœur sensible auroit donné tout ce qu'elle possédoit, hors son Amant, pour unir Bliombéris & Félicie, la charmante Blanche-Fleur, qui savoit les conditions auxquelles Félicie seroit mariée, tenoit registre de toutes les actions de notre Héros, pour pouvoir en rendre compte à Pharamond, Elle

avoit déjà fait un total de quarante-deux châteaux pris ; de vingt - trois Géans tués ; de onze Chevaliers vaincus , & de soixante - trois Pucelles délivrées ; elle avoit eu la modestie de ne pas se comprendre dans le nombre.

Bliombéris , que la gloire ne consolait pas de ne pas trouver son pere , avoit parcouru tous les Royaumes d'Angleterre ; mais son malheur l'avoit toujours fait arriver après le départ de Palamede : il déplorait son sort , avec le brave Perceval , lorsque traversant la fameuse forêt de Troceliande , ils arriverent à ce même perron de Merlin , ou Blanche-Fleur avoit été poursuivie par Bréchus sans pitié , & délivrée par Bliombéris. En arrivant à ce perron , nos Voyageurs apperçurent un grand Chevalier , couvert d'armes noires , couché sur le bord de la fontaine de Merlin , & profondément endormi. La chaleur lui avoit fait ôter son casque , & son visage sembloit annoncer que les chagrins l'avoient encore plus vieilli que les années. Sa lance & son bouclier étoient près de lui. Sur ce bouclier étoit peinte une

couronne de cyprès, avec ces mots : *Je n'en veux point d'autre.* Perceval ne reconnut point les traits de ce Chevalier; & desirant vivement de le connoître, il fit du bruit pour le réveiller.

L'Inconnu eut à peine ouvert les yeux, que, reprenant ses armes, il s'élança sur un superbe cheval; qui étoit auprès de lui, & sans dire un mot à Perceval, il mit la lance en arrêt, & arriva au galop. Le fier Gallois court à sa rencontre; mais quelque terrible que soit le coup qu'il porte à l'Inconnu, ce coup ne l'ébranle pas, au lieu que le magnanime Perceval vuide les arçons, pour la première fois de sa vie. Bliombéris veut venger son frere d'armes; & jugeant de la force de son ennemi par ce qu'il vient de faire; il s'affermit sur ses étriérs, serre sa lance de toute sa force, & vole à la rencontre de l'Inconnu. Vaines précautions; celui-ci reçoit son coup de lance sur son bouclier, & renversant le vaillant Bliombéris, il le jette sur le gazon tout auprès de son frere d'armes. Après cette double victoire, l'Inconnu court après le che-

vaux des vaincus , qui s'étoient échappés. Il les ramene à leurs Maîtres; & saluant Blanche-Fleur avec autant de politesse que de grace, il s'éloigne au galop, sans dire un seul mot; & bientôt on le perd de vue.

Nos , Héros tous deux par terre, se regardoient, & ne savoient que penser & que dire. Blanche Fleur, qui d'abord avoit eu peur que leur chute ne les eût blessés, n'eut bientôt plus d'inquiétude; & voyant qu'ils remontoient tristement à cheval sans se parler, elle ne put s'empêcher de rire, & pensa fâcher Perceval. Jamais de sa vie ce fier Gallois n'avoit été désarçonné; c'étoit la première fois que Bliombéris l'étoit aussi : ils ne douterent point que ce ne fût un lutin , qui avoit pris la figure d'un Chevalier, pour les vaincre ; & ce qui le leur fit croire, c'est que l'aventure leur étoit arrivée auprès de la fontaine de Merlin, lieu célèbre pour les enchantemens. Consolés par cette idée , nos Paladins continuoient leur route, lorsqu'une Dame éplorée, vint se jeter à genoux devant eux. Ah!

braves Chevaliers, s'écria-t-elle, venez sauver la plus malheureuse & la plus tendre des femmes ! Ma Maîtresse va périr dans les flammes avec son Amant, si votre valeur ne vient les délivrer ; vous n'avez pas un instant à perdre. Il n'en falloit pas davantage pour enflammer nos deux Héros ; ils pressent la Dame de les conduire ; & bientôt ils arrivent à un château, dont le pont levis étoit levé : une fumée épaisse, & des tourbillons de flamme se faisoient voir au-dessus des remparts ; Perceval & Bliombéris craignirent d'être arrivés trop tard ; & sonnant du cor avec force, ils virent bientôt le pont levis se baisser, & un Chevalier sortir tout armé. « Etrangers, leur dit ce Chevalier, que demandez-vous ? Ne venez point troubler un supplice juste, & laissez-nous punir des coupables. Ils peuvent l'être, reprit le fier Gallois, & dans ce cas mon épée servira mal mon courage ; mais ils peuvent être innocens, & alors elle les punira de leur crime. Viens combattre, » ajouta-t-il, & si tu peux trouver un

» Compagnon digne d'être opposé au
» mien, venez tous deux recevoir la
» mort ». Le Chevalier l'eut à peine
entendu, qu'il retourna sans répondre
dans la cour du château; & le pont
levis se releva sur lui. L'impatient Per-
ceval reprend son cor, & fait gémir
les échos, tandis que Bliombéris cher-
che s'il n'y a pas moyen de franchir le
rempart, & de se jeter dans le château.
Il ne chercha pas long-temps; le pont
levis se baissa, & le Chevalier, qu'ils
avoient déjà vu reparut avec un autre,
couvert d'armes dorées. Ils s'approche-
rent de nos deux Héros, & leur di-
rent que le supplice étoit suspendu
jusqu'à l'événement du combat. A peine
ces mots furent prononcés, qu'ils s'at-
taquent avec fureur; leurs lances
brisées les font bientôt recourir à leurs
épées: Bliombéris a pour ennemi le
Chevalier aux armes dorées, & Per-
ceval est aux mains avec son Compag-
non. Ce terrible combat se prolonge;
& devient bientôt sanglant; bientôt les
armes des quatre combattans sont rou-
gies. Blanche-Fleur tremble pour les

jours de son Amant & de son Ami; elle fait un effort, & s'écrie d'une voix tremblante : Courage , courage , mon cher Perceval. Cette voix redouble les forces des deux Héros; ils frappent leurs ennemis avec plus de vigueur; & bientôt ils les font tomber à leurs pieds.

Bliombéris vôle au château, traverse la cour, & voit deux personnes attachées à un poteau. Ses mains victorieuses ont bientôt brisé leurs fers; mais que devient-il en reconnoissant l'infortuné Clodion? C'est à lui qu'il vient de sauver la vie. Son imprudence & son amour l'avoient fait retourner au château de son Amante. Danain les avoit surpris , & le barbare avoit ordonné leur supplice. Danain venoit de tomber sous les coups de Bliombéris; Giron, son ami, avoit été terrassé par Perceval; & Clodion & son Amante, sont arrachés à la mort la plus affreuse. Bliombéris, après les avoir délivrés, court rejoindre Perceval, dont les secours rappelloient à la vie Giron le Courtois. Pour Danain, il venoit d'ex-

pirer. Clodion embrassa mille fois ses chers libérateurs , leur jura de ne jamais oublier leurs bienfaits ; & pressé de quitter un pays où il lui étoit arrivé tant d'infortunes , il partit sur le champ avec la belle Maloane , courut s'embarquer , & gagna la France. Nos deux Héros , après avoir remis Giron le Courtois aux habitans du château , pour panser ses blessures , continuèrent leur route vers Cramalot , où Perceval vouloit faire recevoir son ami Chevalier de la Table Ronde.

Le compte qu'il rendit à Artus des actions de Bliombéris , engagea ce Monarque à lui accorder ce qu'il desiroit. Tous les Chevaliers de la Cour d'Angleterre donnerent leur suffrage au nouveau frere que Perceval leur présentoit. Gauvain savoit mieux qu'un autre s'il en étoit digne. La belle Genievre , la tendre Yseult étoient trop liées avec Blanche-Fleur , pour refuser leur voix au Chevalier qu'elle protégeoit. Bliombéris fut donc admis d'une voix unanime , à cette fameuse Table Ronde , dont tous les Chevaliers étoient si braves &

si galans. Tant d'honneurs ne lui firent pas oublier un instant sa Félicie ; il y pensoit sans cesse , & calculoit avec plaisir que les deux ans d'épreuves alloient expirer dans un mois. Il attendoit impatiemment l'instant de regagner la France : mille fois le jour son imagination lui peignoit cet heureux instant où il reverroit son Amante. Un événement pensa reculer son bonheur , & le détruire pour jamais.

Un jour que le Roi Artus étoit à table avec ses Dames & ses Chevaliers , on vit entrer un Guerrier , dont la bonne mine inspiroit du respect. Son bouclier sans devise , annonçoit qu'il vouloit être inconnu. Le visiere de son casque étoit baissée. Il s'approche fièrement d'Artus ; & le saluant avec grace & noblesse : « Puissant Roi, lui
» dit - il , j'ai traversé les mers sur le
» bruit de ta renommée ; le desir de
» te voir , de voir la belle Genievre,
» m'amene d'un pays éloigné. Je n'ai
» pas regret à mon voyage. Il me
» reste encore un vœu à accomplir ;
» j'espere que tu ne t'y opposeras pas ;

» c'est de combattre à outrance avec
» le plus vaillant Chevalier de ta Cour «.
A ces mots, Lancelot, Tristan, Perceval, Bliombéris, Gauvain, Arroddian, se levent, &, regardant de côté le téméraire Etranger, ils demandent tous l'honneur d'éprouver leurs armes contre les siennes. Artus, content de leur impatience, se retourne vers l'Inconnu.
« Seigneur Chevalier, lui dit-il, votre
» envie sera satisfaite ; vous n'avez
» qu'à choisir celui de ces Guerriers
» qui vous paroît le plus digne de vous «.
L'Inconnu embarrassé, demande un casque, y jette les noms de tous ces Héros ; & après avoir agité le casque, il en tire lui-même le nom de Bliombéris. A peine il l'a nommé, que le regardant fixement, il paroît mécontent de son sort, & cependant il va se préparer au combat. Bliombéris piqué de l'air de mépris qu'a eu l'Inconnu en lisant son nom, fier d'être chargé de soutenir l'honneur de la Table Ronde, embrasse son cher Perceval, fléchit un genou devant Artus, & court chercher son cher Ebene. Toutes les Dames.

de la Cour, tous les Chevaliers se rendent au lieu du combat; un trône y est placé pour Artus & pour Genievré; Lancelot est auprès de cette belle Reine; la tendre Yseult à côté de Tristan, & Blanche-Fleur avec Perceval attendent impatiemment la fin de cette aventure. Les trompettes sonnent : les barrières s'ouvrent. D'un côté paroît le Chevalier inconnu : ses armes bronzées contrastent parfaitement avec son cheval plus blanc que la neige : de l'autre côté, l'on voit Bliombéris, monté sur le bel Ebene; son air est assuré, mais modeste. Les deux Chevaliers courent l'un sur l'autre, & brisent leurs lances sans s'ébranler; le terrible cimenterre brille déjà dans leurs mains; mille coups font jaillir le feu de leur casque & de leur bouclier. Surpris tous deux de tant de résistance, la colere se joint à la valeur; impatiens de terminer ce combat, ils se saisissent par le milieu du corps, & se tiennent étroitement embrassés; ils font des efforts pour se renverser; leurs chevaux se dérobent sous eux; & les deux Paladins tombent ensemble; mais tombent de-

bout ; & , sans se quitter , pied contre pied , poitrine contre poitrine , leurs armes crient sous les efforts qu'ils font ; les secousses violentes qu'ils se donnent semblent mutuellement les raffermir ; leurs forces sont si égales , que leur combat a l'air d'un repos , & leurs efforts terribles les font paroître immobiles. Bliombéris ferroit de si près son ennemi , que ses yeux distinguèrent une fleur-de-lys gravée sur sa cuirasse. Cette marque lui suffit pour connoître quel est celui qu'il combattoit. « Grand Pharamond , lui dit-il , je m'avoue vaincu , & s'il le faut , je vais tomber sur le sable ; mais laissez-moi la gloire de vous avoir résisté ; c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie ! Ma défaite m'est plus glorieuse que toutes mes victoires ». Pharamond lui répondit en l'assurant de son amitié & de son estime : « J'exige de vous , lui dit-il , que vous ne révélez pas mon nom. Je veux partir sans être connu , & satisfait de m'être éprouvé contre le plus vaillant Chevalier de la Cour d'Artus. Je n'oublierai ni

» votre courtoisie , ni votre courage ;
» changeons d'épée , pour vous mar-
» quer le cas que je fais de vous « .
Bliombéris fléchit un genou devant le
Roi François ; celui - ci l'embrasse , lui
donne son épée , prend la sienne , &
montant sur son cheval blanc , il s'en-
fuit à toute bride. Quel fut l'étonne-
ment du Roi Artus & de ses Cheva-
liers , lorsqu'ils virent la fin d'un
combat qui faisoit craindre la mort de
l'un des deux Guerriers. Bliombéris ,
fidele à sa parole , ne confia qu'à Per-
ceval , quel étoit celui qu'il avoit com-
battu ; mais tout le monde le devina ,
& le modeste Bliombéris ne savoit
comment se dérober aux louanges de
toute la Cour.

Les deux ans d'épreuve alloient ex-
pirer ; notre Héros désespérant de trou-
ver son pere , & content de la gloire
qu'il avoit acquise en le cherchant ,
songea à quitter la Cour d'Artus , pour
aller disputer sa chere Félicie. Le fidele
Perceval ne voulut pas abandonner son
Ami ; Blanche-Fleur , impatiente de le
voir heureux , voulut aussi faire le

voyage de France. Cette Belle & les deux Héros quitterent la Cour d'Angleterre, passerent la mer, & prirent la route de Tournai.

Qui pourroit peindre tous les sentimens qui agiterent Bliombéris pendant le chemin ? Chaque pas qu'il faisoit, le rapprochoit de sa Félicie ; cette idée enivre un Amant ; il les précipite pour hâter l'instant où il doit la voir ; son imagination lui peint cent fois le jour ce fortuné moment ; & avant qu'il soit arrivé, il en a déjà joui mille fois. Rêveur & distrait, il ne parloit que pour engager Blanche-Fleur & Perceval à presser leurs coursiers. Ces deux Amans respectoient son impatience & les distractions ; Blanche-Fleur, sur-tout, ne le tiroit de sa rêverie, que pour lui parler de Félicie. Bliombéris étoit vivement inquiet du premier moment où il verroit la Princesse ; il avoit peur de n'être pas maître de lui ; plus il y pensoit, plus il sentoit qu'il lui seroit impossible de ne pas tomber à ses genoux. Pour peu, disoit-il, que Félicie partage mon émotion, nous nous perdrons infailliblement, & nous

nous perdrons pour jamais. Perceval partageant ses craintes , se creusoit la tête pour prévenir ce malheur ; & tous les moyens qu'il trouvoit étoient impossibles ou dangereux. Heureusement Blanche-Fleur les aida ; l'imagination d'une femme tendre est plus fertile que le génie de tous les Enchanteurs réunis. « Je fais, » dit-elle à l'amoureux Bliombéris, je fais » ce que vous avez à faire. De peur de » vous trahir en voyant Félicie devant » son pere , il faut la voir auparavant en » particulier , & je m'en charge. Ecoutez- » moi. Vous voyez cette harpe dans son » étui , que mon Ecuyer porte en croupe ; il faut vous désarmer , mon cher » Bliombéris ; il faut vous mettre à la » place de la harpe , que je vais laisser » dans ce bois , & je vous en ferai » sortir quand il en sera temps. Nous » sommes peu éloignés de Tournai ; » hâtez-vous de faire ce que je viens » de vous dire , & reposez - vous sur » mon amitié ». Etonné du moyen que propose l'aimable Blanche-Fleur , Perceval lui représente qu'il n'étoit pas trop de la dignité d'un Paladin , de
faire

faire son entrée dans une Cour où il vouloit disputer le prix de la gloire, caché dans un étui de harpe. » Il s'agit » bien de gloire, reprit la vive Blanche- » Fleur, la vraie gloire est de voir sa » maîtresse quand on l'aime, & qu'on » en est aimé; & depuis que je vous » connois, ai-je d'autre gloire que celle » de l'amour " ? Perceval sourit au lieu de faire une autre objection; & Bliombéris enchanté, étoit déjà tout désarmé, & tout prêt à entrer dans l'étui. La charmante Blanche - Fleur, qui présidoit à tout l'arrangement, fait lier ensemble toutes les piéces de son armure, sur le beau cheval de notre Héros; ensuite, ôtant la harpe de son étui, & y enfermant Bliombéris à clef, elle le fait attacher en travers sur la croupe du cheval de l'Ecuyer, & après avoir fait un trou à la boîte, afin que le prisonnier n'étouffât pas, elle continua son chemin, toujours causant avec le Chevalier enfermé, qui, de sa prison, la remercioit de tout ce qu'elle vouloit bien faire pour lui. Bientôt

Blanche-Fleur lui impose silence, parce qu'ils alloient entrer dans Tournai. Le palais de Pharamond étoit précédé d'un vaste cirque, dans lequel les Chevaliers s'exerçoient; un balcon de marbre donnoit sur ce cirque. Le Roi de France, la belle Rosemonde, Félicie, Clodion avec sa chere Maloane, y étoient tous placés, occupés à regarder les Chevaliers qui arrivoient de toutes parts, pour disputer la main de la Princesse. A peine Perceval & Blanche-Fleur furent-ils entrés dans le cirque, que Félicie jettant les yeux sur Ebene, le reconnut, & le voyant sans maître, portant un faisceau d'armes, elle ne douta pas que son cher Bliombéris n'eût été tué, & que le Chevalier qu'elle voyoit ne fût son meurtrier. Une pâleur mortelle se répand sur son visage; elle tombe, sans mouvement, dans les bras de la belle Maloane, qui la soutient, & la rappelle en vain à la vie. Pharamond, Rosemonde & Clodion s'empressent autour d'elle, & la font porter dans son appartement. La Prin-

celle reprend enfin ses esprits ; mais c'est pour verser des larmes d'autant plus ameres, qu'elle en cache la source à tous ceux qui l'environnent, Curieuse cependant de s'assurer de son malheur, elle supplie son frere d'aller recevoir ce Chevalier arrivant, & de lui demander d'où il vient, & comment il s'appelle. Clodion, qui n'avoit pas eu le temps de considérer Perceval, descend avec Pharamond dans le cirque ; mais reconnoissant le bel Ebene, qui le servit si bien dans une occasion, il tremble aussi pour les jours de Bliombéris ; & en embrassant Perceval ; ses premiers mots sont pour demander des nouvelles de son ami, de celui qui lui sauva la vie. » Soyez tranquille, lui dit le Gallois , Bliombéris arrivera demain ; » il est engagé dans une aventure qu'il » veut finir avant de paroître devant » vous ; & il nous a confié son cheval » & ses armes, parce qu'elles lui sont » inutiles dans cet instant ». J'entends, répondit Clodion en souriant , le brave Bliombéris n'a pas toujours affaire à

Dij

des Géans, & il est fans doute occupé dans ce moment à joindre un peu de myrte à ses lauriers. Blanche - Fleur rougit, & pour faire changer la conversation, elle supplia le Prince François de les conduire vers Rosemonde. Ce ne fut qu'après avoir bien recommandé à son Ecuyer, que personne ne touchât à sa harpe, qu'elle se rendit à l'appartement de la Reine; ensuite elle fit demander à Félicie la permission de venir lui rendre ses devoirs. Cette malheureuse Princesse, qui étoit dans la plus affreuse des incertitudes, la fit entrer sur le champ. Perceval resta avec le Roi de France, & Clodion, qui donnoit la main à Blanche - Fleur, la conduisit au chevet du lit de la tendre Félicie.

Le premier soin de Blanche - Fleur fut de parler de Bliombéris, de ses actions, dont elle avoit été témoin, de l'obligation qu'elle lui avoit; & elle finit par dire que ce brave Chevalier arriveroit le lendemain, avant le lever du soleil. Chacune de ses paroles ren-

doit la vie à Félicie. Elle écoutoit avec une joie qui se lisoit dans ses yeux ; elle faisoit semblant de ne pas avoir entendu , pour jouir du plaisir d'entendre répéter les éloges de son amant : Clodion , qui avoit déjà raconté à sa sœur tous les services que lui avoit rendus Bliombéris , saisit l'occasion d'en parler encore avec le feu de l'amitié & de la reconnoissance. La belle Maloane n'étoit pas la dernière à exalter la valeur de notre Héros : & l'heureuse Félicie , ivre de joie , demandoit à Blanche-Fleur par quel motif il n'étoit pas venu avec elle. Clodion , voyant l'embarras de Blanche-Fleur , crut l'en tirer en faisant entendre à sa sœur qu'une bonne fortune retardoit Bliombéris , & que ce Héros n'étoit pas moins le favori de l'amour que de la victoire. En vain , Blanche-Fleur cherche à détourner une conversation qu'elle juge pénible pour Félicie , le coup est porté : des larmes remplissent les yeux de cette tendre amante. Blanche-Fleur , qui sentoit l'agitation terrible de la Princesse , s'approcha de son oreille , & lui de-

manda un moment d'entretien. Aussitôt Clodion & la belle Maloane sortirent. Consolez vous, s'écria Blanche-Fleur, Bliombéris est fidele, il l'a toujours été ; il vous adore ; & je vais l'envoyer à vos pieds. Alors, comme pour la distraire, elle appella une des femmes de la Princesse, & fit dire à son Ecuyer de lui apporter sa harpe. La harpe arrive. Ah ! Bliombéris comme votre cœur battoit ! Comme vous trembliez dans votre étui ! Blanche-Fleur congédie l'Ecuyer, & donnant les clefs de la boîte à Félicie, elle sourit, lui montre la harpe, & sort de l'appartement ; en défendant aux femmes d'y laisser entrer personne, parce que la Princesse reposoit.

Félicie, Félicie, votre cœur vous dit déjà que vous aillez revoir votre amant ! Elle se leve, ouvre la boîte, voit Bliombéris. N'entreprenons point de décrire un si doux moment. Les larmes coulent de leurs yeux ; ils veulent se parler, un transport prévient chaque expression ; ils se regardent, ils soupirent ; la pâleur, la rougeur,

se succèdent sur leur visage; leurs mouvemens sont presque convulsifs; ils vont mourir si cet état dure. Enfin Bliombéris prononce le nom de Félicie; il s'assieoit auprès d'elle, & ces deux tendres amans, retrouvant l'usage de la parole, se racontent, avec des sanglots, tout ce qui leur est arrivé. Ce récit est interrompu mille & mille fois par leurs sermens & leurs soupirs. Cependant Rosemonde, inquiète de sa fille, annonça qu'elle alloit passer dans son appartement; mais la prévoyante Blanche-Fleur, qui l'avoit entendue, courut avertir Félicie, fit rentrer Bliombéris dans sa boîte: tout étoit dans l'ordre lorsque Rosemonde parut avec la belle Maloane, & le Prince Clodion. La Reine trouva sa fille beaucoup mieux. Les roses avoient chassé sa pâleur. Tandis qu'elle causoit avec Félicie, la belle Maloane & Blanche-Fleur, Clodion, qui jouoit mal de tous les instrumens, vit la harpe, & en demanda la clef, pour montrer, disoit-il, ses talens. Félicie pâlit, mais Blanche-Fleur dit qu'elle étoit perdue, & que d'ailleurs

la harpe n'étoit pas d'accord. » Je vais
» l'accorder , reprit le cruel Clodion ;
» & si vous me permettez de l'ouvrir
» avec la pointe de mon épée , vous
» ferez grand plaisir à ma sœur , en
» lui chantant une Romance , que j'ac-
» compagnerai ». Rosemonde, la belle
Maloane , s'unirent alors à Clodion ,
pour obtenir de Blanche-Fleur qu'elle
voulût bien chanter. Celle-ci soutint
qu'elle étoit enrhumée; & pendant tout
ce dialogue , la malheureuse Félicie
trembloit de toutes ses forces , & regar-
doit Blanche Fleur comme la seule qui
pouvoit la sauver. Bliombéris , qui en-
tendoit tout , n'étoit pas plus tranquille ;
le cœur lui battoit aussi vivement que
quelques instans auparavant ; mais c'é-
toit une autre cause qui produisoit le
même effet. Blanche - Fleur ne savoit
plus comment se tirer d'embarras ; & le
bouillant Clodion avoit déjà tiré son
épée , & alloit enfoncer la boîte , lors-
que l'on annonça le Roi Pharamond.
Sa présence en imposa un peu à son
fils. Il venoit pour voir Félicie , &
après s'être assuré que son indisposition

n'auroit point de suite, le Monarque ordonna qu'on la laissât seule, & emmena avec lui la Reine, Blanche-Fleur, Clodion & la belle Maloane. A peine la porte de la chambre est fermée, que la boîte est encore ouverte : la frayeur que venoient d'avoir nos deux amans, donna de nouveaux charmes à cette seconde réunion. On laissa Félicie tranquille le reste de la journée, par l'adresse de Blanche-Fleur. Quels momens ont jamais coulé plus rapidement ! Enfin, Blanche-Fleur envoya chercher sa harpe ; & Bliombéris s'étant armé chez l'amante de Perceval, se présenta au lever du Roi, comme tous les autres Chevaliers. Il n'avoit garde d'oublier la brillante épée dont Pharamond lui avoit fait don. Le Monarque la reconnut, & la regarda en souriant, & combla Bliombéris de caresses. Ce jeune guerrier se rendit chez la Reine, qui le reçut avec bonté, & passant ensuite dans l'appartement de Félicie, au moment où elle recevoit tous les Seigneurs de la Cour, cette Princesse ne

put s'empêcher de rougir en lui disant : *Qu'il y avoit bien long-temps que l'on ne l'avoit vu.*

Cependant tout se préparoit pour le tournoi , dont la Princesse étoit le prix. Déjà un magnifique trône est dressé pour Pharamond & Rosemonde ; Clodion & la belle Maloane sont à leurs pieds. Félicie parée de tous les diamans de la Couronne , & plus brillante par sa beauté que par sa parure , est à côté de la Reine. Le cirque est rempli de gradins , couverts de riches tapis ; toutes les Dames de la Cour , tous les Seigneurs & tous les Chevaliers mariés remplissent ces gradins. Une foule immense de peuple est au bas ; & l'on voit au milieu du cirque une trentaine de Chevaliers , qui prétendoient à la main de la Princesse. Avant de commencer le tournoi , le Roi avoit décidé que l'on feroit l'examen des actions de chaque prétendant , & qu'il ne seroit permis qu'aux plus illustres de combattre. Telle étoit la bonne foi de ces heureux temps. Pharamond ne demandoit à chaque Cheva-

lier d'autre garant de sa gloire, que son propre récit; & la franchise de ces Paladins ne se feroit pas démentie, même pour obtenir Félicie. Chacun rendit compte au Roi, avec modestie & vérité, de ce qu'il avoit fait. Lorsque le tour de Bliombéris fut arrivé, il fléchit un genou devant le Monarque, & détachant son épée : » Voilà, dit-il, grand » Roi, le seul titre qui me rende digne de disputer la belle Félicie! Cette » épée m'a été donnée par le plus vaillant Chevalier du monde, comme un » gage de son estime; mes autres actions ne sont rien, & je les ai oubliées depuis celle qui m'a valu cette » épée. Je vous entends, lui répondit » Pharamond en souriant encore, combattez, soyez vainqueur, & ma fille » est à vous ». Quelle fut la joie de Bliombéris! Il embrasse les genoux du Roi, baise le bas de la robe de la belle Rosemonde, embrasse Clodion & Perceval; & animé par un coup-d'œil de la Princesse, il s'élance sur Ebene, d'un air qui annonçoit déjà sa victoire. Des

trente prétendans à la Princesse , onze avoient été jugés dignes de combattre dans le tournoi. Bliombéris étoit le douzieme. Pour être déclaré vainqueur, il falloit renverser ou mettre hors de combat ses onze adversaires, & tenir tête, pendant tout le jour, à tout Chevalier qui demanderoit le combat. Rien n'étonne ces vaillans guerriers ; il sont déjà à cheval ; déjà leurs bras nerveux agitent leurs lances brillantes : on n'attend plus que le signal.

Les Juges du camp partagent les Chevaliers par troupes ; les trompettes sonnent ; Bliombéris part comme un trait, & renverse au milieu de la carriere le rival qui couroit contre lui. Un autre se détache, & Bliombéris lui fait vuider les arçons ; un troisieme a le même sort. Le feu de l'amour & du courage rendoit Bliombéris égal au Dieu Mars. Félicie , tremblante, le suivoit d'un œil enflammé ; elle ne respiroit pas, jusqu'au moment où Bliombéris rencontroit & renversoit son adversaire ; alors elle reprenoit haleine ;

& le plus bel incarnat se répandoit sur ses joues. Pharamond voyoit avec plaisir que la victoire couronnoit Bliombéris; Clodion applaudissoit de toute son ame; Perceval juroit de se battre contre celui qui vaincroit Bliombéris : & malgré les représentations de tous ceux qui l'entouroient, l'aimable Blanche-Fleur crioit chaque fois, *courage Bliombéris.*

Ce vaillant guerrier se surpassoit lui-même; & sans briser sa lance, il a déjà renversé ses onze rivaux. Les acclamations le déclarent vainqueur. Déjà Pharamond le prend par la main pour le conduire à sa fille. Cette Princesse faisoit des efforts pour dissimuler sa joie, & pour ne pas courir au-devant de son Amant. Bliombéris est à ses pieds, il va recevoir le prix de son courage, lorsqu'un Hérault d'armes fait faire silence, & annonce qu'un Chevalier inconnu demande le combat. Bliombéris, irrité de voir son bonheur troublé par un concurrent qu'il n'attendoit pas, quitte la main de la Princesse, & s'élance avec

furieux sur Ebene. « Qu'il paroisse, s'é-
cria-t-il, qu'il vienne ce nouveau ri-
val ! Ce rival parut ; & que devint
Bliombéris en reconnoissant le Chevalier
à la Couronne de cyprès, qui l'avoit
renversé, lui & Perceval, à la fontaine
de Merlin ! Son courage fut prêt à l'a-
bandonner ; une sueur froide coule par-
tout son corps ; enfin faisant un effort :
« Allons, dit-il, il faut savoir mourir,
même à l'instant d'être heureux ». Le
Chevalier des cyprès s'avance ; il salue
le Roi & les Princesses avec grace ; &
faisant caracoler son cheval, il glace
d'effroi la tendre Félicie, par l'adresse
qu'il montre. Perceval, qui l'a reconnu
de même que Bliombéris, s'élance dans
l'arene, & veut combattre à la place de
de son ami ; il prétend avoir à venger
une injure particuliere ; mais les Juges
du camp s'opposent à son ardeur, & le
fier Gallois est obligé d'aller se rasseoir
auprès de Blanche-Fleur ; en se promet-
tant bien de mourir ou de venger
Bliombéris, s'il est vaincu. La Prin-
cesse, tremblante, regarde ce dernier

combat avec effroi ; un silence morne regne dans l'Assemblée ; & l'on n'entend qu'en frémissant , le son triste & aigu de la fatale trompette. Bliombéris regarde Félicie , se recommande à elle ; & ferrant fortement Ebene , il vole à son ennemi. La rencontre de deux nuages chargés de tonnerre , & poussés par des vents contraires , ne fait pas un bruit plus affreux. Les deux Chevaliers tombent tous deux sur la croupe de leurs chevaux , qui sont eux-mêmes renversés sur la poussière ; leurs lances brisées laissent leurs mains désarmés ; mais se débarrassant tous deux des étriers , ils se rejoignent le cimenterre à la main , & commencent un combat qui fait frémir les plus hardis de leurs spectateurs. Félicie , que je vous plains ! Vous sentez tous les coups que l'on porte à votre Amant , & votre cœur est déchiré par chaque coup d'épée que Bliombéris reçoit sur ses armes ! Perceval , furieux , ne se contient déjà plus ; il veut aller prendre la place de son ami ; Pharamond & Blanche - Fleur peuvent à

peine le retenir ; ils lui font remarquer que Bliombéris n'a pas encore le moindre désavantage ; ce Héros se défend avec la même vigueur qu'il est attaqué. La bonne épée de Pharamond frappe à coups redoublés sur le bouclier du Chevalier inconnu. Déjà cette fatale couronne de cyprès est effacée ; chaque coup de Bliombéris fait voler une pièce de l'armure de son adversaire ; chaque coup de son ennemi fracasse celle de Bliombéris ; le sang ne coule point encore , mais il va bientôt couler. Félicie éperdue , ne conserve plus de vie , que pour regarder son Amant. Celui-ci sent que la victoire peut lui échapper ; il ne veut du moins la céder qu'avec le dernier soupir ; & s'adressant à son terrible ennemi : « Brave Chevalier , » lui dit-il , tu vas peut-être m'arracher » la vie , sois sûr que tant que j'aurai » une goutte de sang , je disputerai Fé- » licie , mais sois aussi généreux que vail- » lant : dis-moi quel est ton nom , afin » que je sache quel est le fameux Guer- » rier qui me donne la mort ». L'In-

connu suspendant les coups, lui dit :
« Vaillant jeune homme, je regarderois
» ta mort comme un crime, je suis
» Palamede, & jamais..... » A peine
a-t-il prononcé ce nom, que Bliombéris jette son épée, & tombe à ses
pieds : « Je suis votre fils, s'écria t-il,
» c'est Bliombéris que vous alliez im-
» moler ». Palamede, tremblant, dé-
lasse le casque de son fils, ôte le sien;
& l'embrassant mille fois, il le presse
contre son sein; il baigne son visage
de larmes. « Mon fils, mon cher fils,
» s'écrie-t-il avec des sanglots, c'est toi
» que mon épée frappoit; toi, pour
» qui seul je chéris la vie » : & tout-
à-coup se retournant vers les specta-
teurs surpris : « Voilà mon vainqueur,
s'écrie-t-il avec le délire de l'amour
paternel ; « mon fils me surpasse, mon
» fils est un Héros ». Ces paroles sont
entendues, le cirque retentit d'applau-
dissemens. Palamede vient présenter son
fils à Pharamond; il se glorifie d'être son
pere, & ne le quitte plus. Le Monarque
François voulut finir cette célèbre jour-

née par l'hymen de Félicie & de Bliombé-
ris. Perceval & Blanche-Fleur ne se sé-
parèrent plus de ces tendres Amans ; &
leur union en les rendant heureux , fit le
bonheur de toute la Cour de Pharamond.



«—————»
TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

ANECDOTES

DE LA COUR ET DU REGNE

D'ÉDOUARD II;

ROI D'ANGLETERRE.

*Par Madame la Marquise de TENCIN;
& Madame ELIE DE BEAUMONT.*

Paris, chez Pissot, 1776. 1 vol. in-12.

LE nom de la Marquise de Tencin rappelle à notre souvenir le *Siege de Calais*, le *Comte de Comminge*, Ouvrages qui assurent à leur Auteur, une place distinguée parmi les Femmes célèbres du siècle. La

Marquise de Tencin joignoit au merite rare de cultiver les Lettres, celui plus rare encore d'aimer les Savans. Sa maison leur fut toujours ouverte. Il s'y tenoit régulièrement des séances académiques, où l'on voyoit le génie causer paisiblement avec les graces, & le bel-esprit s'allier aux fleurs du sentiment. Elle eut cette ressemblance de plus avec la Marquise de Lambert; & de nos jours, une femme de beaucoup d'esprit (Madame Geoffrin), en l'imitant, a rendu sa mémoire précieuse aux Lettres.

Madame Elie de Beaumont, qui a continué l'Ouvrage dont nous allons donner l'Extrait, *est Auteur des Lettres du Marquis de Rozelle*; elle a su si bien fonder son style dans le creuset de son modele, qu'on est tenté de croire que la même main a commencé & fini l'Ouvrage. Son imagination, & l'Histoire, ont été ses guides. Elle a répandu, dans les deux dernières parties, l'intérêt & la chaleur dont elles étoient susceptibles.

Nous avons annoncé que nous publierions les Romans nouveaux par lettres alphabéti-

ques. Cette raison n'est pas la seule qui nous détermine à faire connoître ces Anecdotes; il en est une autre plus prépondérante. Ces Anecdotes ont des rapports singuliers avec le Roman historique que nous avons donné dans le volume de Mars, *des aventures d'Isabelle de France, femme d'Edouard II*. Nous avons promis de faire appercevoir les rapports qui existeront entre le Roman & l'Histoire, & de développer, autant qu'il nous seroit possible, l'un par l'autre; & nous tenons parole. La Bibliothèque des Romans, en épargnant, par ces rapprochemens, un travail à ses Lecteurs, leur présente l'instruction, en même temps qu'elle conserve toute leur fraîcheur, aux fleurs écloses dans les cerveaux ingénieux des Romanciers.

Les personnages des Anecdotes sont les mêmes qui ont joué sous Edouard II les rôles importans qu'on leur fait jouer dans le Roman. On leur a conservé, à tous, leur physionomie propre. Gaveston fut, en effet, un imprudent favori d'Édouard. Il fut dépossédé de la faveur par les *Spenser*, qui le fu-

rent à leur tour par *Mortimer*, lequel, après avoir fait périr le Comte de *Kent*, son concurrent, périt lui-même, par ordre d'Édouard III. Isabelle est peinte dans l'Histoire sous les mêmes traits qu'on lui donne dans les deux Romans. Pour n'avoir pas assez combattu un penchant, qui n'eût été peut-être qu'une foiblesse passagère, elle se déshonora constamment, souilla le trône, fomenta les désordres & les haines, & se rendit coupable des malheurs publics, & des crimes particuliers. Édouard II, Prince foible, n'eut point de vices; mais ce qui n'est pas d'une moins dangereuse conséquence, il eut des défauts; les plus grands (& ce fut la cause de sa perte) furent de n'avoir point su contenir la Reine, d'avoir toujours mal choisi ses favoris, & de les avoir trop aimés.

Les Auteurs des Anecdotes font remonter à de petites jalousies, les fréquentes révoltes des Grands du Royaume, & rapportent à ce même motif la haine d'Isabelle pour Gaveston. Deux intrigues paroissent être les moteurs de toutes les révolutions; le mariage de Mademoiselle de Glocestre, l'enlèvement

de la Duchesse de Lancaſtre. C'eſt alors que l'Histoire diſparoît, & que le Roman commence. Ces révoltes ont une cauſe plus ancienne. Edouard I les avoit conjurées, par ſon ambition, en forçant *Jean*, Roi d'Ecoſſe, de lui rendre foi & hommage, & en faiſant ſubir à ce Roi une enquête juridique, à l'occaſion du meurtre du Comte de *Fife*. Les Ecoſſois, indignés, jurèrent de venger cet affront : ils le firent d'abord ouvertement : enſuite en s'armant indiffiſtinctement en faveur de tous les ennemis d'Edouard. Un eſprit de rébellion fermentoit parmi tous les Barons : Iſabelle, qui auroit pu faire ſervir au repos de l'Etat, ces mêmes charmes, & cette même coquetterie, en ménageant adroitement les Courtiſans toujours flattés de plaire à leur Reine, ſembloit ne vouloir employer deux moyens auſſi puiffans, que pour déſunir les eſprits.

Le repos de l'Angleterre, diſent les Auteurs des Anecdotes, fut un des plus heureux fruits de la détention de La Reine. Nous croyons plutôt qu'il fut une ſuite de l'ascendant qu'Edouard III ſut prendre & conſerver ſur ſes

peuples. Une Nation est toujours foible , sous un Roi sans caractère. Édouard III fut guerrier ; il rendit la sienne guerrière. Les Anglois , qui ressemblent en ce point à tous les autres peuples , obéirent dès qu'ils eurent un Monarque capable de commander. Quelque fatal qu'ait été le regne d'Edouard à la France , nous croyons pouvoir assurer qu'il a été un des plus glorieux à l'Angleterre : nous n'ajouterons point , un des plus heureux , car il est rare qu'un Conquérant puisse faire le bonheur de ses sujets.



EDOUARD I, victorieux par-tout ; & par-tout craint ou respecté , présentoit que le foible Prince de Galles seroit toujours chancelant sur le trône glissant d'Angleterre. Il crut qu'en lui assurant , par le mariage d'Isabelle , fille de Philippe le Bel , la protection de la France , le jeune Prince pourroit triompher de sa mauvaise fortune. Ce fut précisément cette alliance qui précipita

cipita la ruine : la Cour de France ne vint jamais à son secours. Sa foiblesse pour ses favoris, eût pu rendre Edouard II odieux à ses peuples ; mais un Roi qu'on haït , n'en est souvent que plus redouté : tel fut Chriftern en Dannemark. Isabelle fit plus, elle rendit Edouard méprisable. Un Roi méprisé couvre de honte une Nation entiere ; & la Nation se permet alors tous les attentats , pour secouer un joug avilissant. Telle fut la destinée d'Edouard II.

Parmi tous les Grands du Royaume qui briguerent , après la mort d'Edouard I, la faveur du jeune Monarque, on comptoit le *Duc de Lancastre*, cousin-germain du Roi ; *Mortimer*, d'une des premieres Maisons de Normandie ; le *Comte de Kent* , allié à des Souverains, & *Gaveston* , dont l'origine étoit plus récente. Gaveston passoit pour le plus aimable des Courtisans ; il n'avoit montré jusques-là que des qualités brillantes ; toutes les femmes étoient fieres des soins qu'il leur rendoit. Edouard II le préféra à tous ses concurrens. La

premiere marque de sa faveur, fut le titre de Comte de Cornouailles, qui avoit toujours été affecté aux Princes du sang. Gaveston éprouva bientôt ce qu'ont toujours éprouvé les favoris; il eut des flatteurs, & de puissans ennemis. Son orgueil ne contribua pas peu à le faire haïr. Capable également d'une action généreuse, & d'un crime, l'une lui auroit été inspirée par son cœur; il auroit commis l'autre pour conserver son crédit. Il pouvoit connoître l'amour, mais l'amour n'étoit point en lui un sentiment bien prononcé. Infidele en aimant, il étoit capable, en n'aimant pas, de faire les plus grands sacrifices, pour prouver ce qu'il ne sentoit point. Son esprit avoit plus besoin d'occupation que son cœur. Toujours disposé à rendre des services signalés à son ami, il ne se fit jamais un scrupule de le desservir auprès de ses Maîtresses, & de le supplanter. C'étoit, en un mot, un homme très-aimable & très-dangereux.

Les jeunes Seigneurs de la Cour d'Edouard se préparoient à paroître avec magnificence dans les fêtes qu'on

devoit donner à Boulogne à la nouvelle Reine. La Renommée avoit agité ses aîles; la fille de Philippe-le-Bel n'étoit point encore arrivée, & déjà on publioit mille choses flatteuses de sa beauté. Quelques Courtisans audacieux osèrent former des projets. Gaveston, qui juroit tous les jours à Mademoiselle de Glocestre une fidélité à toute épreuve, & qui aimoit jusqu'à la jalousie, ne forma pas des projets moins hardis; la vanité faisoit taire l'amour. Il fut encore traversé par ses anciens rivaux. Ils choisirent tous des livrées & des devises analogues à leur caractère, ou qui peignoient la situation de leur ame.

Ce que les deux Cours avoient de plus brillant & de plus distingué, les Cavaliers les mieux faits, & les femmes les plus belles, s'étoient rassemblées à Boulogne. Les tournois s'exécuterent avec la plus grande pompe. Tout ce que le luxe du temps put imaginer d'ingénieux, y fut déployé. Le plaisir qu'Isabelle prit à ces jeux, & la maniere avec laquelle elle reçut les déclarations téméraires qu'on osa

lui faire , annoncerent des cette première entrevue , tout ce qu'elle seroit un jour. On la vit sourire aux plus aimables Chevaliers ; provoquer , par des propos , des réponses encore plus hasardées. Elle plaisanta *Mortimer* , qui avoit paru aux tournois sans devise. *Mortimer me donneroit* , dit-elle , *une mauvaise opinion de la galanterie Angloise , si je ne la connoissois que par lui.* — *Il y a des situations* , *Madame* , lui répondit *Mortimer* , *où l'on n'ose se permettre d'être galant.* Il fut entendu , & ne déplut point. *Mortimer* , qui n'auroit point aimé Isabelle , l'aima parce qu'elle étoit Reine. *Gaveston* vouloit seulement qu'on fût qu'il étoit aimé. Le Duc de Lancastre ne demandoit que là faveur. *Gaveston* fut préféré. L'amour - propre d'Isabelle étoit flatté d'enlever , à la plus belle des femmes Angloises (*Mademoiselle de Glocestre*) , les plus aimables des Chevaliers. Le Roi voulut qu'au préjudice des grands Seigneurs d'Angleterre , *Gaveston* portât la Couronne pendant la cérémonie du mariage. Le Duc de

Lancastre s'en plaignit ; les Seigneurs murmurèrent ; la Reine , qui craignoit pour l'objet de sa préférence , vouloit le contraindre à céder une prérogative dont ils étoient si jaloux. — *Puisque la fortune , lui dit-il , ne m'a pas donné la Couronne de l'Univers pour la mettre à vos pieds , souffrez du moins que je porte un moment celle qui vous est destinée.* Ceux dont le ressentiment parut le plus vif , furent le Comte de Pembrock , les Comtes de Warwick & d'Arondelle. Le premier aimoit Mademoiselle de Glocestre , qui l'avoit sacrifié à Gaveston. Mortimer ne prenoit point la peine de dissimuler sa haine ; il faisoit éclater son dépit en présence même de la Reine.

Le Duc de Lancastre étoit plus dangereux , parce qu'il étoit profondément faux , & qu'il cachoit sous les dehors les plus imposans , l'ame la plus noire. Le peuple , peu accoutumé à lire dans les replis du cœur des Courtisans , avoit pour lui de la vénération ; les Grands , qu'il tenoit toujours à une certaine dis-

tance de lui, estoient l'homme respecté du peuple. Il avoit tout le sang-froid qu'il faut pour soutenir une réputation intacte, malgré les crimes secrets, & les injustices cachées. Devenu, par la violence, l'époux de la fille de Milord Lascy, il la tenoit, depuis la mort de son pere, renfermée dans un de ses châteaux, éloigné de Londres. Il se vengeoit ainsi de la répugnance qu'elle avoit montrée à lui donner sa main; il avoit servi la haine de sa sœur, jalouse de la beauté de Mademoiselle de Lascy, qui lui avoit enlevé celui qu'elle aimoit. Un mariage secret avoit déjà uni cette infortunée à *Saint-Martin* (c'est le nom de son Amant), son parent; ils se dispoient à quitter l'Angleterre, quand le Duc vint, accompagné de Milord Lascy, l'arracher de son exil. Dans le même temps, sa sœur faisoit poignarder *Saint-Martin*. Le Duc l'avoit ensuite traînée à l'autel; & des marches de l'autel l'avoit précipitée au fond d'un cachot. Le sang-froid avec lequel sa vengeance avoit été conduite, empê-

pécha que le public en fut informé. Tel étoit l'ennemi qui déjà avoit juré dans son ame la ruine de Gaveston ; & sa ruine étoit inévitable.

Deux jours après le couronnement, on exécuta des tournois, où il falloit décider par les armes, qui l'emportoit pour la beauté, des Françoises, ou des Angloises. Le Duc de Lancastre, le Comte de Glocestre & Gaveston soutenoient la beauté des Françoises. Le Prince Louis, frere de la Reine, les Comtes d'Arondel & de Pembrock s'étoient chargés de la défense des Angloises. Ils devoient courir d'abord les uns contre les autres, & ensuite contre tous venans.

Après les fanfares accoutumées, le Prince Louis & le Duc de Lancastre commencerent à courir l'un contre l'autre, avec assez d'égalité. Les Comtes de Glocestre & d'Arondel leur succéderent ; Milord Pembrock & Gaveston, parurent ensuite.

Mais avant de commencer, ils s'avancerent tous deux au milieu de la

carrière. — « Ce n'est point la beauté
 » des Dames Angloises en général ;
 » dit Milord Pembrock , qui m'oblige à
 » combattre : Je soutiens qu'il n'est rien
 » de si parfait que Mademoiselle de Glo-
 » cestre ». Gaveston , qui vouloit faire
 sa cour à la Reine , gêné par la présence
 de Mademoiselle de Glocestre , répondit :
 « Il ne s'agit pas toujours d'avoir une
 » cause juste , il faut encore savoir la dé-
 » fendre ; & nous allons voir qui de vous
 » ou de moi s'en acquitte le mieux ». — Il
 remporta tout l'avantage de cette course.

Le jour étoit près de finir , quand il
 parut à la barrière un Chevalier , (c'étoit
 Saint Martin) couvert d'armes noires ,
 qui défia le Duc de Lancastre. Le Duc
 s'avança fièrement contre son adversaire.
 Il ne put soutenir l'impétuosité du Che-
 valier noir ; il fut renversé , & tomba en-
 tre les pieds des chevaux. Le Chevalier
 descendit aussi-tôt du sien , & s'appro-
 chant du Duc : *Releve-toi* , lui dit-il , &
viens , si tu le peux , l'épée à la main , de
fendre toutes tes injustices. — Le combat
 fut long , opiniâtre , cruel ; la mort devoit

seule en être le terme. Le Roi ordonna qu'on les séparât. Le Comte de Warwick, un des Juges du camp, attaché au Duc, vouloit qu'on s'assurât du Chevalier aux armes noires; mais *Gaveston*, ennemi déclaré du Duc, réclama la franchise promise à tous ceux qui voudroient combattre. Il venoit de soutenir lui-même un combat très-animé contre *Mortimer*. *La fortune te favorise*, lui avoit-il dit, *mais mon courage me vengera dans une occasion plus sérieuse, d'un avantage que tu ne dois aujourd'hui qu'à ta seule adresse.* — Cette menace avoit peu effrayé Gaveston, trop occupé de son triomphe. Il reçut de la Reine les complimens que sa vanité demandoit. Il vint, le soir, mettre aux pieds de Mademoiselle de Glocestre ces prix qu'il lui auroit été si doux, disoit-il, de recevoir de sa main. Mademoiselle de Glocestre auroit voulu, à son tour, que son Amant eût marqué moins de zèle pour la Reine. Combien la conduite de Milord Pembrok étoit plus délicate ! Son respect égaloit son amour, & rien n'éga-

loit son amour que sa constance. Il avoit paru aux tournois avec ses couleurs. On avoit vu peint sur son bouclier un Amour, portant son flambeau sur sa bouche, avec cette devise : *Je me nourris de mes feux*. Il avoit combattu pour elle. Elle s'accusoit de ne pouvoir pas aimer un homme, qui, par délicatesse, avoit refusé de consentir qu'un pere la forçât à lui donner sa main. Il attendoit tout du temps, ou plutôt de la légèreté de Gaveston, qu'il connoissoit incapable d'aimer avec constance. Gaveston qui n'aimoit Isabelle que parce qu'il est glorieux à un sujet de compter une Reine au nombre de ses conquêtes, ne dissimuloit point son attachement pour Mademoiselle de Glocestre, parce qu'il n'étoit pas moins vain d'être cru l'amant de la plus belle des Dames de la Cour. Il vouloit par-là se venger d'Isabelle, qui lui donnoit de continuel sujets de jalousie. Il crut pouvoir se permettre une vengeance plus marquée dans un bal. Il osa dire à la Reine sous le masque, qu'il étoit plus aisé d'être le défenseur de la beauté des Dames François-

ses , que d'être persuadé de leur vertu. Il lui rappella , du ton le plus ironique , ces anecdotes qu'un Amant délicat fait bientôt oublier ; son indiscretion le fit reconnoître. Isabelle , outrée de colere , sentit , en s'indignant contr'elle-même de l'avilissement où sa passion l'avoit plongée , qu'elle étoit Reine ; & mesura , en rougissant , l'intervalle immense qui auroit dû subsister toujours entr'elle & son sujet. De l'indignation à la haine le passage fut rapide. Heureuse , plus heureux encore Edouard , si cet outrage avoit été pour Isabelle une leçon aussi utile qu'elle fut terrible ! Elle protégea ouvertement le parti contraire à Gaveston. Ce Favori , au lieu de l'appaiser par des soumissions , la bravoit hautement , & se reposoit sur l'amitié du Roi. Il n'étoit pas aisé , à la vérité , de le détruire dans l'esprit du Monarque , qui n'avoit que la vertu d'être invariable sur le compte de ses amis ; vertu qu'il est si difficile de conserver long temps sur le trône. La Reine , dans l'intention d'inquiéter le Favori , ne voulut point permettre que l'on célébrât

son triomphe jusqu'au retablissement du Duc de Lancastre. Gaveston, pour humilier le Duc, prodiguoit, de son côté, tous ses soins au Chevalier aux armes noires. Si-tôt que les blessures de celui-ci lui permirent de parler, il s'empressa d'apprendre à Gaveston son vrai nom, & les motifs qui l'avoient armé contre le Duc de Lancastre. Il étoit parent de Milord Lascy; des liens secrets l'avoient uni à sa fille; le Duc les avoit brisés avec férocité. « Il m'a ravi, dit-il, une
» Amante que j'avois conservée & ren-
» due à la vie. Elle étoit expirante; le
» malheur d'être forcée à épouser le Duc,
» la faisoit descendre au tombeau. J'é-
» tois auprès de son lit, abîmé....brisé
» de douleurs.....J'entends des cris...
» On parle de l'ensevelir..... Je deviens
» furieux.....Non, barbares, m'écriai-
» je, en la prenant dans mes bras, elle
» ne me sera pas ravie. Je ne fais si la
» secousse que je lui donnai, la ranima,
» ou si les remedes commençoient à opé-
» rer, je m'apperçus qu'elle respiroit.
» Grands Dieux! m'écriai-je, prenez ma

» vie , & conservez la sienne. Les secours
» furent heureux ; elle reprit peu-à peu
» ses sens. C'est à vos soins, dit-elle, que
» je dois la vie. J'attends encore plus de
» votre générosité. Mon pere, sans égard
» pour mes peines, & pour mes larmes ,
» veut me forcer d'épouser le Duc. Le
» Duc est un barbare, qui a fait périr
» la premiere femme qu'il a épousée. La
» fuite peut seule me sauver d'un enga-
» gement pire que la mort. Elle
» vouloit se retirer en France , & s'en-
» fermer dans un Couvent. Je lui offris
» de mesurer mon épée avec celle du
» Duc, & de la délivrer d'un tyran.
» Elle me défendit de suivre ce dessein.
» Que deviendrois - je , disoit-elle , si
» j'avois votre mort à pleurer ! Enfin ,
» l'amour & mes larmes inspirerent à Ma-
» demoiselle de Laschy, le seul parti qu'il
» nous restoit à prendre ; la fuite & no-
» tre mariage. Elle s'échappa de Lon-
» dres, se retira dans une maison qui
» étoit sur le bord de la mer. J'étois au
» comble de mes vœux. Quel amour
» pouvois-je comparer au nôtre ! J'étois

obligé de me séparer d'elle pendant le
jour, dans la crainte d'être reconnu
& suivi. Le vaisseau qui devoit nous
passer en France, ne pouvoit partir
que le troisieme jour. Le matin de
ce jour, que je crus le plus heureux
de ma vie, & qui me fut si fatal, j'en-
voyai celui de mes gens que j'avois
gardé, pour préparer les choses né-
cessaires à notre fuite. Il devoit m'a-
mener des chevaux un peu avant dans
la nuit. J'entendis monter l'escalier,
je ne doutois pas que ce ne fût ma
tendre épouse. Je courus pour la re-
cevoir; c'étoit un nommé *Jain*, qui
avoit servi Mademoiselle de Lascy, &
qu'elle avoit voulu emmener avec elle.
Il me dit que Milord Lascy & le Duc
de Lancastre étoient venus la voir;
qu'il falloit remettre notre départ après
leur retour à Londres. Il me donna
une lettre de ma femme. Je la pris
avec empressement, & pendant que
je la lisois, il me perça de plusieurs
coups de poignard. Je tombai baigné
dans mon sang. Mon Valet-de-chambre

» comprit que ceux qui m'avoient fait
» assassiner n'en demeureroient point là.
» Il répandit le bruit de ma mort. Mon
» assassin reparut en effet. La connois-
» sance me revint, & ma première pen-
» sée fut pour ma femme. Mon inquié-
» tude fut si vive, que mon Valet-de-
» chambre fut obligé d'aller à Londres.
» Il m'apprit, à son retour, que Madame
» de Saint-Martin étoit mariée au Duc de
» Lancastre, & qu'elle-même m'avoit
» livré au fer d'un homicide. Mon
» premier dessein fut d'aller la poignar-
» der, & de me poignarder ensuite. Je
» partis dans cette résolution; elle n'é-
» toit plus à Londres; je ne pus dé-
» couvrir dans quelle terre le Duc l'a-
» voit conduite.

» Je traînai mes ennuis de pays en
» pays; je cherchai la mort, & la
» mort fuyoit devant moi. Je vins of-
» frir mes services au Roi *Bruce*, qui
» s'étoit retiré, avec beaucoup de trou-
» pes, dans les montagnes d'Ecosse.
» J'espérois, dans le cours de cette
» guerre, pouvoir me battre avec le

» Duc de Lancaſtre. Mon eſpérance
» fut trompée. Je voulus du moins me
» venger ſur les terres qui lui apparte-
» noient. J'attaquai la place de &
» je l'emportai l'épée à la main. Je vis
» un homme qui défendoit ſa vie contre
» pluſieurs de mes ſoldats; il me préſenta
» ſon épée; & comme il avoit reçu plu-
» ſieurs bleſſures, je le fis conduire dans
» ma tente. C'étoit un ancien ami, nom-
» mé *Cidlé*, avec qui j'avois déjà fait la
» guerre, & qui avoit été attaché au
» Duc de Lancaſtre. Il m'apprit que la
» Duchefſe étoit enfermée dans un châ-
» teau; que nulle ſociété ne lui étoit per-
» miſe; que depuis la mort de Milord
» Laſcy, ceux qui l'entouroient étoient
» plus occupés à la tyranniſer qu'à la
» ſervir. Ce que je venois d'entendre me
» changea en un moment. Je ne pus ſou-
» tenir, ſans un extrême attendriſſement,
» l'idée de l'état où elle ſe trouvoit ré-
» duite. Je lui écrivis; Cidlé, qui n'étoit
» point ſuſpect aux ſurveillans de la Du-
» cheſſe, parce qu'ils l'avoient vu ſouvent
» avec le Duc, put arriver juſqu'à elle.

» Voici sa réponse. — Je ne me plains
» plus de ce que j'ai souffert & de ce que
» je souffre , puisque vous vivez. Oui ,
» Monsieur , quelque redoutable , quelque
» terrible que vous dussiez être pour moi ,
» votre mort , que j'ai crue certaine , étoit
» le plus sensible de mes malheurs ; elle
» m'a coûté autant de larmes que le souve-
» nir d'une foiblesse qui m'a rendue si cri-
» minelle. Peut-être vous trouveriez-vous
» vengé par mon seul repentir , plus cruel-
» lement que vous ne vous vengeriez vous-
» même ; mais quand il seroit possible que
» je cessasse d'être pour vous un objet
» odieux ; quand vous pourriez oublier que
» je suis coupable , je m'en souviendrai
» toujours ; je n'ose même souhaiter de
» pleurer à vos pieds ; je n'ose vous dire
» que mon cœur n'a pas cessé un moment
» d'être à vous : ce seroit une consolation ,
» & je n'en mérite aucune. Adieu , Mon-
» sieur , est-il possible que je m'en sois ren-
» due indigne ?

» Le Duc de Lancastre apprit que
» j'étois dans l'armée d'Ecosse. Il fit
» changer de lieu à sa prisonniere ; &

„ se livrant à tous ses ressentimens, il en-
 „ gagea le Roi à me déclarer coupable de
 „ leze-majesté. J'appris depuis la résistance
 „ que Mademoiselle de Laschy avoit ap-
 „ portée à son mariage ; la protestation
 „ qu'elle eut le courage de faire aux pieds
 „ des autels ; j'ai su que Mademoiselle de
 „ Lancastre, indignée de m'avoir trouvé
 „ si peu sensible à ses bontés, avoit ar-
 „ mé mon assassin, & conseillé au Duc
 „ toutes les noirceurs qu'il avoit exécu-
 „ tées. Désespéré de ne pas pouvoir me
 „ venger, j'ai saisi l'occasion qui m'étoit
 „ offerte dans les tournois, pour me
 „ battre contre le Duc de Lancastre ; &
 „ si l'on ne nous eut séparés, il auroit
 „ payé de sa vie les malheurs dont il a
 „ rempli la mienne ».

Le long récit de ses infortunes avoit
 épuisé le peu de forces de Saint-Martin,
 dont la guérison étoit incertaine. Gave-
 ton lui promit d'employer tout son cré-
 dit pour lui faire rendre son épouse. Il
 y étoit porté, moins par humanité, que
 par le desir d'imprimer, sur la réputa-
 tion du Duc, une tache ineffaçable. Le

Roi ordonna que la Duchesse fût rendue à son premier époux. L'éclat fut terrible ; & l'arrêt étoit juste. Mais Gaveston agit avec tant de précipitation, que le peuple crut que c'étoit une injustice : ainsi le Favori mal-adroit perdit la moitié de sa vengeance ; & le Duc , en conservant son sang-froid , & se plaignant modérément , conserva sa réputation. Gaveston se fit ouvrir le cachot qui servoit de chambre à la Duchesse, dans une des tours du château ; il la trouva renversée sur son lit ; il eut peine à la tirer de l'état d'insensibilité où elle étoit. Il lui annonça qu'il venoit de la part du Roi , la rendre à son époux. — Elle jeta un cri. — Il la rassura , en lui apprenant que c'étoit à M. de Saint-Martin qu'il alloit la rendre. — Il respire ; lui dit-il , il vous aime ; vos liens affreux avec Lancastre sont rompus. — N'est-ce point un songe , dit-elle ? le réveil seroit cruel. — Non , venez, Madame, retournez avec un époux qui vous adore. — Son entrevue avec celui-ci fut si touchante , qu'on essayeroit en vain de la rendre. Af-

foiblis tous deux ; lui , par les blessures , l'autre , par ses longs tourmens , ils ne pouvoient que se regarder , & le plaisir de se revoir ne se manifestoit que par des larmes. Leurs yeux presqu'éteints sembloient sortir d'une profonde nuit. Mais qu'ils devoient payer cher ces mouvemens si touchans ! La plaie de M. de Saint-Martin se rouvrit ; il expira le lendemain , en rendant grace à Gaveston , & en lui recommandant sa femme. — On craignit long temps pour les jours de Madame de Saint-Martin. Dans le délire où sa douleur l'avoit plongée , elle ne prononçoit que ces mots : — *Il n'est plus..... La joie de me revoir a causé sa mort..... Eh ! que ne me laissoit-on dans ce cachot !... Il vivroit encore !* — Gaveston avoit prié Mademoiselle de Glocestre de la recevoir chez elle. Madame de Saint-Martin , sensible aux soins de Mademoiselle de Glocestre , & ayant appris combien Gaveston lui étoit cher , voulut s'acquitter de l'obligation qu'elle lui avoit , en contribuant à son bonheur. La famille de Mademoiselle de Glocestre s'opposoit à

ce mariage , à cause de la disproportion de la naissance. Madame de Saint-Martin avoit des biens immenses ; ses parens , qui l'avoient indignement abandonnée , lui étoient devenus étrangers ; elle n'avoit dû qu'à Gaveston le seul moment de bonheur qu'elle eût connu dans la vie ; elle lui fit un don de tous ses biens , assurée qu'elle pourroit racheter à Gaveston ce qui lui manquoit de naissance. Elle pressa ce mariage , pour jouir avant sa mort , du seul plaisir qui lui fût permis , celui de faire des heureux. Le Roi , que Gaveston gouvernoit à son gré , donna les ordres dont il avoit besoin. Madame de Saint-Martin mourut après les avoir unis.

Le caractère de Gaveston ne permit pas long temps à la Comtesse de se flatter du bonheur d'être aimée. L'amour ne souffre point le partage , & le cœur de Gaveston étoit trop partagé. Peu jaloux d'être heureux , il lui suffisoit de le paroître. Il ne connoissoit que le plaisir de l'ambitieux.

La Reine , le Duc de *Lancastre* , *Mortimer* ne pouvant parvenir à détruire ce

favori dans l'esprit d'Edouard, prirent le coupable parti de les rendre méprisables tous deux aux yeux de la Nation, & de protéger les factions rebelles. Mademoiselle de Lancastre osa, à la faveur d'un masque, présenter une lettre au Roi, qui eut l'imprudence de la lire tout haut. On lui reprochoit, dans cette lettre, avec amertume, tous les abus de son regne, sa lâcheté, sa tyrannie, & surtout son attachement pour Gaveston, qu'on nommoit l'ennemi de la Patrie, & l'auteur de tous les malheurs. Cette lettre ne produisit aucun effet sur le foible Edouard, pas même celui de faire arrêter le masque qui avoit eu la témérité de l'écrire. Gaveston, plus doué de talens agréables que de prudence & de politique, ne prit point les précautions nécessaires pour éventer & punir les conspirations. Les partis grossirent; le Roi & le Favori, obligés de quitter Londres, se retirèrent à *Yorck*; où la Comtesse les suivit.

Ici le Roman redevient historique.

Les Rebelles marcherent vers *Yorck*, pour investir Gaveston & le Roi. Le

Duc de Lancastre (*) fut nommé Général de l'armée ; le Comte de Warwick, les Comtes d'Arondel & de Varen, l'Archevêque de Cantorbéri, étoient au nombre des Confédérés ; tous les Barons s'étoient joints à eux. On s'armoit sans s'en appercevoir, contre le Roi, en ne croyant attaquer que le Favori. On a vu en France le même aveuglement sous le ministère de Richelieu, & pendant la minorité orageuse de Louis XIV.

Ici un lambeau de Roman se mêle encore avec l'Histoire, & nous serions bien fâchés que l'Auteur eût respecté la vérité, au point de ne pas finir le portrait du Comte de Pembrock qui fait une opposition si touchante au caractère de Lancastre, & répand sur l'Ouvrage une de ces teintes douces que les âmes honnêtes aiment à apper-

(*) Il n'est pas vrai qu'un Duc de Lancastre ait été Général de cette armée ; il n'y en eut point de ce nom à la tête des troupes, jusqu'à celui qui détrôna Richard II.

cevoir, & qui leur plaira autant que le portrait de la Comtesse de Gaveston doit plaire aux âmes sensibles. — Milord Pembrock a appris le danger qui menace la Comtesse; sa haine contre son mari expire; il accourt, il veut les sauver tous deux, s'il en est encore temps. Il a fait tous les efforts pour rompre la confédération. « J'eusse été, dit-il à la Comtesse, l'ennemi de Gaveston; mais du jour que vous l'avez rendu le plus heureux des hommes, il est devenu sacré pour moi. Je viens vous avertir que les Confédérés s'approchent, qu'ils veulent investir la ville, s'emparer du château, s'assurer du Roi, saisir votre époux, & peut-être..... *Achevez, dit la Comtesse.....* Les momens sont trop chers pour que je puisse mettre des ménagemens à ces affreuses nouvelles..... & peut-être le faire périr. Faites-les avertir à l'instant; & puisqu'ils sont à la chasse, empêchez qu'ils ne rentrent, & forcez-les de choisir un autre asyle ».

Edouard & Gaveston avertis, prirent en effet le chemin de *Newcastle*. Le
léger

léger Gaveston n'écrivit qu'un mot à la Comtesse, lui recommanda de quitter Yorck, sans lui en indiquer les moyens, sans lui désigner une retraite. Elle avoit une parente, auprès de laquelle Milord Pembrock se chargea de la conduire.

Après les plus grandes recherches, les Chefs de l'armée résolurent de former le siege de *Newcastle*. On répandit par-tout des manifestes outrageans contre le Favori, l'Archevêque de Cantorbéri lança contre lui les foudres de l'excommunication.

Edouard avoit une armée en Ecosse sur laquelle il se reposoit. Le Comte de Glocestre la commandoit. L'armée fut battue, & le Général attaché au Roi, & encore plus à Gaveston, fut fait prisonnier. La nouvelle de cette défaite intimida tous les amis du Favori. Eh ! que sont de tels amis !

Le siege de *Newcastle* ayant été résolu, Edouard & Gaveston, hors d'état de le soutenir avec succès, se retirèrent au château de *Scarboroug* ; mais la situation déplorable de leurs affaires,

Avril 1779. Prem. Vol. F.

les força de se séparer. Edouard partit dans l'espoir de rassembler le peuple , & de se composer une armée. Il recommanda la personne de Gaveston au Gouverneur du château. *C'est*, lui dit il , *ce que j'ai de plus précieux au monde.* Rare & touchant exemple de l'amitié d'un Souverain ! Qu'Edouard susceptible de cet attachement même dans l'adversité , nous paroîtroit grand, si Gaveston avoit justifié son choix !

Gaveston , attaqué avec fureur , se défendit avec tant de courage , qu'il obtint les honneurs d'une capitulation. Il demanda deux choses , à n'être jugé que par ses Pairs , & qu'on lui fit parler au Roi. Il obtint l'un & l'autre. Edouard qui devoit , à la nouvelle de la détention de son Favori , venir l'arracher des mains des Rebelles , confondre du moins leurs projets par sa présence , s'abandonna à un désespoir pusillanime. Les Chefs de l'armée , & les Barons , ne respiroient que vengeance ; ils refuserent d'obéir à un Roi qui ne savoit que prier & pleurer. Milord Pembrock fit des efforts inutiles pour sauver Gaveston. Ce Favori fut

remis à sa garde; mais ayant voulu s'échapper du château de Milord Pembrock, il fut surpris par les ennemis; conduit au Comte de Warwick, qui tint, à la hâte, un conseil de guerre avec les Généraux; Gaveston fut condamné à perdre la tête. L'exécution suivit de près cet arrêt rigoureux, & à coup sûr injuste, puisqu'il étoit rendu par un Tribunal incompetent, désavoué par le Roi, & sans avoir entendu l'accusé.

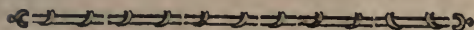
Nous passerons sous silence la douleur de la Comtesse. Ses réflexions cependant ne tarderent point à la consoler. Elle avoit jugé son mari depuis long-temps; il lui avoit paru, dès les premiers jours de son mariage, indigne de sa tendresse; mais l'honneur lui commandoit d'honorer son époux; elle avoit obéi à son devoir. Elle supporta avec plus de peine le mépris dont la mort de Gaveston venoit de la couvrir. La crainte de le faire retomber sur Milord Pembrock, lui fit refuser sa main.

Là finissent les *Anecdotes d'Edouard II*
E ij

Nous avons déjà dit, dans les *Aventures d'Isabelle*, ce que devint le malheureux Edouard, par la barbarie de la Reine ; quelle fut la triste destinée de cette Reine, & le genre du supplice du *Gentil Mortimer*. Au moyen de ces deux Romans, & de la Notice qui précède cet Extrait, nos Lecteurs savent, à quelques détails près, l'Histoire d'Isabelle & d'Edouard II.

(Par M. Mayer).





QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.



LES AMOURS

DE LA BELLE DU LUC.

*Où est démontré la vengeance d'amour
envers ceux qui médisent de l'honneur
des Dames. Paris, 1598.*

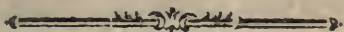
CET Ouvrage n'est pas un Roman, quoiqu'il en ait la forme & la maniere. Il est fondé sur un événement réel & peu connu.

L'Auteur est *Jean Prévôt*, sieur de Gontier, contemporain de Mademoiselle du Luc. L'aventure est arrivée sous Henri III. L'Épître dédicatoire est adressée à *M. de La Serre*, Gouverneur de Blaye, l'un des braves du seizième siècle, & descendant des Seigneurs de

Luffan. Cette Dédicace est suivie d'une autre, adressée aux Dames. « *Selon les Poètes*, dit » l'Auteur, Mars, en revenant des combats, » n'avoit occupation plus douce que de se » reposer dans le giron de Cipris, pour montrer que les Guerriers ne devoient rien tant » aimer, après les batailles, que les Dames. » C'est par cette raison, ajoute-t-il, que ces » anciens Chevaliers errans du premier siècle, » ont rompu tant de lances, tant franchi de » hasards pour le service de la beauté. Mais » las ! le malheur de nos tristes destinées nous » a entraînés à cet âge déplorable, où nous ne » voyons plus de Chevaliers errans. Ceux de » nos jours, au lieu de défendre les Dames » par le fer de leur lance, les noircissent » trop souvent par le venin de leur langue. » Au défaut de l'épée, l'Auteur dévot sa plume à la défense des Belles. Il existe un exemplaire de cet Ouvrage enrichi de notes de la main de Gaston, Duc d'Orléans. Nous en rapporterons quelques-unes à la suite de notre Extrait.

Ce Gaston si volage dans sa conduite, avoit un penchant naturel pour l'étude, qui triomphoit même de l'ascendant que les plaisirs

& ses flatteurs avoient usurpé sur lui. On fait que, quand il vouloit changer d'avis dans ses entreprises, ou d'objets dans ses occupations, sa maniere ordinaire d'en instruire ceux qui l'entouroient, étoit de siffler. Tout en sifflant, il ouvroit souvent un livre, se renfermoit pendant quelques jours, & conversoit avec les Savans. On aimoit dès-lors ces Assemblées Littéraires, que l'on continua, dans l'âge suivant, à l'Hôtel de Rambouillet, & qui furent les modeles de l'Académie Française.



MARMANDÉ, ville maintenant très-obscure, fut le berceau de Mademoiselle du Luc. Attraitis séduisans, graces, doux parler, décence, vertu, elle réunissoit tout ce qui forme une femme accomplie. L'Auteur assure, » qu'elle sa-
» voit si mignardement pincer la chante-
» relle d'un luth, & marier sa voix au
» son de cet instrument, qu'elle déro-
» boit les ames ». Ses mouvemens quand

elle dançoit, étoient si moëlleux, si mesurés, qu'elle auroit fait honte à la *Déesse de la Danse*. Elle eût donné des leçons à la *savante Arachné*, dans l'art de colorer de beaux dessins sur de riches tissus. Les Chevaliers de toutes nos Provinces la choisissoient pour la *Dame de leurs affections*. Elle étoit la joie de son pere, bon Gentilhomme, doublement fier de sa noble origine & de la beauté de sa fille. Sous les traits les plus doux, elle avoit un caractère fortement prononcé. Lui plaire, eût été trop peu pour fixer son cœur ; elle vouloit s'énorgueillir des brillantes qualités de son Chevalier. L'amour ne devoit pas être en elle une foiblesse, mais un sentiment profond & durable, subordonné à l'honneur. Elle étoit capable de sacrifier son repos, sa vie, son Amant même, s'il osoit la blesser un jour dans ce qu'elle auroit de plus cher que lui, son honneur. Malgré le scandale des mœurs qui regnoit à la Cour de Catherine de Médicis, on retrouvoit encore des vertus mâles dans nos Provinces. Une inquiétude générale

dans tous les esprits, & qui étoit le caractère dominant de la Nation, sous Henri III, la tenoit dans un état d'effervescence continuelle. Les grands crimes, les grandes vertus, étoient communs aux deux sexes, dont les ames ardentes étoient toujours remuées par de fortes passions & de grands exemples. Les hostilités avoient cessé; des fêtes brillantes avoient succédé à l'horreur des combats. Les guerriers se délassoient de leurs travaux aux genoux de la beauté; & la beauté étoit fière de leurs hommages.

L'*Espinasse*, Gendarme de la garnison de Marmande, vit Mademoiselle du Luc danser un quadrille : cette vue décida de son sort. *Est-ce une créature humaine*, disoit-il ? *Est-ce un Ange ? Il n'avoit point souvenance d'avoir jamais rencontré rien de si beau dans le Royaume...* Mais lui est-il permis d'aimer celle qui n'a point de parangon en ce monde ! Il l'aime cependant... Il brûle, il veut & n'ose parler. Il faut entendre sa déclaration ; elle peint la galanterie du seizième siècle.

„ Mademoiselle , lui dit-il , voici un
„ esclave que votre puissance a réduit
„ en servage. Je ne saurois tenir à la ri-
„ gueur de mon esclavage , & je viens
„ à vos pieds , non pour vous deman-
„ der franchise , comme les anciens Che-
„ valiers vaincus , mais pour attirer un
„ seul de vos regards. Je vous promets
„ foi & loyauté. Daignez être l'arbitre
„ de ma vie. Comme vous êtes sans paire
„ en grace , je serai sans second en amour.

„ Messieurs les Chevaliers , répondit
„ Mademoiselle du Luc , vous ressem-
„ blez tous au canteleux oïseleur , qui
„ adoucît & change sa voix pour déce-
„ voir les innocens oïseaux. Si nous
„ vous en croyons , vous êtes fermes
„ dans vos amours , comme les rochers
„ au milieu des ondes. Aujourd'hui fide-
„ les jusqu'au tombeau , demain cette
„ immortelle fidélité expire. Cessez vos
„ soupirs ; leur violence ne feroit qu'au-
„ gmenter la rigueur de mes dédains.

L'Espinasse fut éconduit avec ce ton
de hauteur , qui distinguoit les Belles
de ce temps. Il aimoit. Qu'on juge de

sa douleur ! „ Que n'étoit-il mort en
„ plantant une échelle sur le haut d'une
„ breche ? ou pourquoi n'étoit-il pas
„ devenu plutôt l'esclave d'une beauté
„ moins parfaite, capable au moins d'ai-
„ mer ? — C'en est fait, disoit-il, c'est
„ trop souffrir. Le jour n'a plus rien
„ qui puisse me distraire ; la nuit plus de
„ puissance pour charmer mes peines.
„ C'est trop long-temps porter le *gibel*
„ dans mon ame. Effaçons de mon cœur
„ l'image fatale qui me tyrannise, ...
„ Mais pour un seul refus, pourquoi
„ perdrois-je l'espoir ? Mademoiselle du
„ Luc n'a jamais aimé ; le moment est
„ peut-être venu. Les Anciens avoient
„ élevé le Temple de la fortune sur le
„ faite d'une montagne, où l'on ne pou-
„ voit gravir que par un âpre & péril-
„ leux sentier, défendu par des monf-
„ tres hideux ”. — Cette grande leçon
lui rend le courage ; il avoit parlé, il
écrivit. Sa lettre étoit liée de soie gri-
se, couleur emblématique des amou-
reuses peines. Il la confie au fidele Pis-
tolet. „ Pistolet, lui dit-il, tu m'as donné

„ tant de preuves de fidélité, que si je
„ voulois envoyer mon ame en Para-
„ dis, tu en serois le guide ; prends ce
„ billet, mon ami ; va, observe, & re-
„ viens me rendre la vie ou la mort ”.

Mademoiselle du Luc voulut d'abord rejeter la lettre, & chasser le serviteur indiscret. Un sentiment confus suspendit sa colere, & balança son indignation. L'intelligent Pistolet protesta qu'il souffriroit plutôt mille morts que de donner la mort à son cher maître, en lui annonçant un refus. — Que pouvez-vous craindre, Mademoiselle, en lisant un billet ? n'êtes - vous pas sûre de gouverner votre ame ? — Mademoiselle du Luc céda, & lut : L'Amour l'attendoit à cette lecture. Elle parut émue ; un soupir lui échappa. Pistolet l'observoit, épioit tous ses mouvemens, & augmentoit le désordre de ses pensées, par une vive peinture des tourmens de son Maître. Il paroît affligé lui-même de son récit ; on l'écoute ; on tourne sur lui des regards languissans ; il s'arrête, feignant d'être pressé par les sanglots, pour entendre

Mademoiselle du Luc, qui sanglottoit à part; il pleure, & on pleure avec lui. Il tombe à ses pieds, & la conjure, en fondant en larmes, de lui donner une réponse. On n'a plus la force de refuser. Il lui présente de la soie incarnate, en blême parlant de l'amour; & elle en décore le cachet de sa lettre. Pistolet la porta à son maître, qui, après l'avoir lue, s'écria avec transport : *Amour, Amour, qu'on a tort de t'appeller Dieu d'injustice!* „ Mon ame, prête à s'échapper, étoit déjà errante sur mes levres; „ tu l'as retenue. Rois, gardez vos diadèmes; l'amour couronné m'élève au-dessus de vous ”.

Il arrive chez Mademoiselle du Luc; ses discours sans suite & sans ordre lui peignent mieux ce qu'il sent, que les discours les plus éloquens ne pourroient le faire; il jure un amour éternel. Mademoiselle du Luc ne jure rien, mais ses yeux parlent, & l'Espinasse les a entendus. Il tire de son doigt une bague, qui portoit pour devise : *Mémoire de mon bien*. Elle en reçoit l'hommage, &

lui donne elle-même un anneau, orné d'un amour tenant un cœur, & une langue percée d'une fleche, avec ces mots : *Foi & secret.*

Des imputations calomnieuses, répandues par les ennemis de l'Espinasse, avoient prévenu contre lui le Pere de Mademoiselle du Luc, qui ne voulut point que sa maison lui fût ouverte. Les deux amans s'assignerent un lieu écarté, où tous les jours ils venoient s'entretenir de leur pure & délicate flamme, également fidelles à la vertu & à la tendresse. Ces entrevues se passoient en douces complaints. Quand ils n'étoient plus ensemble, la roue du temps leur sembloit immobile. Les momens qu'ils employoient à s'écrire paroissoient toujours trop courts; leurs lettres n'étoient jamais assez longues. — „ *J'ai tant de ravissement à vous*
„ *voir, écrivoit l'Espinasse, que je n'en*
„ *ai plus assez quand j'y pense seulement;*
„ *tout ce qui n'est point vous me cho-*
„ *que.* — Quand je suis loin de vous,
„ répondoit Mademoiselle du Luc; imi-
„ tez-moi; jouissez du souvenir de m'a-

„ voir vue. Le ciel, la terre, les éléments finiront, mon sentiment sera éternel ”. Leurs chiffres enlacés étoient gravés sur leurs cachets; ils les contemploient, avant d'ouvrir leurs lettres, avec des yeux humides, & disoient : *Le moindre accident peut effacer de la cire ce nom chéri, le trépas seul peut en rayer l'empreinte de mon ame.* Quand M. du Luc étoit à la ville, l'adroit Pistolet étoit le porteur de ces billets, où le précieux du temps nuit si souvent aux traits simples & vrais de la nature, & dans la crainte de surprise, on lui en donnoit les réponses en allant à la Messe. Quand l'austère Gentilhomme étoit aux champs, on voloit au rendez-vous en racontant les peines de l'absence, on les oublioit.

Déjà les hostilités avoient recommencé dans le Royaume; les Huguenots étoient campés aux environs de Marmande. La garnison de cette Ville se mit en marche; l'Espinasse fut obligé de partir. Il tombe sur une Compagnie d'Arquebusiers, qu'il renverse. Il se met à la poursuite des fuyards; & il est blessé: la blessure étoit très-sérieuse. A cette

nouvelle, Mademoiselle du *Luc* rejette, de sa parure, le vert & l'incarnat. Habillée de noir ou de gris, elle visite les saints Autels ; & les yeux baignés de larmes , implore le Pere des miséricordes. Les roses de son teint se flétrissoient. . . . Elle apprend enfin que son Chevalier est hors de danger ; rien ne l'arrête, elle accourt. — » Vous m'aimez, dit-elle, & » vous cherchez le trépas ? Laissez la » guerre à ceux qui n'aiment point. N'êtes-vous point rassasié de gloire ? — Délicieuses paroles qu'amour inspire, & qu'amour reçoit, répond le Chevalier : Hélas ! pourquoi l'honneur pense-t-il autrement ? Vous-même ne rougiriez-vous point d'aimer un homme perdu pour la vaillance ? Ma naissance m'impose une tâche ; vous me donnez le plus grand intérêt de la vie. Remplissons ces deux affections ; elles sont également chères à mon cœur. Monsieur de Guise, triomphateur des Reîtres, & l'ame de tous nos combats, en aime-t-il moins Madame de Sauve ? Pourquoi renoncerois-je à la guerre ? J'en ai déjà reçu le guerdon ; las ! que

» celui d'amour se fait attendre! — Ma-
» demoiselle du Luc soupira, pensa à
» la cruauté de son pere, plaignit son
» amant, & se tut ». Son amant, con-
nu à la Cour par ses services, vouloit op-
poser l'autorité royale à l'autorité pa-
ternelle, & forcer le consentement du
vieillard. » Bannissons cette idée, lui
» répondit-elle; la puissance des peres
» sur leurs enfans est plus respectable &
» plus forte que cellé des Rois. Mon
» cœur est à moi; j'ai pu vous le don-
» ner. Mon pere disposera de ma main :
» contentez-vous de la promesse que je
» vous fais, de n'être jamais à personne,
« si je ne suis point à vous ». Le ca-
ractere imposant de la vertu en imposoit
à l'Espinasse; & cette fille étonnante
avoit sur lui l'ascendant que la beauté,
guidée par l'honneur, aura toujours sur
nous. Tandis qu'il attendoit, avec im-
patience, des circonstances plus favo-
rables à sa tendresse, la beauté de Ma-
demoiselle du *Luc* lui donnoit un rival.
La Peyre, qui, au défaut d'agréments,
d'esprit & de jeunesse, avoit une for-

tune, du courage, un nom, la demanda au vieux Gentilhomme, qui consentit à cette union, & le présenta à sa fille, en lui disant : *Ma fille, voilà l'époux que je vous destine.*

Mademoiselle du Luc, offensée de l'indiscrétion de *la Peyre*, qui avoit osé la demander à son pere, avant d'en avoir obtenu d'elle la permission, incapable de dissimulation dans un moment où il s'agissoit des intérêts de son cœur, lui interdit jusqu'à l'espérance de pouvoir lui plaire un jour. *La Peyre* lut dans ses regards combien sa haine étoit à redouter ; il savoit que *l'Espinasse* étoit son rival, & persuadé qu'amour lui-même n'avoit pas la puissance de lier trois cœurs ensemble, il s'occupa des moyens d'écarter *l'Espinasse*. *L'Espinasse*, allarmé de la nouvelle du mariage de Mademoiselle du Luc, venoit recevoir de sa bouche l'ordre de vivre, ou l'arrêt de sa mort. — » Cessez de craindre, lui dit-elle, en » mettant la main sur son cœur, vous êtes » gravé là pour jamais : je hais *la Peyre* ; » je mépriserois, pour vous, tout ce que

» la Cour a de plus sensible & de plus
» brillant ».

La *Peyre* étoit informé que Mademoiselle du Luc portoit un bague du Chevalier; il conçut le projet de la lui ravir, & de publier que c'étoit un don de Mademoiselle du Luc, à dessein d'irriter l'Espinasse. Dans ces intentions, il vint renouveler ses fastidieuses protestations d'amour. « Made-
» moiselle, dit-il, ne suis-je pas bien
» excusable de vous adorer? Quel mor-
» tel en vous voyant, pourroit retenir
» son cœur? Vos beaux cheveux, forêt
» d'amour, sont-ils pas suffisantes chaî-
» nes? vos célestes yeux enflamment-
» ils pas tout ce qu'ils regardent? Et
» vos mains, ajouta-t-il en les lui ser-
» rant pour consommer son crime, sont-
» elles pas les geolieres de toutes les li-
» bertés »? A ces mots, il lui arrache de
» force la bague & s'enfuit ».

Pendant que Mademoiselle du Luc se dispofoit à se venger elle-même par le fer, du larcin qu'un *déloyal* venoit de lui faire, la *Peyre* avoit été à la rencontre de l'Espinasse, avoit montré la

bague avec cet air de satisfaction que n'a point un amant maltraité. L'Espinasse veut le contraindre à lui rendre le présent qu'il avoit fait lui-même à Mademoiselle du *Luc*, qu'il commence à croire perfide. La Peyre refuse avec fierté : les deux rivaux tirent l'épée.

L'amour désespéré donnoit des forces à l'Espinasse ; le plaisir d'immoler un rival préféré, guidoit le fer de la Peyre. Ils sont blessés ; mais leur fureur n'est point ralentie. Leurs forces s'épuisent enfin ; on les sépare ; leurs blessures n'étoient point mortelles ; ils sont gardés à vue dans la même maison. A mesure que la Peyre sent renaître ses forces, il déchire, par des calomnies, le cœur déjà déchiré de l'Espinasse ; il peint Mademoiselle du *Luc* sous les traits d'une parjure. L'infortuné l'Espinasse n'eut pas assez de vertu pour mépriser son rival, & pour prendre la défense de sa maîtresse : il la crut infidelle ; il fit plus, le plus tendre des amans devint un implacable ennemi. C'étoit peu de la haïr, sa bouche répandoit contr'elle tous les venins de la

calomnie, que la Peyre avoit fait passer dans son cœur. L'innocence fut méconnue, la beauté fut outragée; il rougit d'avoir aimé.

Mademoiselle du Luc apprend que son amant flétrit sa réputation, & ne veut pas le croire. — *Non, l'amour;* dit-elle, *ne sauroit se convertir en haine...* On lui donne enfin les preuves les plus complètes du crime de son amant; sa douleur égala, dans ces premiers momens, l'excès de sa tendresse. L'ingrat lui fait verser des larmes. Que de combats elle fut forcée de se livrer avant de pouvoir arracher de son cœur un souvenir qu'un Dieu avoit gravé lui-même! L'honneur, plus puissant sur son ame que l'amour, lui rend enfin son courage. Sa réputation noircie, demandoit une vengeance; c'est dans le sang qu'elle doit laver son injure. Elle ne veut point charger un étranger du soin de sa défense; son bras sera son vengeur. Ce poignard, qu'elle réservait à la Peyre, ce même poignard, dit-elle, qui dut punir un traître, sera rougi demain d'un sang qui me

fut bien plus cher, & qui maintenant
 m'est bien plus odieux. -- Son cœur
 se soulevoit malgré elle en faveur d'un
 ingrat..... J'en mourrai..... Je le sens.....
 mais je ferai vengeance. Je ne suis plus
 à l'amour, je suis toute à la haine.....
 Il me soupçonne ! il m'ôte l'honneur...
 Eh bien ! l'honneur m'a tracé ma con-
 duite ; j'obéirai.

Elle s'échappe de la maison pater-
 nelle, cherche, dans toute la Ville ;
 l'auteur de son opprobre, & le trouve
 entouré de plusieurs braves Gentils-
 hommes : elle s'approche d'un air me-
 naçant, tire le poignard qu'elle avoit
 caché sous ses habits, & l'enfonce dans
 le coupable cœur de l'infidèle. Elle le
 voit expirer sous ses coups sans en pa-
 roître émue. Comme cette mort lui
 ravit l'objet de tous ses desirs, elle
 voit d'un œil indifférent la prison &
 le monde, & la vie & la mort. Une
 Sentence rigoureuse * est bientôt pro-

* Sous le regne de François I, Mlle du Lu-
 auroit non-seulement été absoute, mais on

noncée à Marmande. Le Parlement de Bordeaux, plus éclairé & plus sage, distingua ce meurtre d'un assassinat. La loi naturelle, qui permet la vengeance, fut respectée; on fit grace à la beauté outragée : les vrais Chevaliers vantèrent le courage de Mademoiselle du Luc, & lui pardonnèrent avec cette attendrissante admiration que des femmes sensibles éprouvent toujours pour Orosmane, qui vient d'immoler Zaïre à sa fureur.

Mademoiselle du Luc prolongea sa carrière au-delà des bornes ordinaires. Gaston, Duc d'Orléans, desira la voir, long-temps après

n'auroit pas osé la condamner en première instance; & l'Espinasse auroit encouru l'indignation du Monarque, s'il avoit vécu. On fait qu'il ne permit jamais qu'on médît des Dames. Un Gentilhomme auroit été pendu, peut-être; s'il ne s'étoit sauvé, pour s'être permis des Épigrammes sur l'une des Dames de la Cour.

cet événement. Elle le reçut avec dignité.
 « Elle me raconta son histoire, dit ce Prince,
 » comme si elle eût parlé d'une aventure étran-
 » gere, de quoi je restai fort étonné, ainsi que
 » *Puy. Laurens* & le Président le *Coigneux*. Je
 » puis certifier qu'elle avoit conservé sa beauté,
 » comme on nous dit de Diane de Poitiers.
 » Elle avoit beaucoup de la figure de ma cousine
 » de Montbazou avec la fierté de ma fille (Ma-
 » demoiselle de Montpensier); ses cheveux étoient
 » de la couleur de ceux de Madame de Lorraine
 » la Belle (Béatrix de Cusance de Cante-Croix,
 » femme de Charles IV). On m'a dit qu'elle
 » voyoit peu de monde. Marmande, j' aussi, à
 » dire vrai, elle étoit déplacée dans telle bico-
 » que; & lui falloit une autre théâtre. Madame
 » la Duchesse, ma femme (Marguerite de Lor-
 » raine) à qui j'en ai parlé, a voulu avoir son
 » portrait, mais la difficulté étoit de l'engager
 » à se faire peindre; elle m'a paru faire peu
 » de cas des grandeurs; & je crois que mon
 » Altesse ne lui imposoit pas trop. J'ai été obligé
 » d'envoyer à Marmande un Peintre, qu
 » alla se loger vis-à-vis de ses fenêtres

» & qui, sans faire semblant de rien, la suivoit
 » à la Messe & aux promenades. Il m'a-rapporté
 » son portrait, mais moins beau qu'elle. Voilà
 » ce que j'écris pour l'avoir vu «.

Nous ignorons le sort de ce portrait. Peut-être
 Mademoiselle de Monpensier en aura-t-elle orné
 depuis le Palais d'Orléans (aujourd'hui le
 Luxembourg), son Château d'Eu, ou celui de
 Saint-Fargeau. Il est inconnu, ou perdu.

(Par M. l'Abbé C***.)



HISTOIRE
DES AMOURS
DE GERTRUDE,
DAME DE CHATEAU-BRILLANT,
ET
DE ROGER,
COMTE DE MONTFORT.

Cologne, 1609. 1 vol. in-12.

CE Livre est rare, il va devenir précieux. Le nom de l'Auteur de l'Extrait expliquera notre pensée.

VERS la fin du regne de Charles VII, vivoit en Bretagne, le sire de la Roche-Forte. Il étoit laid, vieux, goutteux, avare & fantasque. Pendant sa jeunesse, il aima les armes. Vaillant, même té-

6 177 177 177 177 177

méraire, on le distinguoit à la Cour par le titre de Hardi. Depuis sa retraite, ses voisins le nommerent Richard le Hautain; & ses vassaux, moins polis, l'appellerent tout bonnement, Richard le Mauvais.

La Roche-Forte, située entre les confins de la Bretagne & du Poitou, dominoit une assez vaste étendue de pays. Ses dehors offroient l'aspect d'une prison, & tout ce qu'elle renfermoit inspiroit la crainte ou le dégoût. Deux Ecuyers de Richard, l'un boîteux & l'autre louche; six grands vilains hommes d'armes, barbus & mutilés; un Chapelain borgne; un Intendant begue; une femme de charge hargneuse & revêche; un concierge bossu; des servantes niaises, & des valets patauds, formoient la cour & la maison du sire de la Roche-Forte, ou du moins tout ce qu'il étoit permis à des yeux étrangers d'appercevoir chez lui.

Un Ange habitoit pourtant cette triste demeure; mais renfermé dans son enceinte, à peine le voisinage connoissoit-

il son existence. Gertrude, fille d'une sœur de Richard, orpheline, & sous la tutelle de ce maussade oncle, confinée au haut d'une tour, n'en sortoit presque jamais. Les fleurs de la première jeunesse paroient son teint de leurs vives couleurs. Ses traits doux & réguliers, sa taille svelte, sa démarche légère, deux beaux yeux, où se peignoient une ame noble & de tendres sentimens, lui donnoient l'air d'une Grace ou de la jeune Hébée. Tant de charmes, loin de la rendre chère à Richard, excitoient son dépit, & quelquefois sa haine. Plus elle grandissoit, plus elle embellissoit, plus il augmentoit sa captivité. Il lui faisoit mauvais gré d'avoir quinze ans. Pour s'assurer une longue jouissance de sa fortune, il la cachoit soigneusement, trembloit que le Duc de Bretagne n'entendît parler d'elle, ne la fît venir à sa Cour, ne lui choisît un époux. Il faudroit se dessaisir des terres de sa pupille, lui rendre tous ses biens. Cette idée révoltoit Richard. De toutes les expressions de sa langue, il n'en trouvoit point de plus absurde, ou de

plus choquante à son oreille que ce ridicule mot *rendre*.

Auprès de la belle recluse, vivoit une jeune personne, recommandable seulement par ses attraits. Orpheline aussi, fille de la Nourrice de Gertrude, elle la servoit depuis la mort de sa mere. Elle avoit cinq ans plus que sa Maîtresse, & s'ennuyoit beaucoup à la Roche-Forte. Gertrude ne s'y plaisoit guère; mais ignorant les avantages dont la privoit sa solitude, elle ne songeoit à rien. Louise, au contraire, songeoit à bien des choses.

Une parente de sa mere, établie en Poitou, étoit sa marraine, l'avoit prise en amitié dès son enfance, & desiroit l'attirer chez elle. Souvent elle envoyoit son fils visiter Louise. Il lui apportoit de petits présens de la part de sa mere, & la pressoit de se rendre à ses invitations. Ce cousin de Louise se nommoit Robert; sa figure ne présentoit point aux regards l'air grossier & rustique d'un villageois. Son pere, fermier d'une riche Abbaye de Bénédictins, par une honnête & laborieuse industrie, avoit acquis des

terres fertiles, de gras pâturages, & de nombreux troupeaux. Robert, riche, bienfait, d'un *doux parler*, & d'un *franc penser*, étoit appelé dans son canton, *Robert le Gentil*. Quand il venoit à Roche-Forte, Louise couroit à sa rencontre. Elle vouloit savoir vite des nouvelles de sa marraine. Souvent l'étourdie oublioit d'en demander; & Robert, charmé de la voir, ne songeoit qu'à la déterminer à quitter sa prison, à le suivre, à venir partager avec sa mere & lui, l'aisance & le bonheur dont ils jouissoient. Louise le desiroit; mais sa tendre amitié pour Gertrude la retenoit. Comment la laisser seule! Robert, chagrin de ses refus, s'en alloit *le cœur gros de fâcherie*. Louise le suivoit des yeux tant qu'elle pouvoit le voir, soupiroit, se reprochoit son peu de condescendance, & puis, en retournant auprès de sa Maîtresse, elle se consolait, en se disant, Robert reviendra.

Gardée à vue, mais pourtant moins gênée que Gertrude, Louise alloit & venoit assez librement dans le château. Tout s'adoucissoit, tout s'inclinoit à son a-

pect. Petite, jolie, leste, l'air mutin; la physionomie fine & gaie, elle payoit d'un souris malin l'hommage que lui rendoient tous les vilains commençaux de la Roche-Forte. Les preux Ecuyers se disputoient l'honneur de recevoir ses ordres; les hommes d'armes vouloient se battre pour elle; le vieux Chapelain la bénissoit d'aussi loin qu'il l'apercevoit, & tout retentissoit au château des louanges données aux appas de la gentille Louise.

Si l'ennui regnoit à la Roche-Forte; au moins la paix maintenoit-elle tous ses habitans dans le repos & la tranquillité; mais un lutin malfaisant entreprit de l'en bannir. On ne fait si le grand Diable tenta Richard, ou si quelque Amour mal-adroît adressa par hasard un trait à ce cœur endurci; mais *par un beau matin*, Richard se mit en fantaisie d'aimer Louise. Ce n'eût été rien; mais le vieux fou osa bien se promettre de lui plaire, & de la voir approuver ses desirs. Il se rappelle ses antiques galanteries, veut faire de petites mines à Louise, & l'épouvante par

d'horribles grimaces. Plus de retraite, plus de solitude, pour Gertrude ni pour elle, il les prive du plaisir de converser ensemble, les assiège dans leur appartement, les suit à la promenade, les entraîne à la chasse, mange avec elles au retour, parle de ses chiens, de ses chevaux, les excède du récit de ses anciennes prouesses. Gertrude bâille, Louise rit; mais bientôt fatiguée de la présence & des discours de Richard, elle emploie toute son adresse à l'éviter. Comment y parvenir dans des lieux où il est le maître? Il la cherche, la trouve malgré ses soins à le fuir. Importun, audacieux, opiniâtre, il déclare impudemment ses méchans desseins; fait d'insolentes propositions, de grandes promesses, offre de petits présens, prie, presse, menace. Ses prières sont rebutées, ses offres rejetées, les menaces méprisées: il s'emporte, & sa violence alarme Louise. Elle pense, médite un projet, s'en occupe; une promptte fuite peut seule la dérober aux fureurs amoureuses de Richard. Elle envoie un Exprès à Robert, lui communique ses craintes & son dessein.

Il reçoit avec joie ses ordres , & se prépare à les suivre, Tout est concerté. Un vieux mur , à demi tombé , peut s'escalader à l'aide d'une échelle. Cette échelle est dressée , les chevaux sont prêts , Robert attend. Mais au moment d'aller le joindre , Louise pense à Gertrude ; se demande comment elle a pu se résoudre à la quitter furtivement , à l'abandonner dans cet infernal château. Elle s'accuse d'une noire ingratitude , se reproche de reconnoître si mal tant de bontés , une si tendre amitié ! Emue , agitée , toute en larmes , elle court , elle vole à l'appartement de Gertrude , avoue sa faute , la prie de lui pardonner le secret qu'elle a gardé sur sa résolution. Gertrude l'embrasse , s'étonne , & puis s'afflige ; elle conjure Louise de rester ; elle ne veut point recevoir ses adieux , vivre sans elle , demeurer seule , sans consolation , sans amie , sans sa chère , sa bien-aimée Louise.

Louise vivement touchée , incertaine , troublée , rêve un instant , & tout-à-coup déterminée , elle conjure à son

tour Gertrude d'accompagner sa fuite. Elle lui représente que Richard la soupçonnera d'avoir favorisé son évasion. Elle sera l'objet de sa colère, peut-être de sa vengeance : Gertrude s'effraie, consent à partir avec elle, se munit du peu d'argent que l'avarice de son oncle laisse à sa disposition, & des riches bijoux dont on la paroît dans son enfance. Toutes deux tremblantes, effrayées du moindre bruit, se rendent à l'endroit désigné. Louise fait le signal convenu; Robert y répond. Aidées par lui, elles sortent heureusement de l'enceinte détestée. Robert surpris de l'arrivée imprévue de Gertrude, lui donne le cheval destiné pour Louise, prend sa parente en croupe, & se hâte de traverser les domaines de Richard, où tous trois ne marchent qu'avec crainte.

Tant que les belles fugitives furent sur cette terre maudite, elles ne purent goûter le plaisir d'être libres. Robert seul étoit content. Le jolibras de Louise, passé autour de lui, le serrant à chaque passé difficile; la certitude de la voir à

tous momens chez sa mere, où il la conduit, l'espérance de lui plaire, d'être un jour, peut être bientôt, l'heureux possesseur de tant de charmes, remplissent son cœur d'une douce satisfaction. L'aurore paroît, leur découvre le premier village du Poitou. Gertrude & Louise se rassurent; elles ralentissent leur course, commencent à se parler, à rire de leur peur, à s'applaudir de leur démarche. Vers les dix heures, elles atteignent un gros bourg, descendent chez une amie de Robert, prévenue de l'arrivée de Louise & qui l'attend à dîner. La bonne petite Bourgeoise les reçoit avec joie, leur prodigue, non de vains complimens, mais des soins, des empressemens; elle les prie de disposer de tout ce que sa maison présente à leurs desirs, à leurs besoins, à leur commodité, & ses prières sont accompagnées de cette invitante franchise, de cet air ouvert & gai qui caractérisent la bonté du cœur & la véritable hospitalité. Tous trois profitent de la liberté offerte. Gertrude se met au lit, Robert à table, Louise à sa toilette.

Elle détache les tresses de ses cheveux, les défait, passe, repasse ses petits doigts entre les cordons qu'ils forment, les sépare, les arrange en cent façons différentes pour leur donner plus de graces. Une partie est enfin renouée sur sa tête, une autre flotte au gré du vent, la troisieme devient une tresse nouvelle, qui, par plusieurs tours, retient les roses & le muguet dont elle compose sa coëffure.

Pendant que Louise s'embellit, Robert attentif à ses mouvemens, les observe, s'en occupe, s'excuse auprès de son hôtesse de ne pouvoir faire honneur au dîner qu'elle lui a préparé. Après s'être parée, Louise ne fait si la veille, la fatigue & la peur n'ont point altéré son éclat naturel. Elle songe à le recouvrer. Un bassin plein d'eau lui en donne le moyen. Elle y plonge ses mains, elle y baigne son visage; les couleurs de son teint renaissent, & les regards passionnés de Robert les raniment, comme, au coucher du soleil, l'arrosoir du jardinier rend aux fleurs; flétries par l'ardeur du jour, leur fraîcheur & leur beauté.

Contente d'elle & de son Amant, Louise se rapproche, prend sa place à table, & le plaisir s'y assied avec elle. Les mets négligés par Robert, deviennent appétissans à ses yeux, exquis à son goût, le repas s'égaie, se prolonge, Bertrande, l'amie de Robert, demande le nom de la belle Dame qui repose, & pourquoi on ne l'avoit pas prévenue sur l'arrivée de cette compagne de Louise. On satisfait sa curiosité. Bertrande s'étonne de l'imprudence de Louise, blâme la fuite de Gertrude. Une fille de *si haut lignage*, l'héritière de Château-Brillant, courir ainsi le monde, & si superbement *accoutrée*. Comment pensent-ils cacher son état au village où ils la conduisent. Ses vêtemens, ses *affiquets*, ne la feront-ils pas remarquer sur la route? n'indiqueront-ils pas ses traces? Tous les payfans n'accourront-ils point pour la voir? On en parlera tant & tant, que de proche en proche Richard découvrira la retraite de sa niece, & punira les téméraires qui ont osé l'enlever de chez lui.

Bertrande a raison, Louise en convient ; mais elle ne voit point de remède à ce mal. Bertrande en trouve un. Elle court chez une Fermière du voisinage, en rapporte un habit tout neuf. L'étoffe est brune , un peu grossière ; tous les assortimens nécessaires à transformer la noble Demoiselle en villageoise, accompagnent ce vêtement. Louise l'achète, sûre que sa Maîtresse ne refusera pas de se prêter à leur commune sûreté. Gertrude s'éveille , consent à se travestir. Après un léger repas elle quitte ses belles jupes , son riche corset , sa mante brodée d'or , ses bagues , ses pendans , ses bracelets , & met l'habit rustique que Louise lui présente. S'il voile sa condition , il ne dérobe rien à ses charmes. Mais comme depuis l'âge de dix ans personne ne l'a vue, ses traits ne peuvent la faire reconnoître. Ses habits sont confiés à Bertrande ; ses bijoux ferrés par la bonne femme. On la remercie de son accueil , de ses avis ; on l'embrasse , on lui dit adieu ; elle bénit la petite caravane , qui se remet en route , & sans trop se presser arrive le soir à sa destination.

Julienne, mere de Robert, entend le pas des chevaux, il lui annonce son fils bien-aimé. Elle accourt au-devant de lui, voit deux jeunes filles, ne fait laquelle des deux est Louise, n'importe, elle les reçoit tendrement l'une & l'autre. Robert lui présente sa cousine. Mais de peur de lui causer de la crainte ou de l'inquiétude, on lui cache Gertrude sous le nom de Lucette, amie intime de Louise. On ajoute que fille d'un riche Laboureur, elle fuit la maison paternelle, pour se soustraire à la haine d'une belle-mere acariâtre, qui la tourmente, & souvent la maltraite. Julienne maudit la marâtre, plaint la belle enfant, la caresse, la voit chez elle comme la propre sœur de Louise, & regrette de n'avoir pas un second fils, tant elle auroit plaisir à se nommer la mere de Lucette.

Huit jours après leur arrivée, Louise & Robert sont fiancés; les amis, les voisins se rassemblent. La joie des Amans prêts à s'unir est célébrée par des fêtes champêtres. Louise donne le prix de la

courte, de la lutte, de tous les jeux. La nouveauté de ces fêtes amuse Gertrude. Son cœur simple & naïf partage la félicité de Louise, sans trop connoître l'espèce de son bonheur. Depuis qu'elle habite cette riante campagne, elle commence à sentir la douceur d'exister. Un petit logement bien éclairé, bien propre, une belle vue, la liberté d'employer toutes les heures du jour au gré de sa fantaisie; les danses vives & légères des jeunes villageoises, le son des musettes, de tendres chansons, ouvrent son ame au plaisir. Elle pense, réfléchit; mille idées se présentent à son esprit; les objets dont elle est environnée cessent de lui être indifférens, ils la flattent, ils l'attachent; elle devient attentive, même curieuse. Par exemple, elle voudroit savoir pourquoi Robert est si aise quand il regarde Louise. Pourquoi Louise est si aise quand elle regarde Robert.

En des lieux où tout le monde est occupé, Gertrude ne veut pas rester oisive; elle achete de jeunes brebis, de petits agneaux, une belle chevre mouche-

tée ; & voilà un troupeau composé de douze moutons, d'une jolie chevrette, & gardé par la plus charmante Bergere. Robert lui fait une houlette, Louise une panetière, & Julienne lui donne un chien. Lucette va aux champs, laisse ses moutons à la garde de son chien, pendant qu'elle s'exerce à courir, à répéter les danses Poitevines, à chanter les airs les plus agréables ; & souvent elle préfère les plus tendres. Ensuite elle cueille des fleurs, en forme des bouquets, puis des guirlandes ; elle les entrelace dans ses beaux cheveux, ou bien elle plie adroitement des branches d'osier, en fait des corbeilles, les remplit de thym, de marjolaine & de serpolet. O ! Lucette, Lucette, gentille Lucette ! prenez garde au serpent toujours caché sous les fleurs. Il vous voit, il vous guette peut-être. Craignez sa morsure dangereuse, elle peut changer vos innocens plaisirs en une inquiète agitation.

A peu de distance de la plaine où païssoit le troupeau de Gertrude, étoit un parc appartenant à l'Abbaye dont Robert

faisoit valoir le terres. Le Prieur de cette Abbaye , autrefois Chevalier de grand renom , à présent riche Bénéficier , avoit un neveu , homme d'ancien *lignage* , & de noble *déportement* ; il se nommoit Roger , Comte de Montfort. Elevé à la Cour du Duc de Bretagne , chéri de son Souverain , ayant remporté le prix de plusieurs tournois , conduit ses vassaux à la guerre , rendu sa valeur célèbre & son nom glorieux , il venoit de s'attirer l'indignation de son Seigneur par un combat particulier, où , malgré son expresse défense , Roger avoit soutenu les droits d'un ami. Banni depuis quelques jours de la présence du Duc de Bretagne , il étoit venu visiter le Prieur , logeoit à l'Abbaye , & se proposoit d'attendre en Poitou qu'il plût au Duc de le rappeler à sa Cour.

Agé de vingt six ans , bien fait , agréable , il joignoit à des traits réguliers cette aisance qui annonce la noblesse , & cet air affable qui la fait aimer. Libéral , magnifique , naturellement bon , ignorant l'art de seindre , & dédaignant toute

espece de fausseté, Roger, indifférent au milieu des plus belles Dames de la Cour, ne leur cachoit point sa froideur. Rempli d'égards pour toutes, aucune ne l'engageoit; & personne encore ne lui avoit inspiré le desir de plaire & d'être aimé.

Le hasard dirigeant les promenades du sire de Montfort, le conduisit un jour, à la sortie du parc, vers une petite prairie. Il la traversa, vit un bouquet d'arbres ferrés & touffus. L'envie de s'y reposer à l'ombre, lui fit porter ses pas de ce côté. Gertrude, fatiguée de la chaleur du jour, y dormoit paisiblement. Roger la voit, l'admire, la contemple avec attention : il voudroit approcher; mais la crainte d'effaroucher une chevre à demi-couchée sur elle, dont le moindre mouvement peut éveiller la Bergere, lui causer de l'effroi, l'engager à fuir, le retient à la distance où il se trouve. Il ne conçoit pas comment ce lieu solitaire offre à ses regards cette figure céleste. Il veut s'en éloigner, c'est en vain, un attrait inconnu, un charme invincible le fixe autour de ce bosquet. Il souhaite que les yeux de

l'aimable fille s'ouvrent , augmentent encore l'éclat dont elle brille. Un instant après , honteux de son attachement à considérer cette Villageoise , il fait un effort sur lui-même : il part ; mais il se retourne , revient , & sent un nouveau plaisir à la regarder.

Un air frais s'élève , agite les cheveux de Gertrude. Une Guirlande se détache , le vent la promene sur son visage ; elle s'éveille , ôte sa guirlande , en arrache les fleurs , se joue à les placer sur la tête de sa chevre , rit de la mine que lui donne sa coëffure : la flatte , la caresse , badine avec elle. Chacun de ses mouvemens découvre au sire de Montfort une grace nouvelle. Caché entre les arbres , il respire à peine. Une émotion sentie pour la première fois , semble lui ôter la faculté de suivre sa propre volonté. Pressé du desir de parler à la belle Bergere , il n'ose se montrer , il n'ose risquer de perdre la douceur de la voir ; si elle fuyoit , si elle ne vouloit ni l'écouter , ni lui répondre ? Pendant qu'il hésite , Louise se fait entendre ; elle appelle Lucette ,

& mille échos répètent ce nom. O qu'il plaît à Roger ! ô que le son harmonieux de la voix de Gertrude émeut son cœur, quand à son tour elle appelle Louise. Mais ce qu'il craignoit arrive ; Lucette se leve , prend sa course , vole au-devant de Louise. Eh ! d'où vient son empressement à la joindre , fâche - t - il le sire de Montfort ? D'où vient sent-il une sorte de dépit en la voyant serrer son amie entre ses bras ? L'Amour s'est-il vengé de l'indifférent Roger ? Le rend-il jaloux des caresses de l'amitié ? Le livre-t-il déjà à ces passions inquietes qu'il excite dans les cœurs trop longtemps rebelles à son pouvoir ?

Les deux jolies Villageoises causent , rient , se promènent , s'avancent vers Roger ; s'en éloignent. Il remarque les agrémens de Louise ; mais il est touché de ceux de Gertrude. Il attend , il espere. Lucette restera peut-être seule ? Mais le troupeau est rassemblé , il marche vers le village , les deux amies suivent ses pas , & bientôt une colline les dérobe à sa vue.

Roger se reproche sa timidité , son

indécision , il ne peut se pardonner d'avoir laissé échapper l'occasion de parler à Lucette. Eh ! pourtant qu'a-t-il à lui dire ? Il ne fait , & n'en est pas moins tourmenté du desir de l'entretenir. Elle auroit tourné ses beaux yeux sur lui ; elle auroit ouvert sa jolie bouche pour lui répondre , il seroit content. Rêveur , inquiet , il reprend le chemin de l'Abbaye , & compte les heures , les momens qui doivent s'écouler avant de lui rendre le bonheur de revoir Lucette.

Le soir lui semble long , la nuit plus longue encore. Un foible jour éclaire enfin le sommet des collines. Roger salue l'aurore , & se leve avec elle. Il s'habille à la hâte , part aux premiers rayons du soleil , marche à grands pas , croit n'arriver jamais assez tôt à la prairie , aux lieux où des mouvemens si flatteurs ont agité ses sens , ont si vivement ému son cœur. Il revoit ce bouquet d'arbres , il se plaît sous l'ombrage où reposoit la veille celle dont les traits lui sont si présens & si chers. Il cherche l'endroit où sa tête étoit posée , où sa

maint s'est appuyée ; il fait un pas , & suspend l'autre ; il craint de fouler aux pieds le gazon que la personne délicate de Lucette pressoit sans l'affaïsser. Il trouve entre les herbes une partie de fleurs dont elle paroît sa chevre. Il les recueille , les baise , les met dans son sein. La moindre haleine du vent , le bruit le plus léger lui causent du trouble ou de la joie. C'est Lucette , c'est elle-même ! Vain espoir ; les heures passent & n'amènent point l'instant souhaité. Le chagrin & l'impatience conduisent le sire de Montfort à marcher , à se fatiguer. Il va , vient , retourne , traverse la plaine , suit le cours d'un ruisseau , monte sur une éminence , & n'apperçoit rien. Enfin , un nuage de poussière s'élève du côté du village , il se dissipe , des moutons paroissent au loin. Ah ! voilà Lucette , s'écrie le sire de Montfort. Transporté , il oublie la longueur de l'attente ; il s'abandonne aux plus riantes idées ; il court à la rencontre de l'aimable Bergère. Mais quelle douloureuse méprise ! une laide & grossière Payfanne conduit

au pâturage tous les moutons de la ferme. Elle vient pesamment, filant sa quenouille, & chantant, d'une voix enrouée, une triste & lamentable complainte.

Malheureusement pour Roger ce jour étoit celui des nôces de Louise & de Robert. La joie éclatoit par tout le village, & Gertrude dansoit pendant que le sire de Montfort la cherchoit aux champs. Ses moutons mêlés avec ceux de Julienne, païssoient sous la conduite de la grosse Cateau, servante de la ferme. Roger voit bondir la chevre mouchetée; il la reconnoît, & commence à douter si un enchantement ne le séduisoit pas la veille, si ses yeux ne le trompent point en ce moment.

Il s'approche de la fileuse, lui donne une pièce d'or, & la prie de lui apprendre à qui sont les moutons dont elle a le soin. Surprise à l'aspect du beau Chevalier, émerveillée de la richesse de son présent, la Payfanne se frotte les yeux, pour mieux considérer l'un & l'autre. La certitude de posséder une
pièce

pièce de *fin or*, la transporte hors d'elle-même ; elle oublie de répondre à Roger, lui fait cent complimens, mille révérences, une foule de remerciemens. Obligé de laisser un libre cours à ses accablantes civilités, Roger en attend la fin, & puis répète sa question. Elle y satisfait de son mieux. Le troupeau qu'elle a coutume de garder appartient à Julienne, sa Maîtresse ; & par extraordinaire, elle conduit aujourd'hui les moutons de Lucette. Le sire de Montfort demande, avec vivacité, — qui est cette Lucette ? C'est la bonne amie de Louise, dit Cateau, à présent l'épousée de Robert. L'épousée, s'écrie Roger ! Elle est mariée ? *Tout fin dret de ce matin*, répond la Payfanne. Lucette mariée ! répète le sire de Monfort, mariée ce matin ! Point du tout, reprend Cateau, c'est Louise qui est mariée. Lucette n'est pas du pays ; si elle se marie, ce ne sera pas en Poitou, mais bien loin peut-être. Si vous voulez ne me rien cacher de ce qui concerne Lucette, dit Roger, vous serez contente de ma re-

connoissance. Gâteau jure de ne rien raire; il peut l'interroger, elle lui dira la vérité. Eh bien, ma bonne fille, continue le sire de Montfort, apprenez-moi d'abord de quel pays est cette gentille Lucette. *De quel pays? Oui. Ma fitte je n'en sais rien. Quand & comment est-elle venue ici? Quand, je l'ai oublié. Qui l'a amené chez Julienne? C'est Louise. Eh d'où venoit Louise? Ma fitte je n'en sais rien. Robert a enlevé Louise, Louise a enlevé Lucette. Enlevée! d'où? Ma fitte je n'en sais rien.*

Roger s'efforce en vain d'obliger la Payfanne à s'expliquer plus clairement; elle ne peut l'instruire davantage. Chagrin, il la quitte brusquement, s'en retourne tout rêveur. Il se parle en marchant, se demande d'où vient il est de si mauvaise humeur? Quelle raison il peut se donner de la tristesse dont il ne sauroit se défendre? Pourquoi s'afflige-t-il de ne point voir Lucette? Pourquoi tant d'empressement à la chercher? Que veut-il dire à cette Bergere? Elle est belle & jolie, il faut l'avouer; mais c'est une Villageoise, peut-être niaise,

folle, imbécille comme celle qui vient de l'impatients. Il se reproche une ridicule fantaisie, s'accuse de caprice, de folie, & se promet bien de ne plus penser à Lucette, d'éviter de la revoir : jamais ses promenades ne le conduiront vers ce bosquet fatal. Il le dit, il le jure, & dès le lendemain, soit oubli, soit distraction, il se trouve précisément au même endroit où il ne devoit jamais revenir.

Il voit de loin les moutons, la chevre & la laide bergere. Le jour d'après il observe du changement. Le petit troupeau, séparé du grand, ne lui paroît plus sous la garde de Cateau. La chevre ne s'offre point à ses regards ; sans doute elle suit les pas de sa jeune Maîtresse. Lucette est aux environs. Que fera le sire de Montfort ? La cherchera-t-il ? Il s'est tant promis le contraire. Ecouterait-il sa raison ? Suivra-t-il le penchant de son cœur ? Pendant qu'il se consulte, son oreille est frappée par le son d'une voix sonore & flexible. Ses accens flatteurs attendrissent, prêtent un charme touchant à de tristes paroles,

forcent à donner des larmes aux malheurs de la belle Yseult , venue en Bretagne pour guérir son cher Tristan , le trouvant mort , expirant de douleur sur le sein de son *doux ami*.

O comme le cœur de Roger palpite en écoutant cette Romance ! Une haie de ronces le sépare de la chanteuse , lui dérobe sa vue. Il écarte avec peine les épines fortement entrelacées ; il apperçoit Gertrude à demi-couchée sur le bord d'un ruisseau. D'une main elle soutient sa tête , de l'autre elle cueille des brins d'herbes qu'elle donne à sa chevre.

Le plaisir de la voir , celui de l'entendre , répandent une douce joie dans l'ame du sire de Montfort. Mais Gertrude cesse de chanter , prend une autre attitude , tire de sa panetière un mouchoir qu'elle brode , & s'attache à son ouvrage avec application. Roger fait alors le tour de la haie , suit le cours du ruisseau , parvient , sans être vu , à peu de distance de Gertrude , met un genou en terre , feint de vouloir se désaltérer , agite l'eau ; & par un petit

bruit, engage Gertrude à tourner les yeux de son côté.

Elle le voit, tressaille. Son habit, son air l'effrayent. C'est un Breton, c'est un Noble. Seroit-ce un ami de Richard? Gertrude est-elle découverte? Vient-on l'arracher de sa retraite, la conduire à la Roche-Forte, la remettre au pouvoir de son parent irrité? Elle voudroit fuir, elle s'est levée; mais la disposition du lieu s'oppose à son dessein. Il faut passer nécessairement entre l'eau & l'objet de sa crainte. Debout, immobile, incertaine, elle porte des regards timides sur le sire de Montfort, semble lui demander grace, & l'inviter à lui laisser la liberté du passage.

Roger lit son intention dans ses yeux, « Demeurez, belle Lucette, demeurez, » je vous en conjure, lui dit-il. Si ma » présence vous trouble ou vous déplaît, » je m'éloignerai ». Le nom de Lucette calme un peu l'agitation de Gertrude. Elle lui demande comment il la connoît, & ce qui l'attire en ce lieu? Roger lui dit son nom, son pays, sa demeure, sa condition; se trouvant de

l'autre côté de la haie au moment où elle chantoit, voulant unir le plaisir de la voir à celui de l'entendre, il est venu au bord du ruisseau. Peu-à-peu Gertrude se rassure, ne craint point d'être seule avec lui, l'innocence de son cœur ne lui permet pas de redouter un danger dont elle n'a point d'idée, elle reprend sa place au bord du ruisseau, & Roger s'affied à ses côtés.

Sans doute il va parler, satisfaire ce desir si pressant d'entretenir Lucette. Il le voudroit; mais une violente émotion ferme le passage à sa voix. Plus il examine Gertrude, moins il trouve des expressions capables de lui peindre le sentiment qu'elle lui inspire. La noblesse de sa figure, la modestie de sa contenance, son air paisible, sa confiance même, la rendent imposante à ses yeux. Il la contemple, il l'admire, ne sait comment rompre un silence interrompu seulement par des mots entrecoupés & prononcés à demi.

Gertrude le considère à son tour avec une sorte de surprise; elle parcourt ses traits, toute sa personne. Sa physionomie

lui plaît; elle trouve son air agréable; mais le feu de ses yeux l'étonne, la porte à détourner les siens; le hasard les fixe sur les-mains de Roger. Elle en voit une tachée de sang, pâlit, s'écrie, lui fait appercevoir qu'une épine l'a piqué. Il montre peu d'inquiétude de sa blessure; mais la sensible Gertrude s'en allarme; elle se lève précipitamment; il veut la retenir, elle lui échappe, court à vingt pas, cherche une herbe, la trouve, revient avec vitesse, presse l'herbe entre deux pierres, en exprime le suc, déchire son mouchoir, imbibe le linge de ce suc salutaire, prend la main de Roger, la plonge plusieurs fois dans l'eau, l'essuie doucement, applique son remède sur le mal, & formant du reste de son mouchoir une bandelette, elle fixe avec adresse son petit appareil, l'assujettit par un double nœud, & puis, avec un sourire enchanteur, elle assure le blessé que demain à pareille heure il sera guéri.

Que de sensations délicieuses l'action de Gertrude excite dans l'ame de Montfort! La voir s'intéresser à lui, sentir

sa main entre celles de l'aimable fille, l'occuper, être l'objet de son attention, de ses soins! Pénétré de tendresse & de reconnoissance, il lui rend grace de ses bontés; il la félicite de joindre à tant d'attraits ce naturel compatissant dont elle vient de lui donner une preuve si touchante. Gertrude veut savoir ce qu'il cherchoit dans ces lieux solitaires. « J'espérois, dit Roger, y ren-
» contrer une fille charmante. Sa pre-
» miere vue me faisoit souhaiter ardem-
» ment de me retrouver près d'elle.
» J'allois visiter tous les bosquets d'a-
» lentour, quand le son flatteur de sa
» voix m'a conduit au bord de ce ruis-
» seau où sa présence comble tous mes
» vœux. Quoi! vous me cherchiez, dit
» Gertrude, vous m'aviez déjà vue,
» vous desiriez me voir encore ». Il lui apprend alors comment il est entré dans le lieu où elle dormoit, comment il a respecté son sommeil, perdu l'occasion de se montrer à elle, de lui parler, combien il a regretté cette occasion si favorable: il n'oublie pas son entretien avec Cateau, ses impatiences, son en-

nui, ses chagrins du jour, ceux du lendemain; ensuite il laisse éclater la joie qu'il ressent d'être auprès d'elle seul avec elle, en liberté de lui dire qu'il l'aime, qu'il l'aimera toujours.

Attentive à ce récit, Gertrude se plaît à l'entendre. La petite aventure du bosquet l'amuse; elle engage Roger, par ses questions, à redire plusieurs fois tout ce qu'il a pensé, tout ce qu'il a ressenti. Il s'occupoit de son idée, il s'inquiétoit; il brûloit du desir de la revoir. Il l'aime, dit-il, il l'aimera toujours! Les expressions de Roger flattent d'abord Gertrude, ensuite elles élèvent des doutes dans son esprit; ses sentimens lui paroissent exagérés. Elle connoît les douceurs de l'amitié; mais les transports de l'amour sont étrangers à son cœur. Robert & Louise, s'aimant depuis longtemps, tous deux d'accord, sûrs d'être unis, ne lui ont point appris à distinguer, les mouvemens d'une passion violente, de la paisible intelligence qui rend l'amour heureux si semblable à l'amitié. Plus Gertrude réfléchit, plus elle soupçonne la sincérité de Roger. Trompé

par l'apparence, croyant parler à Lucette seulement, il peut plaisanter, la prendre pour une Paysanne ignorante, stupide; vouloir se divertir de sa simplicité, inventer des contes, & rire ensuite de sa facilité à s'en laisser imposer. Cette idée blesse la fierté de Gertrude, la rend sérieuse; elle baisse les yeux, rêve & se tait.

Le petit air grave de la belle Bergere inquiète Roger; il lui en demande la cause. Elle ne répond pas. Il la prie de parler, elle se tait toujours. Il la presse de lui dire si sa présence l'importune, si elle se repent de ses premières bontés? Gertrude le regarde, apperçoit de la tristesse dans ses yeux, elle en est touchée. « Vous ne m'importunez point, lui-elle d'un ton doux, vous ne me déplaîsez pas; mais l'étrange amitié que vous prétendez sentir pour moi, m'inspire de la défiance. M'aimer si fort sans me connoître, sans savoir si je suis aimable! Vous trouver malheureux de ne pas me parler, quand au fond nous n'avons aucune affaire ensemble!

» Là, pensez-y bien, cela est-il natu-
» rel? Cela est-il croyable? Je ne veux
» pas vous mortifier, vous accuser de
» malice ou de fausseté; vous êtes peut-
» être extraordinaire? Je cherche à me
» le persuader, pour ne pas prendre de
» vous une mauvaise opinion; mais si
» vous mentez, si vous me trompez,
» loin de consentir à vous voir, à de-
» venir votre amie, comme je serois
» peut-être bien-aise de l'être, je
» sens que je vous haïrai de tout mon
» cœur ».

Le sire de Montfort, charmé de l'ingénuité de Gertrude, saisit une de ses mains; il la serra imperceptiblement entre les siennes; il la baise respectueusement, puis il la presse un peu plus fort, & puis il la baise avec plus d'ardeur. Il jure sur cette main chérie qu'en peignant ses agitations, son inquiétude, ses desirs, il a fidèlement exposé les sensations de son cœur. Comme elle, il s'étonne de leur violence. Avant de voir la belle Lucette, il n'éprouvoit point ces affections pénibles; mais il ne connoissoit pas non plus l'inexprimable

douceur qu'il sent à la regarder , à lui parler , à l'entendre , à lui dire , à lui répéter qu'aux dépens de sa fortune , de sa vie même , il voudroit la convaincre de la force & de la vérité de ses sentimens.

Si la vivacité des premières effusions du cœur de Roger venoient d'élever les soupçons de Gertrude , les nouvelles assurances de son amitié , loin de les dissiper , devoient les accroître. Elles produisirent un effet tout contraire. La généreuse fille se reprocha ses doutes , ils lui parurent mal fondés , injurieux. Elle se blâma de les avoir montrés , pria le sire de Montfort de ne pas s'offenser de son injustice , & de l'oublier. Il y consent ; mais il veut une réparation de l'insulte ; il insiste pour l'obtenir ; il exige que Lucette prononce à haute voix : *Mon ami , je vous crois.* Gertrude n'hésite pas à lui donner cette satisfaction. Elle le dit , elle le pense ; le plaisir renaît dans son cœur avec la confiance ; & la liberté rend à leur entretien l'agrément que lui ôtoit la contrainte.

La condescendance de Gertrude , son

enjouement, sa douceur, augmentent l'admiration du sire de Montfort. Il plaint Lucette d'être née dans l'humble condition où il la voit. Elle est sa compatriote, son langage l'en assure; mais la politesse de ses expressions forme, avec son habit, un contraste frappant. Simple, ingénue, modeste, elle montre plutôt la candeur & l'innocence d'une noble Demoiselle, que la franchise inconfidérée d'une Villageoise. Il lui demande depuis quand elle a quitté la Bretagne; s'il est vrai que Louise l'a enlevée; avec quelle personne elle vivoit; qui a pris soin de son éducation, pourquoi elle se trouve en Poitou?

Tant de questions embarrassent Gertrude. Si son secret l'intéressoit seule, Roger en obtiendrait aisément la confiance; mais la moindre indiscretion exposeroit Robert & Louise aux recherches, à la vengeance du sire de la Roche-Forte. Cette considération réprime le desir qu'elle sent de satisfaire la curiosité de son ami. Incapable de mentir, ne se croyant pas maîtresse de dire la vérité, elle cache son nom & sa fortune, avoue son pays, dément la

Villageoise ; Louise ne l'a point enlevée , elle a suivi volontairement cette fille ; accoutumée à vivre avec elle ; malheureuse dans son pays , elle l'a quitté sans peine ; & s'interrompant , elle lui demande si Cateau ne lui a pas appris qu'elle est fille d'un Laboureur , dont la seconde femme la traitoit durement , l'enfermoit , la chagrinoit. Tout le village pouvoit , ajoute-t-elle , lui donner cette information. Par cette adresse elle se dispense de répondre plus positivement.

Roger l'écoute , réfléchit & s'inquite. Lucette & Louise vivoient ensemble en Bretagne , Louise aimoit Robert , Témoin & confidente de leur affection , Lucette est-elle restée insensible ? A-t-on pu la voir sans desirer de lui plaire , sans chercher à toucher son cœur ? Ah ! si Lucette aimoit !... L'âme délicate du sire de Montfort ne peut supporter ce doute ; plus de bonheur pour lui s'il n'est point , s'il ne sauroit être le premier , l'unique objet de la tendresse de Lucette. L'air pensif , les yeux baissés , profondément occupé de ses idées , il semble oublier Lucette , & s'oublier lui-même.

Surprise de son-silence & de sa rêverie. Gertrude le regarde ; « O ! comme » vous paroissez sombre, mon bel ami, » lui dit-elle ? Avez - vous du chagrin ? » Oui , répond Roger ; mais je n'en » aurai plus si vous me permettez de » vous faire une question , si vous y » répondez dans la sincérité de votre » cœur, tout de suite sans hésiter ». Gertrude le promet. « Dites-moi donc, » ma douce amie , reprend Roger, si » personne, en Bretagne, ne vous aimoit, comme Robert aimoit Louise ? » Si vous n'aimiez personne comme » Louise aimoit Robert !... Dans mon » enfance, dit Gertrude , on m'aimoit » bien , autant je crois ; une foule de » bons amis m'entouroit ; je les chérissais ; mais , depuis l'âge de dix ans ; » la seule Louise m'a montré de l'attachement , & je n'ai senti d'amitié que » pour elle ».

Avec quelle joie Roger reçoit cette assurance ! Qu'elle lui promet de douceurs dans le cours d'une passion où tout son cœur s'abandonne ! Indifférent avant de voir Lucette , il ne connoissoit pas ces sensations délicieuses ; qu'un

regard , un souris de l'aimable fille excite rapidement en lui. S'il lui plaît, s'il parvient au bonheur d'en être aimé, elle lui devra donc des émotions aussi vives, aussi flatteuses, Elle éprouvera donc les mêmes mouvemens ? Elle partagera donc les plaisirs qu'elle donne ? Etre heureux, c'est beaucoup ! Rendre heureux ce qu'on aime, c'est bien plus ! Satisfait, transporté, Roger remercie sa belle amie. Elle a, dit-il, dissipé son chagrin ; elle vient d'ouvrir devant lui la plus riante perspective. Gertrude s'applaudit de le voir content, sans pouvoir comprendre comment il est si charmé de ce que personne n'avoit d'amitié pour elle.

Cependant le jour baisse, la marche du temps toujours égale, & toujours lente ou rapide au gré des Amans, dont elle retarde ou interrompt les plaisirs, avertit Gertrude de rassembler ses moutons épars dans la plaine. Roger se plaint de lui voir déjà prendre ce soin. En vain l'astre brillant de la lumière répand l'or & l'azur sur les nuages ; ce superbe spectacle attriste le sire de Montfort. Gertrude pense aussi que le soleil

n'a pas coutume de se coucher de si bonne heure. Avant de se séparer, les nouveaux amis conviennent de se retrouver le lendemain au même lieu. Roger conduit Lucette tout près du village; il la suit des yeux, & se rapproche, en la perdant de vue, de ne lui avoir pas recommandé de songer à lui, de s'occuper de leur amitié, de se rendre de bonne heure vers le petit ruisseau, qu'avant de retourner à l'Abbaye il va revoir encore pour se retracer les heureux momens qu'il vient de passer sur ses bords.

Gertrude s'avance lentement vers le village; plus d'une fois elle tourne la tête en arrière; mais l'obscurité lui dérobe les objets éloignés. En entrant chez Julienne, elle voit les apprêts d'un souper abondant; elle entend le son des instrumens; plusieurs amis de Julienne viennent d'arriver de la Ville voisine; on va les réjouir, passer une partie du soir à danser. Gertrude eût partagé la veille ces amusemens; ils n'ont plus d'attraits pour elle. Ces bons Villageois, dont la joie excitoit sa gaieté, lui semblent très-rustiques; elle trouve

leurs chansons insipides, leurs danses fatigantes ; rien ne lui plaît , tout l'ennuie ; elle s'échappe , va dans le jardin. Occupée de sa nouvelle connoissance, elle voudroit parler à Louise, la séparer des amis de Julienne, pour l'entretenir du sien. Elle pense au sire de Montfort , croit le voir , l'entendre encore ; elle se rappelle ses expressions, son air , sa bouche riante , ses yeux animés ; elle sent un petit frémissement, quand elle songe combien de fois ses levres ont doucement pressé sa main ; de souvenirs en souvenirs, l'instant de leur séparation se retrace à son idée, lui arrache un soupir, la² fait se dire tout bas : Que Louise est heureuse, elle ne quitte jamais Robert !

L'image de Roger, trop présente à sa pensée, éloigne le sommeil de ses yeux. Elle s'endort tard , & s'éveille de grand matin. Pour la première fois Gertrude se regarde avec attention, sent un desir vif de paroître belle. Elle veut se parer. Parmi les simples vêtemens dont sa garde-robe villageoise est composée, elle cherche celui dont la couleur donnera plus d'éclat à son

teint, dont la forme laissera mieux voir la finesse de sa taille. L'habit qu'elle a mis le jour du mariage de Louise est le plus beau; mais lui sied-il bien? Elle approche l'étoffe de son visage, le rouge en est trop brillant, il pâlit l'incarnat de ses joues. Un autre va mal. Un troisième est trop sombre; le dernier est tout blanc. Elle le choisit. Ensuite elle arrange ses cheveux, place, déplace, replace dix fois la même fleur. L'anémone & le jasmin sont pris & rejetés tour-à-tour; la rose & l'œillet ont un pareil sort; le myrte est enfin préféré. Belle comme l'aurore d'un jour serein, Gertrude n'est pas satisfaite, elle voudroit être mieux encore.

A la hauteur du soleil, elle s'aperçoit que sa toilette a pris bien du temps. Elle part avec vitesse, traverse la plaine, hâte sa marche. Le cœur lui bat à l'aspect de la haie qui lui cache son ami. Elle en fait le tour; elle parvient au lieu du rendez-vous. Mais ses regards parcourent en vain les bords du petit ruisseau; personne ne s'offre à sa vue. Quoi, Roger, n'est pas venu! Auroit-elle pu l'imaginer, le croire! Il

n'y est point ! Non, en vérité, il n'y est point.

Gertrude se trouble , sent une sorte de honte , mêlée de dépit & d'impatience. Elle est chagrine ; elle est fâchée. Appuyée contre un saule , elle considère tristement ce lieu où elle se plaisoit tant ; il lui paroît sauvage , désagréable. Elle n'y veut point rester , elle n'y veut jamais revenir. En retournant sur ses pas , elle apperçoit deux corbeilles à demi-cachées entre les herbes. Qui a pu les placer - là ? Comment ne sont-elles pas présentées à ses regards quand elle est arrivée ? On vient de poser à l'instant au milieu de ces herbes. Un papier est attaché sur la plus petite. Gertrude se baisse , & lit : *A la charmante Lucette*. Un mouvement de joie dissipe son chagrin. Roger est venu ; il ne sauroit être loin. Elle ouvre les deux corbeilles. L'une est remplie des plus beaux fruits de la saison ; l'autre , partagée en plusieurs compartimens , contient des mets froids & délicats , accompagnés de tout ce qui compose une halte suffisante aux besoins de deux ou trois personnes. Gertrude

referme les corbeilles, va doucement, doucement derriere la haie, pour surprendre le sire de Montfort; mais il paroît, elle s'arrête. Un air de satisfaction éclate sur tous les traits de Roger. Témoin de l'arrivée de Gertrude, il a remarqué sa parure, son empressement à le chercher, son inquiétude, & même les mouvemens de ce petit dépit qu'il se reproche d'avoir excité. Il lui demande pardon de s'être caché pour l'observer, pour savoir si elle sentiroit un peu d'iequitude en ne voyant pas son ami. Gertrude a bien envie de gronder; mais en portant ses yeux sur ceux de Roger, elle ne sait comment se plaindre de lui; il prend sa main, elle sourit; il la conduit au bord du ruisseau; & tous deux goûtent également la douceur de se voir & celle de se parler.

On ne s'attachera point à rapporter les entretiens de Gertrude & du sire de Montfort. Leur uniformité pourroit les rendre ou fades ou ennuyeux. Deux Amans bien épris ne sentent guère le besoin de cette variété d'idées & de propos si nécessaire à l'amusement des per-

sonnes indifférentes. Sans y faire attention, ils se répètent aujourd'hui ce qu'ils se disoient hier, recommenceront demain, & s'écouteront le jour d'après avec la même fatisfaction. Pour plaire à la jolie Bergere, Roger apprend d'elle des jeux enfantins; il lui en enseigne à son tour, invente des loix, les fait rigidelement observer. S'il devance Lucette à la course, une fleur cueillie par elle est le prix de sa vitesse. S'il lance plus loin un petit caillou, il obtient un baiser sur sa main. Souvent leurs voix s'unissent, forment des accords touchans; quelquefois imitant le ramage des oiseaux, ils se disputent l'art de mieux rendre les tendres accens du rossignol ou de la fauvette. Que Gertrude & Roger passent d'heureux momens! Que la pureté de leurs sentimens répand de charmes sur leur innocente affection! O vous, enfans d'un siècle éclairé, qui dissertez avec tant d'éloquence sur le bonheur, & savez si peu le goûter, ne jugez pas des plaisirs de ces Amans par les vôtres! Pour en apprécier la douceur, il faudroit aimer comme ils aimoient.

Après plusieurs jours de résidence à la ferme, les amis de Julienne partent enfin, & Gertrude parvient à se trouver seule avec Louise. Elle l'instruit de son aventure, lui conte comment elle a vu Roger, comment ils sont devenus amis, comment il passe une partie du jour avec elle. Elle lui fait un long détail de leurs discours, de leurs yeux, de leurs repas, des promenades qui les suivent. Elle lui parle ensuite des qualités aimables de Roger, de ses attentions, de sa complaisance, de la noblesse de son air, des graces de sa personne, d'un attrait particulier dans ses yeux, qui fait souhaiter de le regarder toujours, d'être toujours regardée par lui.

Louise entend ce récit avec une extrême surprise. Jamais elle n'a cru Gertrude exposée à faire un pareille rencontre en des lieux fréquentés seulement par les troupeaux de Julienne & par leurs conducteurs. Une affection si vive l'inquiète. Elle reconnoît dans sa jeune Maîtresse le sentiment que Robert lui inspiroit. Ses questions engagent Gertrude à recommencer sa petite histoire, à la circonstancier. La retenue de Ro-

ger, la décence de ses discours, la réserve de sa conduite, rassurent un peu Louise. Pourtant elle voudroit éclairer Gertrude sur la témérité de sa confiance. Mais comment traiter ce sujet délicat? Osera-t-elle lever le voile qui cache aux yeux de l'innocente fille, le danger d'une amitié jurée au bord des ruisseaux, sous l'ombre épaisse des bois? Non, elle aime mieux chercher les moyens de l'en garantir, que de lui apprendre à le redouter.

Comme en parlant de son ami, Gertrude l'a toujours appelé Roger, Louise lui demande si elle ne lui connoît point d'autre nom? A peine elle entend prononcer celui du Comte de Montfort, qu'elle pâlit, s'effraye, s'écrie : Nous sommes tous perdus ! Perdus ! répète Gertrude alarmée, & d'où vient ? Eh pourquoi ! Que craignez-vous du sire de Montfort ? Une découverte fatale à Robert, à moi, à vous-même, dit Louise. Si vous lui confiez votre secret, ou s'il le devine, rien ne pourra nous sauver de la colere de Richard. Assurément le sire de Montfort & lui se connoissent. Votre pere & le sien étoient

étoient alliés, amis & compagnons d'armes; cent fois ma mere m'a dit que vos deux maisons devoient s'unir par un mariage entre Roger & vous. La mort de vos parens a détruit ce projet, sans doute; mais il est possible que la famille du sire de Montfort s'en occupe encore. A son retour en Bretagne Roger apprendra votre fuite de la Roche-Forte. En rapprochant les temps, les circonstances, les propos de Cateau, mon nom, notre arrivée ensemble, ne verra-t-il pas Gertrude dans Lucette? Pour vous obtenir de Richard, il vous remettra entre ses mains, vous-deviendrez sa femme, vous serez heureuse; & le pauvre Robert & moi, accusés, convaincus d'avoir enlevé l'héritière de Château-Brillant, de la tenir déguisée dans notre maison, nous serons rigoureusement punis d'une imprudence qu'il est si facile de rendre criminelle à tous les yeux.

Gertrude embrasse Louise, la rassure; lui engage sa foi de ne point découvrir à Roger son nom, ni sa fortune. Mais, dit Louise, vous ne pourrez vous cacher toujours. Quand on s'aime, on desire de

s'unir ensemble. Roger vous épousera-t-il, sans savoir qui sont vos parens? M'épouser, s'écrie Gertrude! Eh! pourquoi m'épouserait-il, le mariage nous rendroit-il plus amis, plus heureux? Mais oui, dit Louise; si le sire de Montfort, ne connoissant de Gertrude que ses attraits, la préféroit, sous l'apparence de Lucette, à toutes les Dames de la Cour de Bretagne, le triomphe de la Bergere ne flatteroit-il pas la niece de Richard? Je ne fais, répond Gertrude; mais, ma chere Louise, je me trouve bienheureuse à présent, & je ne desire point une autre situation.

Comptant sur les promesses & l'amitié de Gertrude, Louise perd ses craintes; elle ne néglige rien des précautions qu'elle croit devoir prendre, sans que Gertrude puisse appercevoir ses soins, elle l'entoure des gens de la ferme, leur ordonne de ne jamais s'écarter des lieux où elle se retire avec Roger, & de se tenir toujours à portée de la voir & de l'entendre,

Pendant un mois, le sire de Montfort & sa belle amie jouissent sans trouble de leur douce intimité. Tous les jours plus

sensible, plus tendre, Roger paroît ne vivre, ne respirer que pour plaire à Lucette. Peu-à-peu il cesse d'être gai; il vient plus tard; il se retire plutôt. Souvent pensif, quelquefois sombre, toujours agité, il semble éprouver des combats intérieurs. Il s'approche de Lucette, & puis il s'en éloigne; marche à grands pas, s'arrête, réfléchit, revient se mettre à ses côtés, n'y peut rester; ses mouvemens peignent l'impatience; son humeur est changée; il se plaint, il exprime des regrets; il porte sur Gertrude des regards où la compassion se mêle à la tendresse; en vain elle veut pénétrer dans son cœur. Roger soupire, s'afflige, & ne répond point à ses pressantes questions.

Eh ! quel mal si terrible attaque donc le bel ami de Gertrude ? comment est-il devenu si différent de lui-même ? combien sa noire mélancolie, son silence obstiné, élèvent de doutes, de craintes ! s'il n'aimoit plus ! si sa maladie augmentoit ! s'il mourroit !

Un jour, après avoir vainement attendu Roger, n'espérant plus le voir ; elle se retire sous ces arbres, où, pour

la première fois, elle s'étoit offerte à ses regards. Le sire de Montfort venoit; il la voit entrer dans ce bosquet, & sans se montrer, il examine ses mouvemens. Elle ne goûte plus le repos sous cet ombrage, elle n'y badine plus avec sa chevre; elle a perdu cette tranquille paix du cœur qui dispose à l'amusement. A demi-couchée sur le gazon, triste, abattue, elle soupire, elle gémit; ses larmes inondent ses joues fleuries. Elle joint ses mains, leve les yeux au Ciel, implore son secours, lui demande avec ardeur la conservation des jours de son ami, de son ami qui ne l'aime plus, qu'elle aime encore, qu'elle aimera toujours.

Emu, touché, pénétré du plus vif regret, Roger se reproche d'avoir affligé sa belle amie. Il entre précipitamment dans le bosquet, tombe aux pieds de Gertrude, n'est plus le maître des transports de son cœur; il passe ses bras autour de Lucette, la presse contre son sein; pour la première fois il ose ravir un baiser sur ses lèvres : » O ma belle, » ô ma charmante amie, s'écrie-t-il, ne » dis jamais, ne pense jamais que Mont-

» fort ne t'aime plus ! c'en est fait , tu
» triomphes de deux passions que tu ne
» connois pas. L'ambition & l'orgueil
» m'ont livré des combats pénibles ; j'ai
» souffert , mais je n'ai pas cessé de t'ai-
» mer ; mon amour l'emporte sur de vai-
» nes considérations , j'immole tout à la
» certitude de faire ton bonheur , de te
» devoir le mien. Je jure en présence du
» Ciel de n'avoir jamais d'amie , de maî-
» tresse , de compagne , d'épouse , que
» l'aimable fille dont la candeur & l'in-
» nocence m'ont si bien prouvé la ten-
» dre affection ” ! Otant alors un riche
anneau de son doigt , il le passe dans
celui de Gertrude , lui réitere sa promesse
d'être pour toujours à elle , & lui deman-
de si elle accepte ce gage de sa foi , si
elle consent d'être pour toujours à lui ?

Une douce joie brille dans les yeux
de Gertrude ; elle se souvient des dis-
cours de Louise ; elle sent le prix de la
préférence qu'elle obtient sur ces pas-
sions dont Roger vient de lui parler ; elle
s'applaudit en secret de recevoir un si
grand sacrifice , sans que son Amant per-
de rien en se montrant généreux. Roger

tenoit une de ses mains, elle pose sur la sienne celle qui lui reste libre; & d'un ton où son amour & sa reconnoissance s'expriment à la fois, elle dit : « Et moi, je jure à Roger de Montfort de n'avoir jamais d'autre ami, d'autre Amant, d'autre époux que lui. Je reçois sa foi, & je lui engage la mienne, dans l'espérance de lui paroître un jour digne de l'honneur qu'elle veut bien faire à Lucette ».

Roger l'embrasse encore, alloit peut-être recommencer, quand le son d'un cor interrompt ses transports. **A** ce signal, dont il est convenu avec un de ses gens, il va savoir ce qui l'oblige à le donner. Il apprend qu'un Courier du Comte de Poitou vient d'arriver à l'Abbaye, que le Prieur va partir pour Poitiers, & le fait chercher par-tout. Roger va retrouver Gertrude, craint de se voir contraint d'accompagner son oncle à Poitiers; il la quitte à regret, lui promet de revenir sur ses pas, ou de lui écrire. Une heure se passe, il ne reparoît point; mais le valet affidé lui apporte une lettre du sire de Montfort. Hélas ! il est parti. Au moment où elle reçoit cette affligeante nou-

velle, il est déjà bien loin. Il fera quinze jours absent ; il lui donne les plus tendres assurances de son amour , de la sincérité de ses promesses , & l'engage à les remplir dès les premiers instans de son retour.

La sensible Gertrude pleure. Ne point voir son ami demain , ni le jour d'après , ni tant d'autres qui s'écouleront sans lui rendre le plaisir dont son cœur s'est fait une si douce habitude ! Ses lèvres pressent les assurances de l'amour de Roger ; elle baise son nom , ses armes , toute la lettre , & puis elle la met dans son sein ; & se hâte de retourner au village , impatiente de parler à Louise. Elle veut lui conter les événemens du jour , lui montrer la lettre , prendre des mesures avec elle pour instruire Roger , à son retour , de sa naissance & de son nom ; Louise partage les sentimens de Gertrude ; elle cesse de craindre le sire de Montfort , espère qu'il la protégera contre Richard. Quand il connoîtra les raisons de sa fuite , pourra-t-il la blâmer ? Tous deux conviennent de ne lui rien cacher , & de le mettre en état , par leur confiance , de faire les démarches nécessaires pour obtenir le consentement du sire de la Roche-Forte.

Un peu d'altération dans la santé de Gertrude la retient deux ou trois jours à la ferme; mais le desir de revoir les lieux où elle s'entretenoit avec Roger, la fait retourner aux champs. O que tout est changé! comme la verdure est ternie, que les fleurs ont peu d'éclat, plus de fraîcheur sous ces ombrages; tout est aride, & ce ruisseau, où tant de fois elle a vu les traits de son ami se représenter à ses yeux, comment n'a-t-il pas conservé cette image chérie? Le ramage des oiseaux l'importune, Roger n'imité plus leurs accens; tout l'afflige, rien ne la console de l'absence de son ami.

Déjà dix de ces jours, si longs & si tristes s'étoient écoulés, quand une nouvelle imprévue vient blesser le cœur de Gertrude, la livrer au regret, à la douleur insupportable que sent une personne généreuse, en s'accusant de causer les malheurs d'une autre.

Des Marchands de Poitiers revenant de Nantes, où leur commerce les avoit attirés, surpris un soir par un violent orage, demandent à la ferme un abri contre le mauvais temps. Ils sont bien reçus, invités à partager le souper de

la famille , & même à passer la nuit dans une chambre à deux lits , destinée au besoin des étrangers. Cet accueil inspire de la joie aux voyageurs. A peine assis à table , ils s'empressent d'amuser leurs hôtes , par le récit des petites aventures qu'on leur a contées pendant leur séjour à Nantes. Le plus jeune parle de la Roche-Forte , & cherche à se rappeler l'histoire du Seigneur de la terre. Gertrude , Robert & Louise se regardent ; Louise prie le Marchand de leur dire ce qui est arrivé au sire de la Roche-Forte. Cet homme , après s'être recueilli , leur apprend que Richard le Hardi avoit une niece fort riche & une maîtresse très-malicieuse , toutes deux orphelines & dans sa dépendance ; il vouloit jouir seul de la fortune de sa parente & des faveurs de sa maîtresse ; mais elles le faisoient enrager de concert ; la niece , pour se marier ; l'autre , pour se procurer la liberté d'entretenir un Amant plus jeune. Ne sachant comment les gouverner , on prétend qu'il a trouvé moyen de s'en débarrasser. Les uns disent qu'il les a vendues à un Renégat de Barbarie , pour en tirer une grosse somme ; d'autres , qu'il les a

laissées mourir de faim dans une tour ; la vérité est , qu'elles sont disparues. Les amis du pere de la Dame ont porté des plaintes à la Cour ; le Duc de Bretagne veut que Richard produise sa niece morte ou vive. Toute sa terre est en armes ; & s'il est forcé dans son Château , c'est un homme mort.

Le saisissement de Gertrude ne lui permet pas d'en entendre davantage. Aidée de Louise, elle se retire ; & donnant un libre cours à ses pleurs, elle se reproche sa fuite imprudente, fait appeller Robert, veut partir à l'instant ; aller en Bretagne, avouer sa faute, sauver la vie de son parent injurié, faussement accusé, lui rendre l'honneur, & s'exposer à tout, plutôt que d'abandonner ce pauvre vieillard, prêt à succomber peut-être, à périr victime d'une horrible calomnie.

Robert approuve le dessein de Gertrude, lui promet de l'accompagner avec Louise ; & lui apprend que, sans passer le bourg où demeure Bertrande, sans aller se remettre au pouvoir de son oncle, elle peut voir le lendemain le Duc de Bretagne, & l'instruire de l'innocence du sire de la Roche-Forte. La Du-

chesse de Bretagne vient dans ce bourg donner le voile à une Professe. Elle dînera au Couvent avec le Duc, qui assiste à la cérémonie : en partant au point du jour, Gertrude arrivera d'assez bonne heure chez Bertrande pour reprendre les habits qu'elle lui a laissés, & se mettre en état de paroître aux yeux de son Souverain.

Gertrude bénit le Ciel de cette heureuse rencontre. Le projet concerté s'exécute. Arrivée chez Bertrande, Louise pare sa maîtresse. Robert va au Couvent, guette l'instant où la cérémonie finira; il vient avertir Gertrude, la conduit dans la cour du Monastere. Le Duc & la Duchesse sortent de l'Eglise. Gertrude s'avance, tombe à leurs pieds, demande la faveur d'une audience, & la grace d'être entendue en particulier.

Le Duc, surpris de sa beauté, de l'air noble & modeste dont elle fait cette priere, la releve, la mene dans un cabinet, n'y laisse entrer que la Duchesse, & d'un ton plein de douceur & de bonté il l'invite à parler. Gertrude se nomme, conte ingénument la passion de Richard pour Louise, la fuite de cette fille, &

comment, sans prévoir les conséquences de sa démarche, elle-même l'a suivie en Poitou ; craignant la colere & les reproches de son oncle, si elle restoit au Château. Elle s'accuse ensuite des malheurs de Richard, & demande au Duc de les faire cesser.

Belle cousine, lui dit le Duc, rassurez-vous sur le sort du sire de la Roche-Forte, il est décédé ; une maladie violente l'a emporté depuis huit jours ; on vous avoit exagéré ses dangers. A la vérité, des amis de votre pere lui demandoient compte de sa pupille disparue, & menaçoient de l'assiéger ; mais sa mort a prévenu leur dessein. La Duchesse, touchée du bon cœur de Gertrude, la console, la caresse, l'embrasse, la nomme sa fille, veut qu'elle vienne faire l'ornement de sa cour. Le Duc lui apprend qu'il aimoit tendrement son pere. » Belle cousine, lui dit-il, vous êtes actuellement sous ma tutelle, je veux m'occuper du soin de vous rendre heureuse. Unique héritiere de deux grandes maisons, Gertrude est le plus riche parti de mes Etats, & c'est à moi à lui donner un époux digne de posséder ses charmes & sa fortune ».

Gertrude pâlit , reste interdite , ses yeux se remplissent de larmes. Interrogée sur la cause de son trouble , elle hésite , elle n'ose s'expliquer : enfin cé-
dant aux caresses de la Princesse , aux prières du Duc , elle avoue ses engagements avec le Comte de Montfort , conte naïvement tout ce qui s'est passé entr'eux , montre la lettre de son Amant , & l'anneau qu'il lui a donné pour gage de sa foi.

En écoutant les détails des amours de Gertrude & de Roger , le Duc & la Duchesse ressentent ce plaisir qu'excitent toujours des sentimens vrais , exprimés avec une noble simplicité. La conduite de sire de Montfort , sa retenue , sa candeur raniment dans le cœur de ce Prince sa première amitié pour Roger. Il lui fait gré d'avoir respecté l'innocence d'une fille dont les dehors lui imposaient si peu , & que tout livroit à la séduction. Il approuve l'union de ces aimables Amans ; mais il veut éprouver la tendresse & la fidélité du Comte de Montfort ; il veut aussi se procurer de l'amusement ; en imagine le moyen ; & s'adressant à Gertrude ,

dont il remarque l'inquiétude : » Cessez de vous allarmer, belle cousine, lui dit-il, je desiré votre bonheur ; & loin de vouloir le troubler, je m'occupe en ce moment d'un projet capable de l'augmenter, en vous donnant la certitude d'être véritablement aimée. Vous ne doutez point de l'affection de votre Amant, je la crois sincere ; cependant , avant de vous laisser disposer de votre main & de votre fortune en faveur de Roger , j'exige de vous de la complaisance , beaucoup de secret sur notre entrevue , un silence profond sur votre condition. Vous allez retourner chez Julienne, vous y attendrez le retour de Montfort. Je ne lui laisserai pas le temps de prendre des arrangemens pour vous épouser ; au moment même de son arrivée à l'Abbaye, mes ordres le contraindront de venir me trouver à Nantes. Sa maison , aussi ancienne , aussi noble que la vôtre , est bien moins riche ; la réunion des fiefs de Richard à ceux de votre pere rend votre fortune très-considérable. Je m'efforcerai de tenter l'ambition de Roger , en lui proposant sa belle Maîtresse sous son vé-

ritable nom, en faisant briller à ses yeux les avantages d'une union si convenable à ses intérêts, à l'agrandissement de sa maison. S'il préfère la villageoise Lucette à la noble, à la riche Gertrude, son oncle, instruit par moi de mes desseins, vous unira tous deux, & je saurai donner assez d'éclat à cette cérémonie pour étonner Roger, & redoubler votre commune joie ". Développant ensuite ses idées, il fait promettre à Gertrude de se conformer à ses volontés. On avertit alors que la table étoit couverte. La Duchesse prit la charmante Maîtresse de Roger par la main, la conduisit dans la salle où elle dînoit, & lui fit prendre place à ses côtés.

Les Dames qui accompagnoient la Princesse, admirèrent la beauté de la jeune inconnue. Après le repas, le Duc & la Duchesse l'embrassèrent, la nommerent leur pupille, leur fille chérie, & lui laissèrent la liberté de partir. Elle retourna chez Bertrande, changea d'habit, remonta à cheval, & reprit avec Robert & Louise le chemin de leur village. Louise bénissoit le Ciel de la mort de Richard; Robert s'en soucioit peu,

& Gertrude seule s'en affligeoit, mais modérément. L'idée de Roger effaçoit sa tristesse; l'espérance de le revoir bientôt ranimoit insensiblement la joie dans son ame; l'épreuve du Duc ne lui cau-
soit aucune inquiétude : la tendre & simple Gertrude imaginoit-elle qu'il fût possible d'immoler l'amour à l'ambition.

Le Comte de Poitou avoit mandé le Prieur pour le consulter sur une affaire relative à son état; il ne le retint pas plus long-temps qu'il se l'étoit proposé, & Roger arriva le quinzieme jour après son départ. Brûlant du desir de revoir sa douce amie, il se fait habiller à la hâte, précipite sa toilette, impatient de courir au bord du petit ruisseau, où son cœur l'avertit que Lucette l'attend. Il est prêt, il va partir; un Gentilhomme du Duc de Bretagne se présente, lui donne une lettre de ce Prince; il y trouve l'ordre précis de se rendre à Nantes, de suivre le Gentilhomme chargé de l'y conduire, & de se mettre en route, à l'instant même où il recevra sa lettre.

Chagrin de ce message, contrarié par cet ordre, le sire de Montfort s'excuse sur la fatigue de son voyage, demande

un jour. Le Gentilhomme accorde seulement deux heures. Roger en profite, pour aller se plaindre avec Lucette de ce fâcheux contre-temps.

Tous deux s'apperçoivent de loin, chacun presse sa marche; ils courent, & se joignent. Des larmes de joie s'échappent des yeux de Roger, en voyant Lucette, & la nécessité de la quitter encore lui en arrache de tristesse. Il lui montre la lettre du Duc, murmure contre ses ordres, & pourtant ne peut se dispenser d'aller à Nantes. Mais il reviendra sur ses pas, il ne séjournera point en Bretagne, dût il perdre l'avantage de voir renaître sa faveur; il tiendra sa parole, il viendra recevoir la main de sa chère Lucette; il en réitère cent fois la promesse. Gertrude, vivement touchée, a besoin de se rappeler les ordres du Duc, pour ne pas dissiper le chagrin de son bel ami, en l'instruisant des projets de ce Prince. Les deux heures s'écoulent rapidement; le sire de Montfort se sépare avec douleur de sa charmante maîtresse, va retrouver le Gentilhomme du Duc: ils partent ensemble, font une extrême

diligence; & Roger se présente le lendemain au lever du Prince.

Le Duc sourit en le voyant, s'avance vers lui, l'attire dans l'embrasure d'une fenêtre; & d'un air ouvert & gracieux, il lui dit, qu'en le punissant de sa désobéissance, il s'est imposé une peine à lui-même, en se privant de la vue du plus estimable de ses sujets. Ensuite il lui tend la main, & l'assure que sa faute est oubliée. Le sire de Montfort, attendri de cet obligeant accueil, baise la main que lui présente son Souverain, le remercie de son indulgence & des bontés dont il daigne l'honorer. Les Courtisans charmés du retour de Roger, l'entourent, & se félicitent du plaisir de le revoir. Le Duc passe dans un cabinet, appelle le sire de Montfort, & s'enferme avec lui; il lui fait plusieurs questions sur ses amusemens en Poitou, badine de sa retraite à l'Abbaye, & prenant un ton très-affectueux : « Vous ne croiriez pas, mon cher Roger, lui dit-il, combien je me suis occupé de vous pendant votre absence. Je songeois sans cesse aux moyens de vous dédommager des peines inséparables de l'exil, de vous faire perdre le sou-

venir de l'ennui que vous auriez éprouvé dans la solitude. Vous avez dû passer des jours bien tristes en Poitou? je vous en prépare de plus heureux. La mort récente de Richard le Hardi me met en droit de disposer de sa niece. Je vous ai rappelé près de moi pour vous unir à Gertrude, Dame de Château-Brillant, héritière de la Roche-Forte & de plusieurs autres fiefs considérables; elle est jeune, belle, modeste, gracieuse, prête à recevoir un époux de ma main. Avec le retour de ma faveur, acceptez le don précieux que je vous fais de Gertrude & de sa fortune.

Roger rougit, se déconcerte : muet, interdit, les yeux baissés, il paroît enseveli dans une profonde méditation. Le Duc se tait, le considère attentivement, & lui demande enfin s'il ne l'a pas entendu. Roger rougit encore, veut cacher son embarras; il rend grace au Duc du soin généreux qu'il daigne prendre de ses intérêts & le conjure de lui permettre de ne pas profiter de ses bontés. Il se plaît, dit-il, à conserver sa liberté; rappelle au Prince combien il s'est toujours montré peu propre aux soins gênans de la galanterie, & proteste que jamais il ne se ma-

riera, si son cœur n'est vraiment épris d'une forte passion. « Quoi ! reprend en riant le Prince, vous m'opposez votre indifférence ? Croyez-moi, Montfort, Gertrude en triomphera : si dès le pre-
 instant où vous jetterez les yeux sur elle, ses charmes ne vous inspirent pas de l'amour, vous ferez le maître de la refuser ».

« Ce refus deviendrait alors une in-
 sulte, reprend Roger. En ne voyant
 point la Dame de Château-Brillant,
 je puis sans l'offenser montrer de l'é-
 loignement pour le mariage, & je
 supplie votre Altesse de ne pas m'expo-
 ser à paraître mépriser ses attraits en les
 admirant, sans m'en laisser toucher.
 Quoi ! s'écrie le Duc, vous ne voulez
 pas voir Gertrude ? Non assurément,
 répond Roger, si je puis m'en dispenser.
 Mais, Roger, dit froidement le Duc,
 songez-vous que votre obstination me
 désoblige, & peut-être me fâche ; que
 j'ai ménagé pour vous cette alliance,
 qu'elle répandrait un nouvel éclat sur
 votre maison ? Qu'en mettant entre vos
 bras la plus belle femme du monde,
 je vous assure, avec sa possession,

» une fortune immense ? Pesez bien toutes les raisons qui vous portent à m'obéir , & cherchez-en une capable de les balancer,

» Je la trouve dans mon cœur , reprend le sire de Montfort : ni richesses , ni grandeurs n'excuseroient à mes yeux l'injustice d'attacher à mon sort une femme dont je ne pourrois faire le bonheur α.

Le Duc continue à le presser par tous les motifs propres à vaincre sa résistance ; il ne réussit point à ébranler sa résolution. Feignant alors de s'irriter d'une opiniâtreté si révoltante : α Montfort , lui dit-il , on m'avoit prévenu sur la bassesse de vos inclinations ; je pensois trop bien de vous , pour croire des rapports injurieux à votre honneur ; m'auroit-on dit vrai ? Est-ce une villageoise , une petite bergere du Poitou , qui vous fait rejeter les offres de votre Prince , mépriser ses bontés ? Puis - je vous reprocher une passion avilissante ? Est-ce pour épouser Lucette que Roger de Montfort refuse une noble Demoiselle , héritière de deux grandes maisons , digne , à tous égards , de son res-

» pect, & des soins qu'il prodigue à la fille
 » d'un rustre dont il recherche l'alliance »?

Roger, vivement blessé des expressions du Duc, avoue fierement son amour pour Lucette, & doute si la Dame de Château Brillant soutiendrait une comparaison avec la simple bergere dont il possède la tendresse. Il peut, dit-il, sans reconnoître de bassesse dans sa conduite ou dans ses sentimens, élever cette villageoise au rang où la nature semble l'avoir destinée, en la douant des charmes & des vertus dont elle prive souvent celles que les droits de leurs aïeux y placent.

Le Duc paroissant fort irrité, lui dit, en élevant la voix : » Comte de Montfort,
 » ou vous m'obéirez, ou vous renoncerez pour jamais à ma faveur, à mon
 » amitié, à ma présence même. Ne vous
 » présentez plus devant moi, je jure de
 » ne jamais vous revoir que l'époux de
 » Gertrude, Dame de Château-Brillant.
 » Choisissez en ce moment, ou de rester
 » à ma Cour, ou de retourner en Poitou
 » vous unir à l'objet de vos vœux ». En finissant de parler, il lui fait signe de sortir. Roger obéit promptement, & se

retire avec autant de colere contre le Duc , que ce Prince venoit de feindre de mépris pour ses engagements.

Jamais le sire de Montfort n'avoit senti plus d'amour , plus de penchant à s'unir avec Lucette, qu'il ne sentoît d'éloignement pour Gertrude. Comment cette Dame de Château-Brillant lui étoit-elle destinée par le Duc ? Comment ce Prince faisoit-il dépendre son estime & son amitié de ce mariage ? Comment connoissoit-il sa passion, ses desseins ? Au milieu de ces réflexions , il demande ses chevaux , reprend la route du Poitou ; & , sans s'embarasser du Duc , ni de sa faveur , il court en diligence où l'amour & le plaisir le rappellent.

Le Prieur l'attendoit. Le Gentilhomme du Duc , en venant chercher le sire de Montfort , avoit remis à son oncle une lettre du Prince. Instruit des amours de son neveu & du personnage que lui-même devoit remplir à son retour , il se dispoisoit à seconder les intentions du Duc de Bretagne. Quand Roger descendit à l'Abbaye , le Prieur feignit une grande surprise de le revoir , & lui demanda la cause de

sa promptitude à revenir. Roger le soupçonnant d'avoir su sa passion, & fait part de ses découvertes au Duc, ne lui dissimule point le sujet de la colere du Prince & de sa nouvelle disgrâce : il lui cache encore moins ses desseins pour Lucette, & la résolution d'aller vivre avec elle dans ses terres. Plus heureux cent fois par sa propre tendresse, par la certitude d'en inspirer, qu'en recherchant les faveurs passageres de la Cour, toujours achetées par une pénible servitude.

En parlant, Roger regardoit son oncle, s'attendoit à ses reproches, à de séveres réprimandes, à des vives exhortations. Le Prieur, au contraire, blâme le Duc, loue le désintéressement de Roger, applaudit à tous ses sentimens, lui offre de le marier lui-même à sa jolie villageoise. S'il veut attendre seulement huit jours, il joindra leurs mains dans sa propre Chapelle, & recevra sa niece avec autant de plaisir, que si elle étoit de la plus noble maison de Bretagne.

Transporté de la condescendance & de la bonté du Prieur, le sire de Montfort l'embrasse, lui montre la plus vive reconnoissance,

reconnoissance, court instruire sa belle amie des événemens de son voyage, de ses dispositions, de celles du Prieur, & lui demande si elle consent à le rendre heureux par le don de sa foi.

Gertrude n'hésite point; elle comble ses desirs, en lui faisant tous les aveux qu'il exige. Elle venoit de recevoir un riche habit de la part de la Duchesse, & des instructions détaillées sur sa conduite. Louise porta l'habit & les parures venues de Bretagne, dans une salle où l'on pouvoit entrer par une des portes de la Chapelle. Le Prieur eut soin de lui en remettre une clef, & de faire avertir le Duc du jour & de l'heure de la cérémonie.

Le matin si désiré de Roger vint enfin. Gertrude, vêtue de blanc, ornée de ses seuls agrémens, se rendit à la Chapelle, suivie de Julienne, de Louise & de Robert. Roger l'y attendoit. Le Prieur dit la Messe, unit les deux Amans; & comme il prononçoit sur eux la dernière bénédiction, une musique douce se fit entendre, des instrumens guerriers s'y joignirent; & tout de suite l'air retentit de cris de joie poussés au dehors de l'E-

glise; & mille voix répéterent à la fois : Vive, vive Gertrude, vive, vive Roger, vive le Comte de Montfort & la Dame de Château-Brillant!

Frappé de ce bruit, Roger sort de la Chapelle, voit une grande foule assiéger la porte de l'Eglise : les acclamations redoublent; il distingue son nom, il entend celui de la Dame de Château-Brillant, se croit insulté par le Duc de Bretagne, qui sans doute a fait rassembler ces gens, dont l'insolence est excitée par ses ordres. Furieux, il demande son épée, s'avance, veut tomber sur cette foule, qui crie plus fort qu'auparavant; en le voyant paroître. Le Prieur l'arrête. Tous les Religieux l'entourent. Pendant qu'ils l'environnent, le retiennent avec peine, Gertrude passe de la Chapelle dans la salle voisine, où Louise l'habille, & la pare à la hâte. Son époux ne pouvant s'ouvrir un passage, querelle son oncle, les Religieux; s'épuise en malédictions sur le Duc, sur la Dame de Château-Brillant, jure d'affommer le premier qui osera prononcer ce nom détesté; quand, brillante d'or & de pierreries,

Gertrude vient s'offrir à ses regards, & d'un ton tendre & caressant lui dit : « O mon bel ami, si vous haïssez la Dame de Château-Brillant, vous trahissez vos sermens ! Que l'heureuse Lucette obtienne votre amour pour Gertrude ; par votre choix, par le sien, par celui de votre Souverain, vous êtes l'époux, le Seigneur & l'ami de la Dame Château-Brillant ».

« Gertrude ! vous ? Quoi ! ma chère Lucette est la Dame de Château-Brillant ! Et je la haïssois, & je la maudissois ! O mon aimable, ma noble, ma digne compagne, ni votre rang, ni votre fortune ne peuvent augmenter ma joie ; vos charmes & votre attachement suffisoient à mon bonheur ».

Alors il l'embrasse, & les cris & les acclamations recommencent. Le Prieur lui apprend, que ceux dont l'allégresse éclate avec tant de bruit, sont une partie des vassaux de Gertrude, venus pour les mener en pompe à la Roche Forte, où le Duc doit se rendre dans deux jours, leur donner une fête sur leur propre terre, & les conduire ensuite à la Cour.

On abandonne ici l'Auteur, qui parle fort

au long du bonheur de ces deux époux, vante les vertus de la belle Comtesse de Monfort, & les exploits de Roger dans les guerres de Bretagne. Nous craignons d'avoir déjà trop suivi cet Auteur minutieux dans ses détails, & pour ne pas risquer d'ennuyer davantage, nous finirons où il paroît que l'Ouvrage cesse absolument de pouvoir intéresser.

(Par Madme Riccoboni.)

Fin du premier Volume d'Avril.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le premier Volume du mois d'Avril de la *Bibliothèque des Romans*: Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux âmes sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 1 Mars 1779. Signé.

DE SANCY.

De l'Imprimerie de COUTURIER, Cloître
Saint-Nicolas du Louvre.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des
Romans anciens & modernes, François, ou
traduits dans notre langue; avec des Anec-
dotes & des Notices historiques & critiques
concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages;
ainsi que les mœurs, les usages du temps, les
circonstances particulières & relatives, & les
personnages connus, déguisés ou embléma-
tiques.*

AVRIL 1779. Second Volume.



A P A R I S,

AU BUREAU, rue Neuve-Sainte-Catherine,
au Marais, pour Paris & la Province.
Et chez DEMONVILLE, Imprimeur - Li-
braire, rue S. Severin.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

RECEIVED

NOV 15 1954

FROM THE PHYSICS DEPARTMENT

TO THE PHYSICS DEPARTMENT

RECEIVED

NOV 15 1954

FROM THE PHYSICS DEPARTMENT

TO THE PHYSICS DEPARTMENT

RECEIVED

NOV 15 1954

FROM THE PHYSICS DEPARTMENT

TO THE PHYSICS DEPARTMENT

RECEIVED

NOV 15 1954

FROM THE PHYSICS DEPARTMENT

TO THE PHYSICS DEPARTMENT

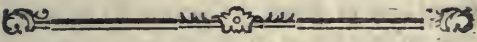
RECEIVED

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

AVRIL 1779. *Second Volume.*



PREMIERE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.



HISTOIRE
D'AURÉLIO ET ISABELLE,

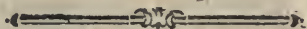
*En laquelle est disputé qui baille plus d'oc-
casion d'aimer, l'homme à la femme,
ou la femme à l'homme?*

CE Roman, qui est fort ancien, est écrit en
Italien & en François. L'Edition que nous avons
sous les yeux, faite à Lyon en 1574, n'est qu'une

Aij

réimpression. Nous ignorons laquelle des deux langues est la langue originale de l'Ouvrage. Peut-être l'Auteur, ou Italien, ou François, l'a-t-il écrit à la fois dans ces deux idiomes; car rien dans le titre n'annonce qu'il ait été traduit (*). Au reste, il ne faut pas chercher de grands événemens dans ce Roman. L'Auteur y traite réellement la question qu'il annonce par son titre : *Qui baille plus d'occasion d'aimer, l'homme à la femme, ou la femme à l'homme?* Et le peu de récit qu'on y trouve, n'est qu'un cadre imaginé, pour éviter l'ennui d'une trop longue discussion. Cette précaution n'a pourtant pas sauvé l'Auteur des longueurs & des redites. L'Ouvrage n'est guere qu'un tissu de conversations; mais il y a des détails ingénieux. Le style en est assez sain en Italien, c'est-à-dire, qu'il a échappé à la contagion des *Concetti*; & dans les deux langues, le sens est par-tout littéralement conservé. On ne nous a point transmis le nom de l'Auteur ou des Auteurs de ce Roman.

(*) Dans la Bibliothèque de l'Abbé Lenglet, il est au nombre des Romans d'Amour, Italiens, imprimé à Venise en 1548, traduit en François, & publié à Lyon en 1555, un vol. in-16.



UN Roi d'Ecosse avoit une fille unique : Isabelle étoit son nom. Née dans un état obscur, elle eût passé pour belle; on juge bien que le titre de Princesse n'étoit pas fait pour l'enlaidir. Le nombre de ceux qui aspiroient à sa main, fut en raison de son rang & de sa beauté : mais le pere, qui l'aimoit beaucoup, n'en jugea aucun digne de posséder sa fille. Cependant les charmes de la Princesse ne cessoient de faire autour d'elle des esclaves, & même des victimes; car l'amour qu'elle inspiroit, étoit de nature à consumer un cœur. Soudainement, dit son Historien, *quiconque l'avoit vue, étoit contraint lui demeurer serviteur; & tant espiroitement que qui la regardoit, pour elle brusloit; tant que plusieurs en moururent : dont s'ensuivit que la fleur de la Noblesse, qui en la maison d'icelle Isabelle de plus grande estime étoit, en cette amoureuse guerre finirent leurs jours.*

Le pere, qui étoit bon Roi, voyant que les yeux de la Princesse donnoient la mort à ceux qui la regardoient de trop.

près, la fit enfermer étroitement, aimant mieux apparemment faire mourir d'ennui sa fille, que de laisser mourir d'amour ses courtisans.

Deux jeunes amans, demeurés en vie, parmi un si grand nombre de morts, aimoient secrètement la Princesse. Ils étoient liés par l'amitié; mais aucun des deux n'avoit voulu faire son confident de son ami. Une nuit qu'ils s'étoient armés, l'un & l'autre, d'une échelle, pour aller repaître au moins leurs yeux de la vue de ce qu'ils aimoient, leurs échelles s'étant heurtées au bas de la fenêtre, chacun d'eux se douta bien qu'il avoit surpris un rival. Sur le champ ils se saisirent de leurs épées; & les deux amis se battirent en rivaux furieux. Au milieu du combat, qui étoit déjà meurtrier, s'étant reconnus au son de leurs voix, ils s'arrêtèrent tout-à-coup. Ils ne s'étoient rien dit avant de se battre; quand ils se furent bien battus, ils s'expliquèrent, & même un peu longuement.

Ayant conclu que l'amour leur défendoit de reconcer à Isabelle, comme l'amitié leur défendoit d'être rivaux,

l'un des deux proposa de tirer au sort.
« Vouloir s'en remettre au sort, répon-
» dit l'autre, c'est annoncer qu'on a peu
» d'amour. Ainsi, par cette seule propo-
» sition, vous avez décidé la question
» vous-même. Vous devez moins préten-
» dre, puisque vous êtes moins amou-
» reux ; & c'est à vous de renoncer à
» Isabelle ».

Le premier repliqua que, bien assuré de le vaincre, soit par les armes, soit par le sort, (parce que la supériorité de son amour lui assuroit le secours du Ciel, toujours favorable au plus juste parti) il avoit cru, par amitié, devoir lui proposer l'épreuve la moins périlleuse ; que, d'ailleurs, il comptoit sur son heureuse étoile ; qu'il étoit accoutumé à n'entreprendre jamais rien sans réussir, & à ne se battre jamais sans tuer ; & qu'enfin, bien sûr d'être le vainqueur de son rival, il auroit voulu, au moins, n'être pas le meurtrier de son ami.

Ce raisonnement n'ayant pas convaincu le premier, ils recommencerent leur combat ; & celui qui avoit une heureuse étoile, fut tué.

Aurélio (c'est le nom du vainqueur) ne borna pas ses succès à la mort de son rival; il fut encore assez heureux pour se faire aimer d'Isabelle; & comme on pourroit dire, avec raison, que défendre à une belle d'user de sa liberté, c'est l'avertir d'en abuser : Isabelle fut d'autant plus facile à son amant, que son pere étoit rigoureux envers elle. Enfin elle accorda au tendre Aurélio ce qu'on ne doit obtenir que par l'hyménée.

Leur bonheur fut plus vif que durable. Le Roi ayant appris leur intelligence, les épia, & les ayant surpris, il les fit emprisonner l'un & l'autre. Ce Monarque fort amoureux de la justice, & même des formalités de la justice, craignant que sa qualité de pere ne le rendît trop indulgent, ou que son courroux ne le rendît trop sévère, voulut qu'on le jugeât légalement.

Les Ecoffois avoient alors une loi, qui, de deux amans coupables, c'est-à-dire, heureux, condamnoit à la mort celui qui avoit été le premier instigateur du délit; l'autre étoit seulement puni par l'exil. Comme les amours d'Isabelle & d'Aurélio avoient été fort secretes, &

qu'on n'espéroit découvrir la vérité que par leur aveu, ils furent interrogés juridiquement; & l'on se doute bien que chacun des deux se fit coupable pour justifier l'autre. Aurélio vouloit sauver Isabelle aux dépens de sa propre vie; & la Princesse, par un effort encore plus grand, justifioit son amant aux dépens de sa pudeur.

Leur constance ayant résisté aux menaces, & même aux tourmens, il fut décidé qu'on feroit plaider la cause des deux sexes, pour savoir de quel côté, en amour, se trouvoit la séduction, & que, d'après le jugement qui s'ensuivroit, l'amant ou la maîtresse seroit puni de mort. La belle Hortensia & le jeune Affranio, tous deux étrangers, tous deux experts pour les ruses d'amours, & grands connoisseurs en séduction, furent appelés pour être les deux Avocats de ce nouveau procès.

Le Roi, toujours incorruptible, ne voulut solliciter Hortensia, ni Affranio; mais la Reine chercha à séduire Hortensia, pour sauver la Princesse. Peut-être, pour entreprendre cette séduction, il au-

roit suffi à la Reine d'être femme ; & elle étoit mere.

On avoit pris pour Juges un certain nombre d'hommes connus & irréprochables ; & quand le jour du jugement fut arrivé, d'un côté de la salle d'audience parut la Reine , & de l'autre le Roi, tous deux assis avec leur Cour. Plus bas étoit Isabelle avec son Avocate Hortensia , & vis-à-vis étoit son amant avec Affranio. Après un signal donné, Hortensia commença la premiere à parler.

Le premier grief allégué contre nous par l'Avocat du beau sexe, fut que les amans qui n'ont pu se faire écouter d'une belle pendant le jour, la forcent à les entendre dans le silence de la nuit, par des concerts inventés pour la séduction ; que s'ils échouent par la musique, ils ont recours *aux danses, joustes, tournois, combats de taureaux, jeu de cannes, &c.* Viennent ensuite les ambassades & les billets doux ; & quand, malgré tous leurs stratagêmes, ils n'ont pu réussir à être heureux, ils cherchent à le paroître par des indiscretions affectées ; si bien que les femmes également punies, soit coupables,

soit innocentes, se voient forcées de céder à l'amour ou à la crainte.

Affranio, qui fut d'abord moins éloquent, peut-être parce qu'il fut poli, ayant réfuté de son mieux ces accusations préliminaires, Hortensia reprend la parole, &, par l'exemple du paon, qui, malgré sa beauté, sollicite le premier sa femelle, quoique bien moins belle que lui, elle conclut en disant à son adversaire : *Ainsi vous, hommes, vous êtes reveilleurs de tous tels desirs. Donc par ce que j'ai dit assez apertement, est certain que la défense est à nous, & le requérir est vôtre.*

Alors Affranio lui reprocha le goût de la parure, si naturel & si précocé chez les femmes, comme une maniere tacite de parler d'amour, de le solliciter adroitement. Si une belle a quelquefois l'air de nous résister, c'est pour nous enflammer davantage; elle veut que sa résistance mette un prix à sa défaite. La plus fiere n'est que la plus rusée : bien convaincue que les dédains de la beauté sont pour nous un charme de plus, elle nous rebute, pour nous attirer.

Le plaidoyer d'Affranio commençoit à effrayer un peu Hortensia ; mais elle fut encore avec esprit trouver une preuve de la bonté de sa cause dans l'éloquence même de son adversaire. Plus il a l'air d'avoir raison , mieux il prouve son talent pour la séduction. Comment l'innocence ravie & sans art pourroit-elle résister à celui qui sait si bien donner au mensonge l'apparence de la vérité ?

Il eût été difficile, même à un François, de ne pas s'éloigner dans cette cause des regles de la galanterie. Affranio répondit à Hortensia, que la maniere même dont elle parloit de l'ignorance de son sexe, annonçoit bien plus de ruse que de simplicité ; & il prétendit prouver que celle qui a le plus d'esprit, est toujours la plus à craindre & la moins vertueuse.

Hortensia ne pouvant plus le réfuter avec le ton du sang froid, prit, sans y songer, celui de la menace. *Crôyez-moi*, lui dit-elle, *que si vous m'allumez derriere mes épaules, je dirai cela que ma patience ne peut désormais céler.* Mais elle observa bientôt, qu'étant femme, elle ne pou-

voit parler avec autant de liberté que son adversaire ; elle pria ses Juges de suppléer au silence que sa pudeur lui imposoit ; & après avoir appelé en témoignage l'Histoire ancienne & moderne, pour prouver que le nombre de femmes avoient préféré la mort à l'infamie, elle défia son adversaire de citer parmi les hommes une seule victime de la chasteté.

Affranio vit bien alors qu'il étoit temps de frapper les grands coups. Il répondit que la mode des Lucreces étoit bien passée ; que peut-être même on pouvoit douter, sans injustice, qu'elle eût jamais existé, parce qu'il est plus naturel de croire à ce qu'on voit qu'à ce qu'on entend réciter, & que les vices qui pullulent dans la société, sont plus dignes de foi que les vertus qui figurent dans l'Histoire. Ce terrible Avocat, pour renforcer ses preuves, remonta jusqu'à la création du monde ; il fit voir que, même en sortant des mains du Créateur, non contente d'avoir péché, la femme fit pécher encore son mari ; & qu'il n'étoit pas étonnant que la société

eût perfectionné en elle un talent que lui avoit donné la Nature. Dès le commencement d'une intrigue *en la femme*, dit Affranio, *plusieurs signes, tant en regards comme en ris, & autres semblables choses autant veulent dire, si vous hommes le voulez, nous femmes le voulons. Pourquoi il n'est besoin qu'avec paroles vous le disiez, puisque plus certain nous avons ce que la volonté consent que ce que la langue dit; & pour dire vrai, votre pensément est plus soudain que n'est notre langue.*

Après plusieurs autres objections & réponses, de part & d'autre, les Juges se retirèrent pour délibérer; & revenus dans la salle, vêtus de drap noir, & la main droite armée d'une épée sanglante, & avec d'autres cérémonies usitées en Ecosse, ils prononcèrent peine de mort contre Isabelle. Hortensia, désolée d'avoir perdu sa cause, usa du droit qui lui restoit de crier contre ses Juges, qu'elle accusa, non sans raison, d'être sa partie. Elle appella au Ciel de la sentence; mais on se disposa, en attendant, à l'exécuter sur la terre. Le Roi résista aux larmes de

la Reine & au desir qu'il avoit lui-même de sauver sa fille. Isabelle placée sur un char tendu de noir, au milieu de quatre Evêques qui l'accompagnoient, s'avança vers son bûcher, *pour ce* (dit son Historien) *que les loix du pays commandoient qui par le feu d'amour se laissoit vaincre, au milieu du feu mourût.*

Isabelle, avant de mourir, ayant fait approcher Aurélio, qu'on avoit voulu punir par le spectacle de la mort de sa Maîtresse, lui fit les plus tendres adieux. Mais tout-à-coup cet Amant infortuné, qu'on avoit condamné à l'exil, s'élança au milieu des flammes, &, malgré les plus prompts secours, il en fut retiré sans vie. Cet événement imprévu, que l'ingénieuse tendresse de la Reine représenta comme un jugement du Ciel qui cassoit l'arrêt de mort prononcé contre sa fille, le fit révoquer sur le champ; & Isabelle fut condamnée à vivre. Mais ce second arrêt fut encore cassé par l'amour. La Princesse ne pouvant survivre à la perte de son Amant, s'élança, la nuit du jour même, par une fenêtre qui donnoit sur une espece de ménagerie, où cette

Amante infortunée fut dévorée par les lions.

Ici devoit finir l'historique de ce Roman ; mais l'Auteur y a joint un dénouement dont on lui fait gré , parce que , s'il ne tient pas rigoureusement à l'Histoire de ce Héros , il tient au moins à la moralité de son récit , comme la *fabulation* tient à l'*apologue*.

L'heureux Avocat des hommes , Afranio , par un caprice , peut-être une vengeance de l'amour , devint amoureux de cette même Hortensia , sur laquelle il avoit eu gain de cause : il semble qu'il voulut prouver qu'il est bien moins facile de résister aux femmes , que d'en médire , & que nos propos injurieux ressemblent toujours au courroux impuissant d'un esclave révolté.

Dès qu'il s'aperçut de ses sentimens , il résolut de les déclarer par une lettre ; & l'on devine sans doute que cette lettre fut écrite d'un style bien humble & bien suppliant. *Dame* , lui disoit-il , *ainsi comme en tout je vous fus ennemi , du tout je me trouve votre prisonnier*. Il lui annonçoit qu'elle étoit vengée ; lui déclaroit qu'il

n'attendoit aucun prix de son amour ; qu'il ne s'y livroit que pour expier son crime : mais quelque énorme que fût son forfait ; il s'estimoit encore plus malheureux qu'il n'étoit coupable , & il finissoit par lui demander une réponse qui devoit décider de sa vie ou de sa mort.

Hortensia lut cette lettre avec des transports de joie , & sur le champ elle l'alla communiquer à la Reine , qui avoit pour Affranio une haine proportionnée à l'amour qu'elle avoit eu pour sa fille. On saisit avidement cette occasion de se venger ; & , d'après le conseil de la Reine , Hortensia fit à la lettre d'Affranio une réponse artificieuse , dont nous allons donner l'idée.

« Affranio, votre amour est sans doute
» le projet d'une seconde victoire que
» vous voulez remporter sur moi. Ma
» situation devient très-embarrassante.
» Si je me rends à vos vœux , je justifie
» vos procédés antérieurs ; si je résiste ,
» je l'aurai fait , non par vertu , mais par
» ressentiment. Je voudrois vous avoir
» auprès de moi , pour vous consulter ,
» vous-même ; vous me diriez peut-être

» qu'on doit céder aux méchans par
» crainte, comme aux bons par amour ;
» & , franchement , je serois tentée de
» voir si , en vous faisant du bien , on
» pourroit vous engager à en dire. Je
» m'imagine , à voir la grace que vous
» mettez dans vos satyres , que vous
» devez mettre de la chaleur dans vos
» éloges. En vérité je serois très-curieuse
» de savoir si la louange peut sortir de
» votre bouche : d'ailleurs , ayant fait le
» malheur de mon sexe en perdant sa
» cause , je croirois avoir tout regagné ,
» si je pouvois le réconcilier avec vous ;
» parce que j'ai trop senti que notre
» gloire & notre honte étoient dans vos
» mains. Ce motif pourroit justifier ma
» foiblesse ; mais je ne pourrois me ren-
» dre qu'à cette condition. Ainsi , par
» l'injure & la persécution , vous aurez
» obtenu de moi ce que personne n'a
» pu obtenir encore à force d'amour &
» & de service ».

Cette lettre combla de joie Affranio ,
qui , malgré son esprit naturel & ses lu-
mières acquises , ne douta pas un mo-
ment de la sincérité d'Hortensia ; tant

il est vrai que l'amour-propre dérouté aisément l'expérience. Il courut à la chambre d'Hortensia, qui l'attendoit; il alloit y chercher une bonne fortune, & il y trouva la mort. Il fut livré à la vengeance de la Reine & des femmes de sa suite; toutes furent cruelles, excepté la Reine, qui ne pouvoit pas l'être; car elle vengeoit sa fille. Le récit des cruautés qu'on exerça contre lui, est, de la part de l'Auteur, une satire plus humiliante que toutes les harangues d'Affranio. Quelques Lecteurs trouveront peut-être qu'il fut puni trop sévèrement; mais tous à la fois confesseront qu'il devoit être puni.

L'Histoire d'Aurélius & Isabelle est suivie de la *Déiphire de Léon-Baptiste Albert, en Italien & en François, laquelle enseigne d'éviter l'amour mal commencé*. C'est un long & très-long dialogue, bien plus dénué d'action que le Roman d'*Aurélius & Isabelle*. Il est composé de deux Interlocuteurs : le premier est un Amant qui entasse les exclamations & les hélas! sur un *Amour mal commencé*; & le

second est un ami moins élégiaque, qui lui conseille de le finir. Le dénouement de l'Ouvrage : c'est qu'après avoir long-temps disserté, l'un des deux garde ses conseils, & l'autre son amour.

(*Par M. Imbert.*)



L'ARCADIE

DE LA COMTESSE

DE PEMBROCK,

DÉDIÉE

A MADAME

DIANE DE CHATEAU-MORARD,

Veuve du Marquis d'URFÉ (Auteur de l'Astrée).

Traduite de l'Anglois, 3 volumes in-8°. fig.

Paris 1725.

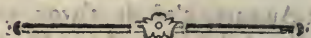
⚭
L'ARCADIE, commencée par la Comtesse de Pembrock, & continuée par Milord Sidney, a joui d'une grande célébrité. L'a-t-elle méritée? Nous n'osons trancher la question, & nous prions nos Lecteurs de nous pardonner si nous la mettons en problème. Les noms de leurs Auteurs peuvent avoir contribué autant que l'Ouvrage au succès de ce Roman. L'Angleterre n'étoit pas, à beaucoup près, aussi avancée

qu'elle l'est aujourd'hui dans cette branche de la Littérature ; & ce qui fit la réputation de l'Arcadie , seroit , à coup sûr ; un titre de prescription. Nous voulons parler de cette charpente à la maniere Grecque , & de cette foule de Personnages & de Héros , qui , tous également braves & d'une stature colossale , sont également importants , & affoiblissent par conséquent l'intérêt principal , en se nuisant l'un à l'autre , par le fini des détails. Le sentiment , cette fleur dont le parfum pénètre doucement jusqu'au cœur , & qui semble avoir choisi pour éclore le domaine si riche des Romans , le sentiment n'y paroît , de loin en loin , que comme un pâle Narcisse. Un Roman qui ne parle point à l'ame sensible , quelque mérite qu'il ait d'ailleurs , est , à notre avis , un Ouvrage très-médiocre , pour n'en pas dire plus. Nous nous garderons donc bien de donner un Extrait étendu de l'Arcadie : nous nous bornerons à une courte indication du sujet ; & nous ferons connoître les situations les plus heureuses. Nous convenons cependant , avec plaisir , que l'Arcadie , sans avoir un plan plus régulier que ceux de nos anciens Romans , n'a pas tous ces défauts qui les caractérisent en général. Le style est facile ;

quelquefois il est gracieux, souvent on est forcé de sourire à des pensées ingénieuses. Nous convenons encore qu'il y a du talent à faire mouvoir deux cens figures, & à mener de front tant de combats, & tant d'intérêts divers. Nous croyons aussi que le goût d'imitation, qui a si long-temps enchaîné le génie des Modernes, est cause que l'Arcadie n'est plus un excellent Roman. Il nous reste un reproche plus grave à faire aux Auteurs; c'est de n'avoir point assez fait connoître le lieu de la scène. Un pays dont l'Ange de la paix étoit le génie titulaire; où les hommes, qui ne se nourrissoient que de fruit, & ne se défaltoient que de lait, étoient bergers; où les Rois n'étoient que les premiers pasteurs de leurs riches & belles Provinces; où la Poésie étoit un idiome national, & où l'oreille accoutumée à un accent cadencé, n'avoit pas besoin d'art pour noter le chant, & pour conduire les inflexions de la voix; un tel pays méritoit bien d'être connu. Peut-être ne falloit-il point blesser les convenances jusqu'à faire de l'Arcadie le théâtre de tant de combats. On n'y chercha jamais des Héros, on ne veut y trouver que des bergers, des amans, Les Au-

teurs ont-ils cru qu'ils n'intéressoient point assez ? Le Pouffin se seroit donc trompé, (nous ne le croyons point), quand ; voulant peindre à l'esprit aussi délicieusement, qu'aux yeux ; le génie lui dicta la fameuse inscription qu'on lit dans son beau paysage :

Et in Arcadia ego.



DEUX Princes, deux amis, dont l'un se nomme Pirocle, fils d'Evarchus, Roi de Macédoine, & l'autre Mussidore, Prince de Thessalie, neveu d'Evarchus, après avoir été séparés par un naufrage, se retrouvent ensemble dans le Palais de Kalender, Seigneur Arcadien. Ce Seigneur avoit une superbe galerie, où, parmi les grands Tableaux d'Histoire, on voyoit les portraits de Bazilius, Roi d'Arcadie, de la Reine Ginécie, des Princesses Pamele & Philoclée. Pirocle devient amoureux de la Princesse Philoclée. Un Oracle a défendu à Bazilius de

de marier ses filles, s'il ne veut pas qu'on lui succède bientôt sur le Trône. Pirocle craint de n'être point reçu à la Cour. Il étoit jeune, beau, dans cet âge où la nature n'a pas encore prononcé assez fortement sur les traits de la différence de sexe; il conçoit le dessein de se travestir en Amazone. Farouche, parce qu'il n'avoit point aimé, il rougit de s'épancher dans le sein de son ami. Son ami, qui n'est qu'un guerrier, compte pour des momens perdus; tous ceux qui ne sont point marqués par des victoires. L'Arcadie n'a plus rien qui puisse l'arrêter. Pirocle voit avec des yeux différens; depuis qu'il aime, tout semble s'être animé autour de lui. Le paysage, si riche & si pittoresque de l'Arcadie, parle à ses sens, parle à son cœur; tout jusqu'à l'air, jusqu'aux ombres de la nuit, est une jouissance. Quand Mussidore lui parloit de la gloire, il parloit de repos; si le premier vouloit aller dans une autre Cour; il répondoit : Qu'y verrions-nous de si beau que nous ne l'ayions trouvé ici? Mussidore croyoit n'être qu'au commencement de ses voyages; Pirocle avoit fini.

Avril 1779. Second Vol. B. 1779

sa course. Il se dérobe enfin aux regards de son ami; Mussidore court sur ses traces. Nous ne le suivrons point dans sa course, qui n'est qu'un cadre ménagé par les Auteurs, pour grossir leur volume du récit de plusieurs aventures; nous nous arrêterons à celle qui suit, comme la plus intéressante.

Mussidore trouve dans un vallon, & auprès d'une source d'eau, l'armure du Prince Amphialus (ce Prince, neveu du Roi d'Arcadie, & Cécropie, sa mere, sont les deux grands pivots sur lesquels les Auteurs ont fait rouler une multiplicité confuse d'incidens); il croit que le meilleur moyen d'avoir des nouvelles de ce vaillant Chevalier, est d'en revêtir l'armure. Il avoit à peine marché l'espace de trois milles, qu'il entendit le bruit d'un carrosse tiré par quatre chevaux blancs, caparaçonnés de noir, qui portoient chacun un page more habillé de blanc; douze Cavaliers couroient à toute bride, & lui crièrent de se rendre, ou qu'il falloit mourir. Mussidore fit une défense si vigoureuse, qu'il n'eut bientôt plus d'ennemis à combattre. Les Cavaliers, trompés par

l'armure, l'avoient pris pour Amphialus. Mussidore vit dans le fond du carrosse Helene, Reine de Corinthe, qui considéroit avec un profond recueillement un portrait soutenu par deux jeunes Demoiselles, assises sur le devant du carrosse; c'étoit le portrait d'Amphialus. Il ne put se défendre de témoigner de la surprise à la Reine. — Si vous aviez aimé, lui dit-elle, vous seriez moins étonné; ce portrait vous a déjà appris la moitié de mes secrets. Philoxene, ami d'Amphialus, brûloit pour moi d'un feu que je ne partageois point. Calme heureux de l'indifférence, bienfait si peu connu d'abord, & ensuite si regretté, je ne jouis pas longtemps de tes tranquilles douceurs! Amphialus parut; je ne fus plus la même. Philoxene le chargea de m'intéresser à lui; il parloit d'amour avec tant de graces, qu'il réussit à me rendre plus tendre, sans me rendre plus sensible pour son ami. Souvent il étoit à mes pieds; ma main étoit baignée de ses larmes: je ne fais si l'on peut feindre si bien le sentiment, quand on a le cœur froid. Je crus Amphialus sensible, & que, coupable dans

son cœur envers l'amitié, il n'osoit se déclarer plus ouvertement. Je ménageois sa délicatesse; je lui parlois souvent de son ami, pour l'encourager à me parler de lui-même. Je crus un jour voir son ame voler sur ses levres. La mienne vola aussitôt sur ma bouche. Mais nous parlions une langue étrangère l'un à l'autre; il ne m'entendit point, & je m'aperçus que je ne l'avois point compris. L'ingrat n'avoit une ame que pour l'amitié. Je voulois fuir ses pas, & je revenois toujours à lui; toujours il me cherchoit, & jamais il ne savoit m'entretenir de lui; une langueur secrete altéroit insensiblement les traits de mon visage; ces traces parlantes de ma douleur ne l'affligeoient point: que dis-je, il s'affligeoit avec moi, me conjuroit de conserver des jours si précieux! je voyois ses yeux humides de larmes!..... Cruelle situation! il faisoit évanouir au même instant l'espoir qu'il avoit fait naître. Je voulois vivre pour vous, lui dis-je enfin, & vous ne le voulez pas; mais vous ne m'empêcherez pas du moins de mourir pour vous; ma mort n'est pas éloignée, votre indifférence saura en hâter le mo-

ment. — Vivez, me répondit-il, avec ce cri qui semble n'être que l'expression d'un cœur déjà déchiré; vivez, & moi je pars!... Il partit en effet. Son portrait me restoit; je flattois tous les jours ma douleur par les charmes d'une illusion chérie. Philoxene me surprit dans cette contemplation. Venez-vous, lui dis-je, me parler d'Amphialus? je suis disposée à vous entendre; laissez-moi, si vous ne venez m'entretenir que de vous. — J'appris que Philoxene, animé par la jalousie, avoit suivi son ami, l'avoit atteint sur les frontieres de mon Royaume, & l'avoit contraint de soutenir un combat où il avoit succombé. Amphialus, après avoir tué l'ami pour qui il m'avoit abandonné, fut fidele à ses mânes. Il jetta ses armes avec horreur, se retira dans le bois, & ne voulut pas même entendre prononcer mon nom. — Va, dit-il à mon Ecuyer, dis à la Reine que je l'aimois; mais ce cœur s'étoit aussi donné à l'amitié; elle est vengée, puisque ma main a percé mon ami. Je n'outragerai point sa mémoire; mon destin est sans doute de faire le malheur de tous ceux qui m'approchent, & moi, Amante désolée,

qui ne puis vivre sans lui, je venois le fléchir, & mourir à ses pieds.

Muslidore, attendri, prit congé de la Reine de Corinthe, & continua sa route. Fatigué d'avoir gravi une haute montagne, & la chaleur l'invitant au repos, il s'arrêta dans un bois. Il fut bientôt distrait par le bruit que faisoit une femme, en foulant sous ses pieds des feuilles d'arbres. Ses cheveux, négligemment épars, retomboient en boucles sur ses épaules découvertes; une couronne de pierreries, d'un travail précieux, ornoit sa tête; sa robe étoit de satin bleu-céleste à fleurs d'or; des diamans enrichissoient sa large ceinture; elle laissoit voir le bas de la jambe couverte à demi, comme le pied, d'un brodequin de velours cramoisi; un manteau lui passoit sous le bras droit, & se fermoit sur le haut de l'épaule gauche avec un bijou précieux; sur ce manteau on voyoit un Hercule tenant sa quenouille, avec ces mots : *Non moins vaillant*. Un coutelas lui pendoit le long de la cuisse, & montrait qu'elle étoit Amazone; elle chantoit. (Nous prions nos Lecteurs de nous savoir gré de leur épargner de

l'ennui, en ne transcrivant que rarement les Vers répandus dans ce Roman ; nous passons aussi sous silence la surprise, la reconnoissance & les argumens que Musfodore fait à son ami contre l'amour, & dont son ami, suivant l'usage des amoureux, qui préfèrent des confidens à des froids conseillers, ne fait pas plus de cas que nous.)

Après vous avoir quitté, & m'être travestie en Amazone, dit Pirocle, je pris le nom de Zelmane. Je me présentai à Damétas, Gouverneur des Princesses : je lui dis que je descendois de la grande Pantafilée, Reine des Amazones, que Pirrhus massacra lui-même de ses mains. Damétas m'annonça à Bazilius, & me conduisit devant la Reine & les Princesses. Pamele, l'aînée des Princesses, étoit en habit de Bergere ; mais que de beautés elle tachoit sous ce vêtement modeste, ou plutôt combien n'en découvroit-elle pas à mes yeux ! Un seul diamant, mis en œuvre dans un simple chaton d'ébene, où étoient écrits ces mots : *toujours moi-même*, & qui pendoit sur son sein, composoit toute sa parure. Philoclée, plus

parée que sa sœur, me parut encore plus belle; je ne pus la considérer sans étonnement, & je l'aurois long-temps considérée, si la Reine ne m'eût tiré de cet enchantement. Je saluai la Reine & Pamele, sans distinguer l'une & l'autre, Je fléchis un genou devant Philoclée. Belle Princesse! lui dis je, qu'on ne soit pas surpris de me voir à vos pieds; tout l'univers devroit y être; Elle sourit, prit ma main, me releva, en me disant que ma beauté m'avoit presque fait un devoir de parler ainsi de la sienne. — Si j'ai quelque beauté, lui dis-je, elle est dans mes yeux depuis que vous y avez imprimé les traits de la vôtre.

L'amour, qui a rassemblé ici tous mes plaisirs, poursuivoit la fausse Zelmane, voulut encore y rassembler toutes mes peines. Le Roi, trompé par cet habit, m'a déjà entretenu de sa flamme: La Reine, plus clair-voyante, brûle pour moi d'un feu qui ne pourroit s'éteindre que dans mon sang; & comme la tendresse reçoit l'empreinte du caractère, celle de Basilius est douce, calme, tendre comme lui; celle de Ginécie est active, emportée,

menaçante comme elle. L'un & l'autre me causent une inquiétude mortelle. Philoclée ignore tout ce que je fais pour elle.

Musfidore devient amoureux à son tour de la Princesse Pamele, & en fait un mystère à son ami.

Le Roi, dans l'intention de donner une fête à Zelmane, permet à Phalanthus, frère du Roi de Corinthe, qui venoit défier tous les Chevaliers d'Arcadie, de publier un cartel, où il soutenoit que la beauté d'Artésie étoit incomparable. Artésie devoit être présente au tournoi, & le vainqueur devoit recevoir de ses mains, son portrait & celui de la Dame dont il auroit été déclaré Chevalier. Le champ étoit libre; on pouvoit combattre & se retirer sans être connu.

Phalantus ressembloit assez à ces hommes à *bonnes fortunes*, qui, malgré la différence des temps & des mœurs, & la distance des lieux, se ressemblent tous, à quelques nuances près. Il étoit magnifique, galant & léger. Jaloux de plaire à toutes les Belles, il ne portoit pas ses prétentions jusqu'à être aimé. Ce qui allume nos desirs, étoit précisément ce qui éteint.

soit les siens. Il n'attachoit à ses conquêtes que ce prix que la résistance donne aux femmes. Il suivoit Artésie, dont le caractère superbe étoit capable d'irriter son amour-propre. Artésie étoit une de ces beautés qui ont peu d'égales. Elle ne vouloit donner sa main qu'au Chevalier qui, à son tour, n'auroit point d'égal. Phalantus, à qui son miroir & quelques éloges avoient donné une opinion avantageuse de lui-même, s'étoit mis sur les rangs, & avoit effacé tous ses concurrens. Il ne lui restoit plus qu'une condition à remplir pour sortir avec honneur de toutes les épreuves. Dans ce temps-là, il étoit impossible de fournir des preuves d'une adresse & d'une valeur uniques. Il y avoit moins de Chevaliers qu'aujourd'hui; mais tous les Chevaliers étoient également braves. Phalantus couroit le monde, menant triomphalement Artésie, & alloit, bravant les dangers, défiant les plus vaillans Chevaliers, rompant des lances partout où il passoit. Déjà les pays de Laconie, Argos, Elis, Corinthe, avoient été témoins de ses triomphes. La fierté satisfaite, produisoit dans l'ame fiere d'Arté-

lie, les mêmes effets que l'amour produit sur les ames sensibles; sans aimer Phalantus, & sans en être aimée, l'un & l'autre, qui faisoient consister leur bonheur dans la gloire, croyoient leur gloire intéressée à leur union.

Phalantus avoit fait tendre son pavillon; son écu, que le défendant devoit frapper, étoit suspendu à un chêne planté devant la tente. Sur son écu, où on voyoit peint un ciel semé d'étoiles, étoit écrite cette devise : *La beauté lui a donné le prix.* Le jour marqué pour le combat, Phalantus & Artésie parurent sur un char de velours cramoisi, élégamment orné d'une broderie d'or & de perles, tiré par quatre chevaux attelés de front. Le char étoit précédé par un cortège d'estafiers qui marchaient deux à deux, portant à chaque rang les portraits de celles dont Phalantus avoit vaincu les Chevaliers.

Le premier étoit le portrait d'Andromane, Reine d'Ibérie, qu'un Chevalier Laconien avoit défendu avec plus de courage que de bonheur. Elle ne méritoit pas d'être comparée à Artésie.

Celui de la Princesse d'Elis, moins par-

fait, apprenoit que la beauté n'est pas toujours ce qui plaît davantage, & que tout ce qui plaît, paroît toujours assez beau.

Artaxie, Reine d'Arménie, avoit en détail tout ce qui forme une beauté accomplie; mais l'ensemble nuisoit à la beauté des détails : un geste trop prononcé, contraſtoit désagréablement avec la douceur des traits.

Les yeux d'Eronne, Reine de Licie, étoient doux, languissans; il sembloit que rien n'étoit plus aisé que de la toucher; en même-temps on lisoit dans ces mêmes yeux, qu'elle savoit vaincre avant d'être vaincue.

Suivoient les portraits de deux Dames nobles, qui n'étoient pas d'un sang royal. La première étoit *Bacca*, assez belle, mais dont la tête, négligemment penchée & le regard affecté bannissoient les desirs, en voulant faire naître trop tôt l'espoir.

La seconde s'appelloit *Leucippe*; elle avoit tant de gaieté dans ses traits, qu'on croyoit voir les Graces sourire.

Après elle parut la Reine de Laconie;

dont l'unique mérite étoit d'être Reine.

Ensuite on voyoit la belle Reine de Corinthe : tout en elle invitoit à l'amour : là les graces suppléoiént à ce qui manquoit de majesté ; ici la majesté se marioit avec les graces ; & en la considérant , on recevoit toujours un plaisir en échange de l'admiration , ou de l'admiration en échange d'un plaisir.

On voyoit Parthenie , dont un Chevalier avoit ravi le portrait , pour défendre sa beauté , qu'on comparoit à celle de la Princesse d'Elis.

Uranie étoit peinte en habit de Bergere , tenant un agneau sur ses genoux : on la préféroit à la Reine de Corinthe.

Le portrait de Rexane , fille du Roi Plexirtus , fermoit la marche.

Phalantus , après avoir parcouru la carrière , rentra dans sa tente dans le même ordre qu'il en étoit sorti , & attendit que les combattans vinsent frapper l'écu. Personne ne parut ce jour-là , ni le lendemain. L'heure prescrite étoit près de s'écouler , quand il se présenta un Chevalier couvert d'armes antiques : son écu étoit sans devise ; il n'avoit point de cui-

rasse; ses armes étoient sans couleur. Un Chevalier armé de noir, frappa en même-tems que lui sur l'écu, & prétendit avoir le pas. Le Roi ordonna que le Chevalier aux armes antiques combattroit le premier. Phalantus demanda qu'il présentât le portrait de sa Dame. « Il est peint, dit-il, dans mon cœur, bien mieux qu'il ne pourroit l'être sur la toile. Je combats pour la Princesse Philoclée : si je suis vaincu, au lieu d'une image qui vous appartiendrait, je consens à marcher moi-même devant le char de votre Maîtresse ». S'étant armé d'une des plus grosses lances, il en déchargea un coup si rude sur Phalantus, qu'il en fut ébranlé lui-même. La seconde carrière fut si vigoureuse, que Phalantus, qui avoit la ferre trop bonne pour être défarçonné, fut porté à terre, les sangles ayant été cassées. Son Adversaire fut déclaré victorieux. Le Chevalier Noir, qui venoit soutenir la beauté de Pamele, ne trouva point d'assaillants. Artésie, qui auroit rougi de suivre un Chevalier vaincu, dédaigna de consoler son Amant. Phalantus, qui étoit un petit-maître du sie,

cle, étoit trop sage pour se désespérer. Il ne vit dans sa défaite que le devoir de la faire bientôt oublier ; & dans l'infidélité d'Artésie, qu'une de ces pertes sans conséquence, qu'un joli minois répare aisément. Il ne répondit qu'en riant au majestueux dédain de l'infidelle Princesse. Le Roi voulut présenter le vainqueur à Zelmane ; c'étoit elle-même qui avoit emprunté un cheval & des armes pour combattre Phalantus. « Ma cause étoit si » belle, dit-il, en regardant Philoclée, » que les Dieux étoient intéressés à mon » triomphe. Je ne vois rien sur la terre » qui puisse lui être comparé, sinon la » beauté de Pamele & celle de la Reine. » Le Roi sentit que l'Amazone lui devenoit toujours plus chère. Philoclée rougit de modestie à ce récit ; & ne soupçonnant point le véritable sexe de Zelmane, elle ne savoit quel sens appliquer à ces tendres paroles. La Reine, plus instruite qu'eux, & brûlant de plus de feux, devina que Philoclée regnoit exclusivement sur Zelmane. La jalousie & l'amour faisoient déjà fermenter, à l'envi, leurs poisons dans son cœur. Elle étoit belle, elle étoit

Reine, elle avoit dit qu'elle aimoit; c'en étoit trop pour soupirer en vain, & pour ne pas se flatter d'intimider un infidele. Elle rechercha les lieux les plus déserts, les ombres les plus épaisses; sa vertu expirante luttoit contre un penchant impérieux. » O ! Soleil, lui disoit elle, n'es-tu point honteux de dispenser tes rayons à une vile adultere ? Et vous, ô Cieux ! qui suivez inviolablement le cours qu'une main divine vous a décrit, n'avez-vous plus d'influence sur les foibles mortels ? Ne pouvez-vous détourner les malheurs qui menacent l'infortunée Ginée ? O ma vertu ! dans quelle nuit ténébreuse allez-vous vous cacher ? Et toi, sage & froide raison, qui fais si bien prévoir & condamner, ne fais-tu rien prévenir ? ... Zelmane n'a pris un habit trompeur que pour de grands desseins; il aime Philoclée : c'est ma fille qui m'enleve son cœur, ce cœur sans lequel je ne puis vivre. ... Frémis, imprudente rivale, frémis, la Nature se tait aux cris de l'Amour, & l'Amour dédaigné demande une victime. » Une voix entrecoupée de san-

glots, se fit entendre, & suspendit un moment ses douleurs. Les sons plaintifs d'un luth formoient, avec cette voix, une mélodie convenable à la situation de la Reine :

Hélas ! cessez mes tristes yeux
De me répondre par des larmes.
Pour calmer un tourment affreux,
Les pleurs sont de trop foibles armes.

Rompons enfin un long silence,
Parlons ; tout m'en fait un devoir ;
N'est-il pas tems, qu'Amour balance
Tant de chagrins, par l'espoir ?

Elle n'entendit point ce concert sans une joie secrète ; elle se flattoit un moment que Zelmane suivoit ses pas. Devoir, pudeur, crainte, rien ne l'arrête ; elle l'appelle, lui tend les bras. « Prends pitié, » dit-elle, de la tendre Ginécie ; fais cesser « une dissimulation inutile ». Zelmane, qui voyoit son sexe reconnu, se trahissoit elle-même par sa rougeur. « Ordonnez, Madame, mon bras est prêt à vous

» servir. — Que te dirai-je , que tu ne
» saches bien , si tu as pris la peine de lire
» quelquefois dans mes yeux ? Cruel ! ils
» t'ont appris cent fois ce qu'un reste de
» honte m'empêche de te dire ; ... mais ,
» m'as-tu entendue » ?

Le Roi survint , & termina une scène
qui ne devoit pas si-tôt finir. La Reine ,
dont les traits annonçoient le désordre
qui regnoit dans son ame & dans ses
pensées , évita la présence de Basilius ,
& Basilius continua auprès de Zelmane
le rôle que Ginésie avoit quitté à regret ,
avec cette différence , que le Roi , qui ,
depuis long-temps , n'étoit plus à la fleur
du bel âge , avoit une tendresse plus cal-
me , & s'exprimoit , par conséquent avec
retenue. « Belle Amazone , dit-il , vous
» seule avez su rallumer ces feux , que les
» glaces de l'âge sembloient avoir éteints
» pour jamais. Vous seule m'avez appris
» qu'il me restoit un cœur. Il n'est plus à
» moi ; je fais qu'un Amant couronné
» n'éprouve point de rigueurs , & qu'on
» lui épargne ces détails & ces délais ,
» qui sont autant de degrés par où l'on
» fait passer les Amans ordinaires. Mais

» une tendresse servile , les froids hom-
» mages de la reconnoissance , tous les
» égards qu'on doit au Trône , ne me
» flattoient point. Basilius doit cesser à
» vos yeux d'être Roi , puisque le Roi
» n'est plus que votre Amant ; c'est à
» l'Amant seul , Madame , qu'il vous
» presse de répondre ». Zelmane ne crai-
gnoit point un Roi qui n'étoit qu'un
Amant timide ; elle voulut lui en impos-
er par une rudesse feinte , & par la fierté
d'une ame guerriere , qui , ayant sucé le
lait d'une mere Amazone , avoit appris
dès le berceau , à mépriser l'amour & le
langage des Amans. Basilius s'enivroit en
secret de la gloire , qui lui en reviendrait ,
d'avoir amolli le premier un caractère
indompté. « Quand l'Amant , disoit-il ,
» aura renoncé à l'espoir de la toucher ,
» il sera assez temps de montrer le Roi ».

Revenons à Mussidore , qui étoit le
même que le Chevalier Noir , qui étoit
venu soutenir la beauté de la Princesse
Pamele. Il s'étoit travesti ensuite en Ber-
ger , sous le nom de Dorus. Mais plus
heureux que son ami , il n'avoit point
inspiré des passions violentes ou impor-

tunes. Sa destinée étoit à peu près conforme à celle de son état. Il n'éprouvoit, ni ces élans d'un desir impétueux, ni les secousses d'un long désespoir. Humble & tendre comme un Berger, il étoit toujours égal à lui-même. La Princesse Pamela n'avoit point pénétré le mystère de son travestissement; trop fière pour descendre au dernier rang de ses Sujets, elle n'avoit point encore interrogé son cœur. Dorus paroissoit le plus aimable des Pasteurs; mais elle ne croyoit point l'aimer. Dorus, qui cherchoit un prétexte pour l'entretenir de sa flamme, avoit feint de la tendresse pour Mopsa, la fille de Dametas. Ses entretiens, quand la Princesse étoit présente, ne rouloient que sur un pivot. C'étoit toujours de
» l'amour qu'il parloit. « Par lui, disoit-
» il, les Dieux ont quitté l'Olympe; le
» Maître du tonnerre s'est métamorphosé
» en taureau; le Dieu du jour a ennobli
» l'habit que je porte, en se faisant Ber-
» ger. Un grand Prince, l'héritier des
» riches Provinces de la Thessalie, n'a
» point dédaigné cet état. On l'a vu des-
» cendre du Trône, pour rechercher une

» grande Princesse , qui ne l'a point
» connu ». Il regarda Pamele , & ajouta :
» Ce Prince, Madame, est venu en Ar-
» cadie; il a vu la fille aînée de Basilius ,
» il l'a aimée; & c'est pour elle qu'il a
» changé de nom & d'état ». La Princesse
dissimula l'impression que ce discours
étonnant faisoit sur elle; & s'étant appli-
quée à considérer Dorus , qui , sous son
déguisement , avoit conservé un air de
majesté , elle crut à la métamorphose.
Jusques-là , sa fierté ne lui avoit point
permis de suivre son penchant; dès qu'elle
eut apperçu le Prince dans le Berger , sa
fierté fut radoucie.

La Princesse Philoclée aimoit Zel-
mane beaucoup plus qu'elle n'eût aimé
une femme , & croyoit l'aimer un peu
moins qu'on n'aime un homme. Le nom
d'amitié ne caractérisoit pas assez ce
qu'elle éprouvoit. Le nom d'amour lui
paroissoit plus propre; mais Zelmane
étoit femme. « Qu'il seroit glorieux , di-
» soit-elle , de lui ressembler ! Que de
» graces , & quelle noblesse dans son
» maintien ! Elle réunit dans sa personne
» la douce mollesse d'un sexe , & la vi-

» gueur adoucie de l'autre. Elle est la plus
« belle des femmes ; elle seroit le plus
» aimable des hommes. Pourquoi n'est-il
» pas Chevalier » ?

L'indiscrétion est le défaut de ceux qui aiment trop tendrement ; mais ce défaut tient moins à la personne, qu'au sentiment qui la subjugué & l'entraîne. Le bonheur d'être aimé, ce bonheur, quand il est bien senti, produit une ivresse trop forte ; on a besoin d'un ami qui nous aide à en soutenir les vapeurs enchantées. Les Princesses en s'épanchant dans le sein l'une de l'autre, ne firent qu'éprouver un plaisir nouveau ; il leur sembla que cette confidence avoit fait disparaître la honte qu'elles avoient, l'une de brûler pour Zelmane d'un feu qu'elle croyoit illégitime ; l'autre d'aimer un Prince travesti.

Le Roi avoit prié Philoclée, dont l'humour conciliante paroissoit plus propre que celle de sa sœur à une négociation d'amour, de disposer Zelmane en sa faveur ; il lui promit de leur ménager des entrevues fréquentes. L'occasion ne tarda point à naître. La Princesse n'eut pas le

temps de parler ; Zelmane craignoit de voir s'échapper un moment qu'il avoit tant désiré ; elle tomba à ses pieds. « Vous voyez , dit-elle , Princesse , une image sensible du pouvoir de l'amour. Le Prince de Macédoine est devant vous : pardonnez sa témérité ». Philoclée interdite . & passant d'un excès d'étonnement à un excès de joie , ne pouvoit être comparée qu'à Pigmalion , lorsqu'il vit sa statue s'animer , & qu'il sentit un cœur battre sous sa main frémissante ; elle ne crut point devoir recourir à l'art cruel de la feinte ; elle auroit cru commettre un crime en dissimulant avec son Amant ; mais elle crut le mensonge permis , toutes les fois qu'elle étoit obligée de rendre compte de sa négociation à Basilius.

Ici nous nous arrêtons ; nos Lecteurs nous pardonneront de ne pas suivre les personnages dans une guerre sanglante , dont le motif est l'enlèvement des Princesses & de Zelmane , enlèvement très-peu motivé , & qui donne lieu à une multiplicité de combats , où tous les agens subalternes sont vaincus ou tués , & pendant lesquels Dorus , sous le nom du

Chevalier abandonné, & Zelmane, font des grands prodiges de valeur. C'est alors que le Roman devient confus, & que l'intérêt principal est noyé dans un trop grand nombre d'incidens. Nous nous permettrons seulement de rapporter deux lettres, qui peignent l'esprit & la maniere galante des Chevaliers de ce temps. Phalantus, qu'on a déjà vu une fois vaincu par Zelmane, sous le nom du Chevalier aux armes antiques, & qui a par conséquent un affront à réparer, prie le Roi de lui permettre de défier Amphialus, ou quelque autre Chevalier de l'armée ennemie. Le Roi lui en accorde la permission. Voici sa lettre :

« Le contentement que j'ai toujours
» pris dans les occasions de la guerre,
» m'a insensiblement porté au camp de
» vos ennemis, lorsqu'ils y pensoient le
» moins. Ce n'est pas la mauvaise vo-
» lonté que j'aie pour vous, qui m'y
» a fait venir ; mais seulement afin
» d'y voir ce qui s'y passe, & pour
» avoir l'honneur de m'éprouver contre
» quelqu'un de vos Cavaliers. Je vous
» supplie

» supplie donc de trouver bon, Monsieur,
» que je vous dise, que s'il y a quelqu'un
» qui, touché de l'amour de l'honneur,
» ou pour l'honneur de l'amour, se veuille
» battre à cheval, à la lance, à l'épée,
» & à cette condition, que celui qui sera
» vaincu, demeurera à la discrétion du
» vainqueur, je m'offre de l'attendre de-
» main du matin, dans l'Isle du Lac,
» qui est auprès de votre Place, avec un
» Ecuyer & un Trompette seulement.
» Cette Isle m'a semblé la plus propre à
» cela, parce qu'on la découvre aisément
» de votre Château, d'où les Dames
» pourront avoir le plaisir de notre duel,
» encore que le champ soit en votre
» puissance, & que vous y soyez le plus
» fort; je ne veux pourtant point d'au-
» tres assurances que celles que je me suis
» promises de votre vertu. J'attends votre
» réponse, & souhaite que vos desseins
» réussissent à votre honneur, plutôt en
» vous accordant ce qui est juste, qu'en
» soutenant le tort par la violence ».

Réponse d'Amphialus.

» Il n'est point de prospérité que je
» ne vous aie désirée ; mais je vous en
» ai encore souhaité davantage , quand
» j'ai vu la lettre obligeante que vous
» m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je
» confesse ingénument que ce me seroit
» le plus grand bonheur que je puisse
» attendre , si je m'osois promettre d'ac-
» quérir un si honorable ennemi. Votre
» défi est accepté , au lieu , à l'heure ,
» avec les armes & aux conditions que
» vous proposez. Pour le regard de votre
» assurance , vous recevrez ma parole ;
» c'est le plus digne otage que je vous
» puisse envoyer ».

La destinée de Phalantus étoit de se battre toujours , & d'être toujours vaincu , en conservant la réputation de brave Chevalier.

Reprenons le fil des deux intrigues. Il ne manquoit à Dorus , pour être complètement heureux , que ce qui n'est pas le plus difficile à obtenir quand on est

aimé, le nom d'époux. Pamele avoit enfin consenti à un enlèvement; elle s'échappa pendant la nuit, & montée sur la croupe du cheval de son Amant, elle avoit pris le chemin de la Thessalie, où Dorus, qui en étoit le Prince, devoit lui faire partager son Trône. Il marchoit dans les bois, pour éviter de tomber entre les mains des Chevaliers que Basilius avoit mis à leur poursuite. Après une course assez longue, ils furent obligés de s'arrêter, autant pour laisser reposer leur cheval, que pour dîner. Les anciens Romanciers ressemblent, sur ce point, volontiers à Homere, qui fait coucher, lever, dîner ses Héros, & suivre leur repas du récit de leurs aventures, lesquelles font connoître, tant bien que mal, les Héros qui sont depuis long-temps en action. Nos Amans dînèrent donc, & après leur dîner, ils s'amuserent, suivant l'ancienne coutume, à graver sur l'écorce tendre des marronniers, leurs noms, leurs chiffres, & des Vers galans. Pamele chantoit amoureusement de jolis Madrigaux, & Dorus lui répondoit dans le même langage. Le

sommeil descendit doucement sur les paupieres de la Princesse, qui se laissa tomber plus doucement encore sur les genoux de son Amant, lequel, pendant qu'elle sommeilloit, la contemplot avec respect, & chantoit à voix basse un Sonnet au sommeil. C'est ainsi que ces Amans remplissoient les momens fugitifs d'un précieux tête-à-tête.

Zelmane étoit moins heureux que son ami. Le plaisir de causer avec la Princesse Philoclée étoit empoisonné par les instances de Basilius, & par la tyrannie de la Reine. Le Roi composoit tous les matins des hymnes en son honneur, où il apostrophoit Phébus & l'Amour. La Reine s'occupoit à quelque chose de mieux qu'à faire des Vers : elle menaçoit. Fatiguée des délais de Zelmane, il falloit enfin avoir de la complaisance, ou perdre Philoclée, & peut-être la vie. « Cette nuit, » dit-elle, Ginécie viendra recevoir un » prix qu'elle a trop attendu, & qu'elle » a acheté par ses ennuis & ses remords ». Elle lui demanda une clef de sa grotte : Zelmane céda en victime, & se promit,

en secret, de profiter de la nuit où Ginécie seroit dans sa grotte, pour engager Philoclée à suivre l'exemple de Pamele. Il quitta sa robe d'Amazone, & reprit l'habit de Pirocle.

Basilus avoit choisi cette même nuit pour surprendre Zelmane. Il s'étoit souvenu qu'il étoit Roi, & qu'un Roi peut se permettre un peu d'audace. Ce Prince avoit des rides à effacer; la Reine des traits qui avoient besoin d'être embellis. Le Dieu du goût qui préside aux toilettes, ne fut jamais plus ingénieux & plus complaisant.

La Reine vint la première au rendez-vous; elle n'y trouva point Zelmane. Aussi peu estimable que peu sensible, elle voulut inspirer un tendre retour par des moyens surnaturels; & se procura d'un de ces philtres que le crime inventa pour asservir l'amour; comme si l'amour pouvoit être jamais le prix d'un crime. Mais elle se trompa; au lieu d'un philtre, elle n'avoit emporté qu'une liqueur soporifique.

Le Roi survint bientôt. Il ne put s'em-

pêcher d'exprimer le plaisir qui l'enivroit, par une chanson (car il chantoit toujours). Après la chanson suivit un de ces monologues que font presque tous les époux infideles contre les chaînes du mariage. Il s'approcha enfin de la Reine, qui étoit assise; & se jettant à ses genoux : *Pardonnez*, lui dit-il, *pardonnez, belle Zelmane, tant de témérité.* Cette voix fut pour la femme un coup de foudre. Heureusement il étoit nuit; le Roi ne soupçonna point qu'il se trompoit; & lui pardonna même son long silence.... C'est à l'imagination de nos Lecteurs à donner le dernier coup de pinceau au tableau que nous venons de lui présenter.

Zelmane avoit vu Ginécie & Basilus entrer l'un après l'autre dans la grotte. Comme il les supposoit occupés, il s'abandonna au plaisir d'entendre & de contempler Philoclée.

Le Roi vit le lever de l'aurore avec douleur. O nuit! nuit heureuse, disoit-il? ... Il sortit de la grotte en chantant encore : la Reine le suivit d'un pas léger & sans bruit, & vint au-devant de lui

par un autre chemin. Elle lui reprocha doucement de l'avoir privée une nuit entière de son époux. Ce Prince, qu'un souvenir charmant ramenoit vers la grotte, y conduisit la Reine, sous le prétexte d'y saluer Zelmane. Il fut étonné de ne la point trouver : il vit sur une table une coupe d'or remplie de la liqueur que Ginécie avoit apportée. Il en but : à peine ce fatal breuvage avoit-il coulé dans son sein, qu'il sentit des déchiremens. Les convulsions redoublerent ; il s'affoiblit, tomba, perdit le sentiment, & parut avoir perdu la vie.

La Reine, qui n'imaginoit point, à beaucoup près, que sa liqueur pût produire un pareil effet, fut consternée. Bientôt elle sentit des remords ; le trouble de son esprit augmenta par degrés ; elle courut dans les campagnes, apprenant à tous les Bergers d'Arcadie, que le Roi n'étoit plus, & qu'elle leur avoit ravi par un crime, leur protecteur & leur pere. Elle se présenta devant les Juges, & demanda le châtiment réservé aux régicides. Les Etats généraux furent convoqués ; on

instruisit le procès des coupables. On donna des gardes à la Reine, à la Princesse Philoclée & à Pirocle; on mit des cavaliers à la poursuite de Pamele & de Mussidore, qui furent rencontrés & ramenés.

Le Conseil d'Arcadie condamna la Reine à être ensevelie vivante dans le tombeau de son époux; & attendu leurs travestissemens & les preuves de séduction qu'on avoit fournies contr'eux, Pirocle fut condamné à être précipité du haut d'une tour élevée, Mussidore à être décapité sur la Place publique de Mantinée, avant le coucher du soleil.

Déjà les gardes entouroient les Princes & les menaient au lieu du supplice : le peuple, avide de ces tragédies dégoûtantes, se pressoit déjà sur les avenues, par où les Princes devoient passer. Un incident imprévu changea soudain la scene. On entendit une voix gémissante s'échapper du cercueil où le Roi étoit déposé. Le velours qui le couvroit ayant été soulevé, on retrouva Basilius dans la situation d'un homme qui sort d'un long sommeil. Le narcotique qu'il avoit pris,

avoit seulement assoupi ses sens l'espace de trente heures.

Le Roi pardonna à la Reine un égarement qui n'avoit point eu de suites. Il oublia Zelmane, & fit le bonheur de Pirocle; Mussidore reçut la main de la Princesse Pamele.

Là finit ce Roman, à qui les Auteurs ont donné, à ce qu'ils disent, une suite dans le Roman qui a pour titre *Uranie*. C'est l'Histoire des Héros & des Héroïnes, des Bergers & des Bergeres, qui ont figuré dans l'*Arcadie*. Cette Histoire a dû fournir beaucoup, si les Auteurs ont laissé prendre l'essor à leur imagination.

Nous n'avons pas voulu nuire à l'intérêt qui résultoit des situations que nous avons fait connoître, en les croisant par de froids épisodes. Dans le grand nombre, deux seulement nous ont paru piquans.

Pirocle, dans une de ces courses, entend des cris qui partoient d'un bois peu éloigné de sa route. Il avance, & voit un homme nud jusqu'à la ceinture, pieds & mains liés contre le tronc d'un arbre. Sa figure, quoique dans une circonstance

aussi critique, paroïssoit intéressante. L'arrondissement de ses formes, une taille fine & élancée, une certaine mollesse dans les contours, annonçoient en lui un de ces hommes que la Nature semble former quelquefois pour entretenir dans les femmes cette sensibilité qui les rend encore plus aimables. Il avoit nom Pamphile, & sortoit d'une famille illustre. Ses aïeux avoient versé leur sang pour la patrie. Ses freres étoient comptés parmi les défenseurs de l'État. Pamphile n'avoit point ambitionné comme eux la gloire de se survivre à lui-même; il ne vouloit que vivre heureux : le projet étoit sage; les moyens n'étoient pas assez réfléchis. Son cœur le conduisoit; & rien de plus avengle, comme on fait, qu'un pareil guide. Pamphile, toujours saupoudré, parfumé, surchargé de plumes, ne se montroit jamais en public sans tenir la main, ou sans marcher à côté d'une des plus belles femmes de la Ville. Tandis que les jeunes Seigneurs de la contrée se rassembloient pour s'exercer à ces jeux brillans, nobles délassemens des guerriers, on voyoit Pam-

phile, dans un salon éclairé par un demi-jour, nonchalamment couché sur un lit de repos; il s'accompagnoit sur une guitare, ou soupiroit de tendres aveux. Sa main légère traçoit avec grace, sur une étoffe précieuse, des desseins ingénieux. Personne n'avoit autant de goût que lui pour nuancer les couleurs tendres, & pour faire de ses broderies, par un assemblage heureux, autant de tableaux parlans. Il est inutile de dire qu'on raffoloit de lui. Il couroit toutes les femmes, & il étoit couru. Une seule eût pu le rendre heureux : une, c'est assez quand on aime; c'est trop peu quand la vanité s'en mêle. Neuf Maîtresses lui suffisoient à peine; c'est dire qu'il ne suffisoit à pas une d'elles. A ce premier tort, il joignit un crime, l'indiscrétion. Il croyoit ne pouvoir séduire une beauté nouvelle, qu'en lui révélant tous les larcins qu'il avoit faits à la précédente. Ce défaut indisposoit contre lui, quoiqu'on n'éclatât pas. Les femmes n'avoient point pris encore le parti d'en rire & de pardonner.

Tant que Pamphile conserva des appa-

rences de liberté, l'espoir de ramener un volage, fit taire le ressentiment de ses maîtresses; mais il se maria. Cette imprudence lui coûta cher : on ne ménagea plus un ingrat devenu nul pour la société, & qui, après avoir trahi tant de femmes, leur faisoit l'injure de se donner exclusivement à une seule. Les neuf rivales se réunirent. Le desir de venger un outrage commun, fit disparaître toutes les haines particulières. Elles se donnerent un rendez-vous dans le bois : une lettre un peu plus expressive que toutes celles qu'il avoit jamais reçues, attira Pamphile dans le piège. Comme il étoit éloigné de prévoir le sort qu'on lui réservait, il étoit accouru sans autres armes, qu'un visage radieux & des yeux rians. Il n'avoit trouvé sur un lit de gazon, & sous un berceau de verdure, que celle qui avoit écrit la lettre : il s'étoit précipité à ses pieds, & s'exprimoit déjà en Amant favorisé qui connoît le prix d'un rendez-vous. Une rose qu'elle devoit laisser tomber de ses mains, étoit le signal convenu entre les neuf rivales. La rose tomba..., Pamphile

crut que c'étoit le signal de l'amour. Ah ! sans doute , dit-il en lui-même , tout m'est permis , osons. — Au même instant il est investi par neuf furies armées de dards & de verges , qui se jettent sur lui , le garrottent , déchirent ses vêtemens , & l'attachent à un arbre. Toutes accompagnoient le reproche d'un coup de fouet ou d'un coup de poignard. Son sang couloit ; mais le sang d'un infidele est un holocauste agréable à la beauté trahie. On ne lui laissoit la vie , que pour lui donner mille morts. Celle qui l'avoit le plus tendrement aimé , vouloit lui percer le cœur ; l'autre , qu'il avoit trompée par les sermens les plus sacrés , vouloit arracher sa langue ; celle-ci , dont il avoit dédaigné les appas , préparoit un dard pour l'enfoncer dans ses yeux. Pirocle étant survenu , brisa ses liens , & lui conserva la vie. Cette aventure ne paroîtra que plaisante , parce qu'elle n'est pas commune. Il y a cependant bien des Pamphiles dans le monde.

Le second épisode nous paroît puisé

dans Bocace, & semble avoir fourni à Moliere une de ses meilleures Comédies. Il est en Vers; mais il ne perdra rien à être transcrit en prose.

Un Berger d'Arcadie, un peu plus âgé qu'il ne falloit pour une femme de vingt ans, s'étoit marié. Les amours folâtroient rarement sous des cheveux gris; c'est dire que le vieux époux n'étoit point aimé. A vingt ans, il est mal-aisé de n'aimer rien. A cet âge aussi, on a de la pudeur; & la pudeur empêche de parler. C'est ce qui arriva à la jeune Misis. Elle aimoit un jeune Berger nommé Claius, qui ne l'aimoit point encore. Claius étoit bien fait & jeune. Misis le recherchoit; il ne la cherchoit point. L'esprit & l'amour ne vont jamais l'un sans l'autre; & où l'on rencontre l'amour, on est sûr de trouver bientôt l'esprit, qui fait inventer les ruses & tourmenter les jaloux. Misis se présente un jour à son époux; sa contenance timide & modeste, sa rougeur, ses yeux baignés de larmes, alarment son vieux époux. Il étoit ja-

loux ; il craint d'abord tout ce que craint un jaloux. Rassurez-vous, lui dit Misis, ma vertu vous répond de moi ; la confiance que je viens vous faire, vous en est un garant : mais dérobez-moi à des poursuites qui peuvent troubler mon repos & le vôtre. Claius, ce matin, m'a rencontrée dans les champs. Il m'a arrêtée, forcé de m'asseoir sur un banc de gazon, & d'entendre des discours que j'aurois trouvé bien doux, si je n'étois point votre femme. Je n'ai dû y soupçonner qu'un poison caché. Je l'ai quitté au plus vite ; mais avec peine ; car il me retenoit par le bras, baisoit ma main, la baisoit encore : je ne fais, mais jamais, oh ! non, jamais vous n'avez paru si tendre. J'ai montré du courroux, comme je le devois ; & pour le contraindre à me laisser partir, j'ai promis de lui écrire ; vous ferez le porteur de ma lettre ; c'est le meilleur moyen de le couvrir de confusion, & de m'en débarrasser. Dites-lui donc, dites-lui bien que je ne l'aime point, que mon devoir m'empêche de l'aimer, & que je ne

j'aimerai point, tout aimable qu'il est.

L'époux, enchanté de la confiance, courut à la rencontre de Claius, & ne manqua point d'affaïsonner la réponse de Misis de ces épithetes familières aux maris & aux jaloux. Claius protesta de son innocence : jamais, disoit-il, je n'ai attenté à l'honneur de Misis. Elle est belle ; mais je ne l'aime point. —

Au Village, les mots n'ont qu'une signification : ce n'est qu'à la Ville qu'ils en ont deux, & où l'on voit souvent que tout ce qu'une Maîtresse sous-entend, vaut mieux que tout ce qu'elle dit. Claius n'avoit pas assez d'expérience. Misis, confuse du peu de succès de sa ruse, se rendit plus intelligible. Elle se fit adresser, par une main inconnue, une lettre sous le nom de Claius. La lettre parloit le langage d'un Amant qui veut toucher une ame indifférente ; on promettoit tout ce qu'on peut promettre, foi & secret ; on donnoit un rendez-vous. Misis, trop surveillée par son mari pour faire rendre elle-même sa réponse, le chargea encore de ce message. Portez

à Claius, dit-elle, ce billet galant, & dites-lui qu'on lui a supposé plus d'esprit qu'il n'en a, & qu'il n'auroit pas dû avoir besoin de se faire parler à deux reprises, pour prendre un parti. — Claius avoit apperçu Misis quelques jours auparavant. Misis lui avoit souri, & il avoit souri à Misis, qui en avoit paru flattée. L'indifférence de Claius ne tint point contre deux jolis yeux : il avoit déjà des projets d'entreprise, quand il reçut la lettre. Il répondit au mari avec moins de bonne foi qu'il ne l'avoit fait précédemment. Il chercha Misis, qui ne songea point à l'éviter.

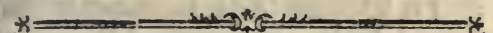
Nos Lecteurs doivent avoir reconnu la source où Moliere peut avoir puisé le sujet de sa Comédie de l'*Ecole des Maris*. Quoique cette Comédie n'ait été jouée qu'en 1662, & que l'*Arcadie* ait paru en 1620, nous ne sommes point tentés de croire que Moliere a fouillé dans ce Roman. Il est plus probable que l'un & l'autre ont puisé dans la même source. Dans cette circonstance, comme dans bien d'autres où Moliere

n'a point inventé la fabulation de ses plans, on peut lui appliquer ce vers de Regnard:

Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

(Par M. Mayer.)





TROISIEME CLASSE.
ROMANS HISTORIQUES.

HISTOIRE

DE LA

PROPHÉTESSE FLAMANDE,

*Tirée d'un manuscrit de Jean CROISSANT,
(Secrétaire d'Etat) de Philippe-le-Bel.*

DANS cette foule de manuscrits qui se trouvent dans nos Bibliothèques publiques, il en est que l'Historien rejette, pour ne point s'appesantir sur des détails; il en est d'autres qui échappent à ses recherches; & ceux-là peignent quelquefois, d'après nature, (s'il est permis de s'exprimer ainsi) leur siècle & les hommes. Nous regrettons encore de ne pas trouver dans nos grandes Histoires cette teinte

propre à chaque siècle. Les nuances d'un regne à l'autre, les dégradations n'y sont pas assez distinguées; de là vient que nous éprouvons tant d'ennui avec nos Historiens, & que nous sommes entraînés par le charme de cette simplicité piquante des Chroniqueurs. C'est chez les derniers une bonhomie si grande, qu'en lisant Guillaume de Nangis, on croit voir les événements dont il rend compte, se renouveler, passer devant nous. On croit converser avec les personnages, & l'on trouve dans cet Ecrivain (ce qu'on ne trouve point sous la correction des Modernes) une ame franche, sensible, bonne, pénétrée de ce qu'elle décrit. Cette même bonhomie fera chérir & respecter *Montagne*, long-temps après que plusieurs de nos sublimes Moralistes auront disparu. Pourquoi faut-il que, par une suite de nos engagements, nous soyons forcés de substituer notre style au style si vrai, si naïf de ces hommes précieux? Nous sentons d'avance combien nous allons y perdre aux yeux des connoisseurs. Nous désirerions extraire tous les petits tableaux

du regne de Philippe-le-Bel , qui se trouvent dans le manuscrit dont nous rendons compte ; l'Histoire s'en est emparée , & a fait d'une galerie de portraits un grand tableau. Nous n'allons parler que de ce que *Velly* a jugé à propos d'omettre ; des *mœurs*. Qu'on nous permette encore une réflexion. Il nous semble , comme à bien d'autres , que nos Historiens s'occupent trop de la politique & de la guerre , qui , dans un Etat , n'est que le crime ou la science d'une poignée d'hommes , & ne parlent pas assez des mœurs , qui est le résultat de la masse générale des vertus , ou des vices d'un peuple entier.

Jean Croissant , Auteur du manuscrit , ne dut son élévation qu'à une aventure qui , sous le regne de Philippe-le-Bel , fit beaucoup de bruit , parce qu'on avoit tous les vices de la superstition , & qui auroit conduit , de nos jours , Jean Croissant , droit à une maison de fous. Tant il est vrai que , bien loin d'avoir eu jamais des principes fixes , nous n'avons eu toujours que des notions très-relatives , & opposées entr'elles , en raison de nos lumières ou de notre ignorance !

On étoit ignorant sous Philippe le Bel. La science, eh ! quelle science ! étoit renfermée dans l'enceinte des Cloîtres, où les Moines faisoient des Elèves & instruisoient les jeunes gens. En les instruisant, ils ne manquoient pas de leur inculquer plus de préjugés qu'il n'étoit nécessaire. Si nous devons aux Moines de la reconnoissance pour nous avoir conservé les lettres & les livres, nous pouvons aussi les accuser d'avoir retardé les progrès des lumieres, & d'avoir sacrifié à de petits intérêts le bonheur de la Nation, qui fut pendant si long-temps si reconnoissante envers eux. On voyoit les plus grands Guerriers quitter le haubert, & échanger la cotte d'armes contre la tunique de saint Benoît : c'étoit pour les familles une illustration de plus. Ceux qui n'embrassoient point l'état monastique, vouloient du moins être ensevelis sous des habits de Moines, & dans leurs tombeaux. Les enfans des grands Seigneurs & des riches Chevaliers étoient envoyés jeunes dans les Monasteres de S. Denis, de S. Germain-des-Prés, & ailleurs : *mais ceux qui chétive fortune avoient, & qui désiroient leurs hoirs*

Clercs devenir, tâchoient de les faire entrer dans les moindres Couvens, où chantant Prime & Tierce avec Moines savans, ils devenoient sages comme eux. Ce fut ainsi que Jean Croissant s'achemina à l'état ecclésiastique de Frere Lais. Son pere, qui s'étoit ruiné en Terre Sainte, où, malgré le mauvais succès des Croisades de Monsieur saint Louis, on avoit la dévotion de se faire occire pour gagner le Paradis, avoit amené ce fils unique au Val de Cernay, près de Chevreuse,

« Jean Croissant avoit profité de la
» bonne instruction qu'on lui avoit don-
» née dans cette sainte Maison de l'Ordre
» de Cîteaux. Il étoit déjà *grandelet*, n'é-
» tant âgé que de vingt-deux ans; il sa-
» voit réciter *dévoïeusement* les prieres,
» & commençoit à apprendre par cœur
» ces beaux & grands Sermons qu'on prê-
» choit ores contre les Hérétiques, vrais
» enfans du Diable, à celle fin de les faire
» occire & exterminer; ce qui lui donnoit
» une très-émerveillable renommée de
» dévotion; voire d'un fameux esprit ».

Dans ce tems-là, les Revenans jouoient un rôle; il n'étoit jour que le Diable ne

fît quelque tour perfide aux plus grands génies & aux ames dévotes : il n'étoit forme qu'il ne prît; il devenoit tour-à-tour feu, rivière, cheval, montagne, homme, gentille Bergere; il subissoit, en un mot, toutes les métamorphoses qu'une imagination foible, ou exaltée par des jeûnes, ou égarée par des préjugés, lui prêtoit. La nature, fatiguée d'une trop longue austérité, tomboit-elle dans un état de langueur? c'étoit le Diable qui en étoit la cause. Les nuits étoient-elles troublées par ces songes qui naissent dans des cerveaux creux & vaporeux? on voyoit des Revenans.

Frere Jean étoit chargé d'aller tous les Samedis à Chevreuse, pour la provision du Couvent. Un jour qu'il étoit parti de grand matin, comme il chevauchoit paisiblement avec son Varlet, il distingua l'ennemi du genre humain qui venoit fondre sur lui sous la forme d'un gros arbre horriblement agité. Un signe de croix le tira d'embarras. Le Diable prit toutes les formes que la frayeur qui possédoit Frere Jean, voulut bien lui donner, & toujours il fut mis en fuite par un signe de croix. L'esprit malin

malin fut enfin plus adroit qu'il ne l'avoit été dans la tentation de saint Antoine.

« Il prit les traits de gentille & accorte
 » Damoiselle en jupon blanc, & au doux
 » regarder; & Frere Jean, loin de faire un
 » signe de croix, fut moult émerveillé ».

M'est avis, répondit le Varlet, que c'est encore le Diable! — Auroit-il cette beauté, se dit Jean? — Daignez, dit la feinte Demoiselle, avoir pitié de ma jeunesse. Je suis un Seigneur déloyal qui veut que je l'aime d'amour; je n'en ai mie la volonté. Mon pere m'a vouée à béguinage, béguine veus estre. Voulez-vous pas me dire quel est le chemin de Paris la grande Ville? — Volontiers, Madame. Varlet, vois comme tu t'abusois; le Diable a-t-il si doux parler? — Belle Dame; c'est moi qui vous conduirai à Paris. Il descend de son palefroi. La Dame monte: il tient la bride du cheval, & tremble à chaque instant que son palefroi ne fasse un faux pas. Madame, lui dit-il, c'est donc chose bien fâcheuse d'aimer par amour, puisque vous fuyez un Seigneur qui veut vous y engager. — Mais vous qui Clerc êtes, devez le savoir. — Pere Gardien m'a dit qu'amour n'étoit ne plus ne moins

que Belzébut ; c'est tout ce que j'en fais. — Qu'avez-vous donc appris au Moutier ? contez-le moi, menus devis nous rendront le chemin plus court. — On me remémorioit les merveilleux hauts faits des Chrétiens contre les Sarrafins , j'apprenois à lire dans le Pseautier, je chantois au lutrin. Le dîner venoit, on récitait la Légende dorée, on parloit de Monsieur S. Bernard, on disoit Complies , nous soupions, nous dormions ; voilà tout. Et vous, Madame, voulez-vous pas dire le lieu qui donne naissance à vos tant mignardes beautés.

La Demoiselle commença une histoire que Frere Jean entendoit ; le cœur tout pantelant de liesse, il ne parloit mie, mais il soupiroit longuement. Malheureusement le palefroi fit un faux pas. Frere Jean, peur de malencontre, fit un signe de croix, & la Dame disparut avec le cheval. Frere Jean fut bien pantois, il n'eut pas la force de se mettre en colere ; seulement il dit : *Le Diable est comme gens de Justice, faut toujours qu'il attrape miette, Mon pauvre cheval ! où es-tu à donc ? Puis il se mit bravement à plourer. Il est à présûmer qu'une jeune effrontée profita de la crédulité du*

Clerc, le séduisit par des doux propos, le dupa, & lui vola son cheval. De pareils diables se rencontrent plus aisément que le diable de Frere Jean. Cette aventure parvint aux oreilles de Philippe-le Bel, qui venoit de monter sur le Trône. Il voulut voir le jeune Clerc, lui trouva de l'esprit, & le plaça *chez les sages Maîtres de la rue du Fouarre (a)*. Philippe-le-Bel & toute la Cour, comme on voit, n'étoient pas moins superstitieux que le gros de la Nation. Il n'y avoit pas long-temps que le Palais de *Vauvert*, bâti par le Roi Robert, abandonné par ses successeurs, avoit été donné aux Chartreux, qui en chasserent pour toujours le Diable & les Reve-

(*) L'Université avoit ses Ecoles des deux côtés de cette rue : elle prit le nom de la rue du Fouarre (vieux mot qui signifioit de la paille); les Ecoliers en faisoient une grande consommation. Ils n'étoient assis dans les classes, que sur de la paille. Anciennement il n'y avoit ni bancs ni chaises dans les Eglises; on les jonchoit de paille fraîche & d'herbes odoriférantes, sur-tout à la Messe de minuit & aux grandes Fêtes.

nans : le nom d'Enfer est resté seulement à la rue.

Philippe-le-Bel s'attacha dans la suite Jean Croissant en qualité de son Clerc ; il suivit ce Prince dans toutes ses expéditions, & nous a laissé des anecdotes ; nous ne ferons usage que de celles qui sont moins connues.

ANECDOTES DE PHILIPPE-LE-BEL.

ON jouit sous son regne du peu de bien, mêlé de beaucoup de maux, que les Croisades avoient apporté en France ; les riches tissus qu'on avoit pris aux Arabes, firent naître l'idée de plusieurs branches nouvelles d'industrie ; la navigation devenue plus fréquente, agrandit le domaine du commerce ; le luxe plus généralement répandu dans toutes les classes de l'Etat, éleva bientôt des manufactures ; la Langue Grecque plus connue, fut un moyen nouveau pour transplanter en France l'ancienne Littérature.

L'or & l'argent circulèrent plus abondamment; ainsi on pourroit dire que la France, en perdant par les Croisades plusieurs millions de Citoyens, y gagna des millions en or, & acheta par le sang des connoissances inappréciables. Le fanatisme les avoit prêchées; & assurément on étoit bien loin de prévoir le profit qui en résulteroit. On nous permettra de n'être point de l'avis de Jean Croissant, qui a raisonné comme on raisonnoit alors.

Philippe-le-Bel étoit un Prince des mieux faits de sa Cour. Sa taille étoit légère, son maintien gracieux, toute sa personne étoit majestueuse & *décevante*. Il étoit altier, impérieux, colere. Au milieu d'une Cour galante, son ame fut fermée à de douces séductions. Il ne connut pas davantage la jalousie, malgré toutes les satyres qu'on fit contre la Reine. Il n'eut qu'une passion, une ambition extrême, à laquelle il fit même le sacrifice de sa vertu. Nous ne suivrons point Jean Croissant, qui parcourt les événemens de son siècle, parle beaucoup de la guerre contre les Flamands, qui ne fut pas si avantageuse qu'il le pense à la France;

puisque le Comté d'Artois fut battu près de Courtray avec perte de vingt mille hommes, & que les Flamands gagnèrent à cette déroute près de huit mille éperons dorés. Philippe-le-Bel ne prit jamais si bien sa revanche, qu'il ne fût contraint de leur accorder enfin la paix, & de les rétablir dans leur premier état. Il parle encore de l'armement considérable que ce Prince fit contre la Grande-Bretagne, & qui coûta six cens mille livres tournois, (cinq millions huit cens mille livres d'aujourd'hui), armement qui ne produisit rien : la France fut obligée de rendre Bordeaux par le traité de paix. Toutes ces entreprises dispendieuses réduisirent Philippe à la nécessité d'altérer les monnoies de son Royaume, & lui méritèrent le surnom de faux monnoyeur ; on ne lui prêta pas des vues moins avides dans l'extinction de l'Ordre des Templiers, dans l'imposition de la taille, qu'il combina avec Enguerrand de Marigny, & dans sa *maltôte* du 100 & 500^e, imposés d'abord sur les fonds des Marchands, puis sur les laïques, enfin sur les Clercs ; ce qui lui attira des vives réprimandes de la part de

Boniface (*). Outre ces exactions, Philippe donna ordre à tous les François de donner la moitié de leur argenterie à quatre livres quinze sols le marc. Ceux qui n'étoient point nobles, ou qui avoient deux cens livres tournois de revenu, étoient contraints de feryir le Roi dans les armées, ou de payer une taxe. Ceux qui avoient cinq cens livres tournois, étoient obligés d'entretenir un cavalier à leurs frais. Cent feux de payfans donnoient & habilloient six sergens, ou payoient deux sols par jour. Les besoins de l'Etat absorboient tout, parce que l'Etat étoit mal gouverné; Philippe n'exigeoit rien pour lui. Le plus économe des Rois manquoit souvent de fonds. Le premier Septembre 1302, Jean Croissant lui prêta trois cens livres tournois. Une partie des revenus de la Reine étoit retranchée. Sur la somme qu'on lui donnoit

(*) La maitôte, d'où est venu le mot maitôtier, vient d'un latin barbare *maletolia*, impôt injuste. Cette taxe fut levée pour la guerre contre les Anglois.

tous les Samedis pour nourrir des pauvres à volonté, on ne lui laissa que quatre sols. On régla que toutes les fois qu'elle monteroit à cheval, & changeroit d'hospice, elle auroit pour ces deux objets, & pour faire les aumônes, seize sols. On arrêta qu'elle n'auroit par an que six cens livres parisis pour fournir à ses gratifications, étrennes, menus plaisirs. Il lui fut défendu d'emprunter. On lit dans un manuscrit de l'Abbaye de S. Victor, que Philippe séjourna un jour dans une Ville, pour y faire raccommoder son vêtement, & que cette réparation lui coûta dix-huit deniers. Henri IV avoit aussi son pourpoint déchiré; les temps sont bien changés.

Philippe, qui vouloit faire un dernier effort contre les Flamands, convoqua le ban & l'arrière-ban de toute la Noblesse du Royaume, au premier de Mai de l'année suivante, dans les plaines d'Artois. Toute la France contribua à cette levée extraordinaire : on vit venir à la revue générale des *Abbeses montées sur de beaux palfrois, crosse en main, gentille guimpe sur tête, grand courage au cœur, à la tête de leurs hommes d'armes.* On y vit l'Evê-

que d'Auxerre, l'Abbé de Sainte-Barbe, conformément à une lettre du Roi, du 14 Mai 1303; & tous en raison des grands fiefs dont ils étoient tenanciers. Ici le mémorial de Jean Croissant devient précieux, parce qu'il fait connoître l'ancienne Noblesse qui s'y rassembla. Nos Lecteurs ne feront point fâchés que nous leur rappelions des noms illustres, dont quelques-uns ne jouissent plus du même éclat.

Croissant comprend dans l'Isle de France & une partie de la Picardie; les Comtes de Valois, d'Evreux & de Dreux; les Seigneurs de Montmorency, de Dammartin, de Beu, le Boutellier, de Bruyeres, de Voisins, de Chantilly, de Chartres, de Courtenay, d'Auneuil, de l'Isle-Crépin, de Dury, de Melun, de Chatelier, d'Aunay, de Rouy, de Mirepoix, de Trie, de Chambly, de Wirme, de Bouville, de Chevreuse, de Milly, de la Roche, de Vendôme, de Garencieres, de Hauterive, de Boursonne, de Béthisy, de Montreuil, de Gonesse.

Les Gentilshommes du Berry étoient le Comte de Sancerre, les Seigneurs de Chauvigny, de Juilly, de Culant, de

Leuroux , de Gracay , de Lignieres , de Prie , de la Brosse.

Ceux de Normandie , les Seigneurs de Malet , d'Harcourt , de Blainville , de la Ferté , de Cornuel , de Montigny , d'Etouteville , du Hotot , de Clerc , de Bayon , de Croilly , de Patris , d'Orseval , de Ferriere , de la Hayne-Paluel , de Préaux , de Rouvray , de Messe , de la Riviere-Tibouville , de Meulan , de Bertrand , & le Comte d'Eu.

La Noblesse de Bretagne étoit composée du Vicomte de Rohan , de celui de Limoges , des Seigneurs de Beaumanoir , de Léon , d'Ancenis , d'Avaugour , le Beuf , de Dinan , de Rieux , de Cornouailles , de Machecou , de Blain , Piessé de Bretagne , du Pont , de Téniaç , de Rothelin , de Mofiac , de Gaygole , de Rochefort , de Quintin , de Rogi , de Château-Briant.

Celle du Mans étoit composée des Seigneurs de Laval , de Beaumont-le-Roger , d'Averton , de Chaourfes , de Doncelles , de Vendôme , de la Ferté.

Celle d'Anjou , les Craon , les Jaunay , les Matefelon , les Chemilly , les Montezan , de la Haye , de Maulevrier.

La Touraine avoit à sa tête les Seigneurs de Montbazon, d'Amboise, de la Haye, de Marly, de Billy, de Preuilly, de Beaucay, de Précigny.

Le Perche ne fournit que les Seigneurs de Louvigny & d'Illiers.

Le Limoufin, les Vicomtes de Turenne & de Ventadour, le fleur de la Porcherie.

Dans la Bourgogne, les Seigneurs de Vienne, de Montfaucon, de Vergy, de Châlons, les Comtes de Montbéliard & d'Auxerre, les Seigneurs d'Ozélieres, de Grancey, de Mont Saint-Jean, de Charny, de Rogemont, de Fauconnin, de Vaugrennant, de Neuf-Châtel, d'Antony, de Noblant, de Hoignon, de Bergy, de Noyers.

Pour la Champagne, Thibaut, Duc de Lorraine, Simon de Châteauvilain, le Comte de Rouffy, les fleurs d'Anglure, de Soligny, du Bois, de Rosemont, de Mery, d'Athien, de Joinville, de Garlande, de Dampierre, de Bricant, le Comte de Bar, les Seigneurs de la Foché, de Broyes, de Vaucouleurs, du Frainel, de Choiseuil, de Bourlaimont,

de Beaufremont, de Velery, le Vidame de Châlons, les Seigneurs de Conflans, de Charbonne, de Beaumes, de Chodonnez, de Juilly, de Jally, de Torote, de Piancy, de Courlandois, & le Comte de Nevers.

Pour le Vermandois & le reste de la Picardie, les Seigneurs de Coucy, de Rayneval, d'Hangest, de Manecourt, de Montchallon, de Torote, de Mornil, de Briffon, de Forez, de Beaujean, de Jean Dauphin, d'Ailly, de Mailly, de Créqui, d'Itourmel.

Pour le Poitou, les Seigneurs l'Archevêque de Lusignan, de Valencay, de Bergerac, de Mirmande, de Rocheschouart, de Pons, de Barbézieux, de Belleville, de la Marche, de Chabot, de Thouars, d'Archiac, de Monlezun, de Cohouart, de la Rochefoucauld.

Pour le Languedoc, les Comtes de Foix, de Comminges, de Rodes, d'Armagnac, de Périgord & d'Astarac.

Il n'y a point de Rois, sous qui ces sortes de dénombremens aient été si nombreux que sous Philippe-le Bel. Ils sont tous rapportés dans le Journal de

ce Prince, écrit en cire sur des planches de bois noir, & conservé à la Bibliothèque de S. Victoir. Ce Journal est très-intéressant pour notre ancienne Noblesse. On y voit les noms des Chevaliers du temps. Plusieurs reparoissent dans tous les dénombremens de ce regne : parmi ceux-ci, nous avons principalement remarqué C. de Courcelles, Michel de Béthisy, Philippe de Créqui, Robert de Gouffanville, P. de Céquoy.



HISTOIRE

D'UNE JEUNE

PROPHÉTESSE FLAMANDE.

ON se souvient que Philippe-le-Bel voulant donner une vigueur nouvelle à la discipline militaire, redonna une nouvelle splendeur à la Chevalerie Françoisé. *L'amour & l'honneur*, ces deux mots avec lesquels on mene loin les François, devinrent un cri national. Les *lances* eurent encore à leur tête des Chevaliers, & les Chevaliers eurent leurs Dames. Les combats étoient pour la valeur des fêtes brillantes; la paix avoit aussi des fêtes pour la beauté. On se souvient encore du jour où Philippe arma Chevaliers ses trois fils & le Roi d'Angleterre dans l'Eglise de Notre-Dame, en présence de toute la Cour, & avec la pompe la plus auguste. La fête qui suivit cette cérémonie importante, donnée au Pré aux Clercs, offrit tout à la fois, dans le même champ, deux

spectacles précieux aux François. Ici les Chevaliers les mieux faits, les plus adroits, & couverts de riches habits, montroient leur adresse & leur valeur dans un tournois brillant; là, & sous les yeux des combattans, les Belles développoient dans un ballet, par des mouvemens extérieurs & mœlleux, toutes les graces de la beauté, & toute la sensibilité de leur ame. Les yeux des Dames sembloient chercher ceux des Chevaliers. Ah! si ma Dame me voyoit, disoit celui qui se présentoit dans la carrière: Ah! si mon Chevalier me voyoit, disoit la Dame prête à figurer dans le bal. Ce même motif, qui les animoit tous, leur faisoit faire à tous des prodiges. Le Roi & la jeune Isabelle, Reine d'Angleterre, placés au haut d'une tourelle de l'Abbaye, étoient présens à cette fête.

Il n'y a rien qui tienne davantage au merveilleux que la valeur & la beauté, rien par conséquent qui soit plus propre à exalter une imagination ardente. Quelles idées ne devoient point faire naître dans l'esprit des François, la rencontre de Henri, tenant la main de la belle d'Es-

trées? On éprouvoit alors l'empire absolu des deux puissances : ce double empire, si cher à un François, dont le cœur a toujours besoin d'un maître. La présence du Comte de Valois assis auprès de la Reine Isabelle, exalta la tête d'un jeune & foible Théologien. Ce qu'il avoit vu un moment dans le tournois, s'étoit bien mieux gravé dans son esprit, que tout ce qu'il s'efforçoit d'apprendre depuis long-temps dans *Scot*. Non content de sentir; son imagination exaltée, ou plutôt son cœur qui éprouvoit un nouveau besoin, voulut établir un nouveau dogme; dogme charmant & fait pour avoir des prosélytes parmi les Belles & les Amans. Ce Théologien, qu'on nommoit d'Olonne, écrivit des volumes sur cette tendre matière. L'incendie qui réduisit en cendres la ville de Noyon, & principalement l'Abbaye de S. Éloi, dévora les manuscrits : ce rêve avoit été déjà imaginé par *Amaulry*, sous Philippe-Auguste. D'Olonne eut cependant quelques sectateurs, & sur-tout dans les Couvents.

Une Béguine de Flandres, née à Ni-

velle, encore dans sa seizième année, quand Charles, Comte de Valois, passa dans cette Ville, ne vit pas ce Prince impunément. Sa beauté la frappa; sa bonté & ses manières affables la touchèrent; elle ne mesura point l'intervalle qui la séparoit de ce Prince; elle aima, & crut qu'il suffisoit d'aimer, pour être digne d'être aimée. Son ame encore neuve s'ouvroit toute entière à l'espérance. La solitude donnoit tous les jours plus d'activité à un penchant déjà impérieux. Quand les yeux d'une Amante ne peuvent plus lui montrer l'objet qu'elle aime & qui s'éloigne, son imagination devient alors une glace fidelle, qu'elle consulte à chaque instant du jour, & où elle retrouve tous les traits de son Amant : c'étoit-là que la jeune Flamande voyoit toujours Valois. L'impatience, une des premières peines de l'amour, l'emporta enfin sur tous ses devoirs. Le Ciel même, à qui elle s'étoit consacrée, ne fut pas assez fort pour l'épouvanter; elle déserta les Autels, abjura des Vœux qu'elle ne pouvoit plus observer, & s'élança dans un monde, où une illusion chérie lui

promettoit une félicité inaltérable ; illusion courte, & qui séduit toutes les ames sensibles.

Béatrix (c'étoit son nom) se déguisa en jeune Pastoureau , & marcha vers Saint-Omer , où Valois se trouvoit à la tête d'une armée. L'accès auprès du Prince lui parut plus difficile qu'elle ne l'avoit cru. Personne ne vouloit se charger de présenter un jeune Berger. L'amour ingénieux en suggéra les moyens à Béatrix. Elle essaya de toucher du chalumeau , & réussit. Sa voix savoit rendre & nuancer toutes les inflexions tendres. Les Chevaliers François prirent plaisir aux *lays* du gentil Pastoureau. On en parla au Comte de Valois , qui voulut le voir. Quel moment pour elle ! Béatrix se fût précipitée à ses pieds ; mais la présence de tant de témoins l'en empêcha. Elle rougit , trembla , tomba presque sans connoissance ; son œil seul avoit conservé du mouvement. Elle chanta enfin une Romance Flamande. Elle rendit si bien la situation d'une Amante inquiète , sa voix exprimoit si bien l'amour & la douleur , que les Chevaliers en furent atten-

dris. Les Dames, sur-tout, s'intéressèrent au jeune Pastoureau. Plusieurs d'entr'elles éprouverent pour lui un sentiment plus vif que celui de l'intérêt. Béatrix, qui étoit l'Amante la plus infortunée, auroit pu être le Pastoureau le plus heureux. Les beautés les plus rares lui offroient le même sort que ses yeux avoient déjà offert à Valois, & Valois n'entendoit pas ce langage.

Une des filles d'honneur de la Reine devint éperdument amoureuse du jeune Pastoureau, il n'étoit prétexte qu'elle n'inventât pour l'entretenir tête à tête; tantôt elle vouloit qu'il lui montrât à jouer du chalumeau, tantôt qu'il lui apprît des chansons Flamandes. Elle vouloit qu'il suivît ses pas, lui défendoit de se rendre aux invitations des autres Dames. Ainsi Béatrix étoit devenue un objet d'amour & de jalousie : cent fois elle eut pitié de cette Dame, & voulut se trahir elle-même; mais elle craignit une vengeance, que la honte de s'être abusée auroit pu provoquer. Cette Dame étoit aimée d'Angeſt, Chevalier de la bannière de Péquiny. Il n'étoit point aimé. Il cher-

choit des yeux son rival dans tout le camp, quand il le rencontra dans un simple payfan. Son amour-propre en fut autant offensé que son amour. C'est lui, dit-il, qu'on me préfère ! lui ! Je serai bientôt vengé. — Il donna ordre d'arrêter pendant la nuit le Pastoureau, de le conduire en son Château, & de l'enfermer dans une tour jusqu'à son retour. L'Ecuyer obéit. Béatrix désespérée de ce traitement, & encore plus affligée d'être séparée du Comte de Valois, fit tout ce qu'elle put pour fléchir ses geoliers. Sa prison fut adoucie ; mais la liberté ne lui fut point rendue. Attachée à Valois, & mise sur l'état de sa maison, elle le croyoit l'auteur de sa captivité ; elle n'imaginait point qu'un simple Chevalier avoit osé la faire enfermer de son autorité. L'ingrat, disoit-elle ! quel est mon crime ? En ai-je commis d'autre que de l'aimer ?

La guerre ne se terminoit point : d'Hangest restoit au camp ; Béatrix dépérissait : l'Ecuyer en instruisit son Maître. D'Hangest, qui avoit regagné le cœur de sa Dame, oublioit auprès d'elle le jeune Pastoureau qu'il détenoit dans son Châ-

teau. Un rival qu'on ne craint plus, à son tour n'a plus rien à craindre. D'Hangest ne haïssoit plus Béatrix ; mais comme sa détention avoit été ordonnée sans l'aveu de Valois, d'Hangest craignoit les suites de cet enlèvement forcé ; & voulant concilier sa tranquillité avec sa justice, il commanda à son Ecuyer de conduire Béatrix à Amiens, pour y demeurer quelques années sous la discipline d'un Prieur ami d'Hangest.

Béatrix, à la veille de passer d'une captivité dans une autre, aima mieux s'exposer à perdre promptement la vie, que de la conserver en perdant sa liberté. Elle fit connoître son sexe à l'Ecuyer, qui, *loyal & craignant Dieu*, consentit à la conduire dans un Couvent de Béguines. En place de ses habits pastoureux, l'Ecuyer donna à Béatrix le plus *bel* acouëtrement de sa femme, *une cotte rouge, une gorgerette blanche & un touret bleu*. Arrivée à Cambrai, elle prit le nom de *Loyse*, & y reçut bientôt le voile des mains d'une vieille Abbësse. Une seconde fois, sa bouche se voua au service des Autels ; mais son cœur fut la victime :

ce cœur étoit toujours le même ; les souvenirs de Béatrix venoient troubler le repos de Louise, Une seule pensée causoit tant de tourmens : Valois, non ce Valois qui lui paroissoit si digne d'être aimé ; mais ce Prince injuste, qui n'avoit point voulu lire dans ses yeux, pour qui elle avoit tout sacrifié, qui l'avoit payée de la plus froide indifférence, & avoit fini par la faire traîner dans un cachot. Valois étoit digne de toute sa haine ; & sa haine, plus forte que son amour, éveilleoit sa vengeance. Rien ne faisoit diversion à ses transports de rage ; la solitude affreuse dans laquelle elle vivoit, la forçoit de se replier sur elle-même, & de chercher toutes ses consolations dans les noirs projets qu'elle enfantait. Les noms de Valois, de parjure, étoient sans cesse dans sa bouche ; & les murs tout nuds renvoyoient à ses oreilles un écho lamentable.. Si l'amour, quand il est heureux, nous plonge dans une fièvre continuelle ; malheureux, il égare bien mieux la raison. Louise, en cessant de raisonner, conserva toute l'énergie de son caractère ; le désespoir & l'amour entretenoient ses forces, & l'exal-

toient continuellement. Son œil vif & étincellant, ses gestes prononcés, sa tête haute, une certaine dignité qui perçoit à travers le désordre de sa personne, en imposèrent aux crédules Religieuses qui l'environnoient; les plus dévotes la prirent pour une Sainte; les plus simples pour une illuminée, pour une Prophétesse. Bientôt on accourut pour la voir, ensuite pour l'entendre. Louise, qui reprit enfin l'usage de ses sens, forma le projet de soutenir un rôle, qui pouvoit peut-être accélérer l'instant de sa vengeance. Le hasard ayant fait accomplir quelques-unes de ses prophéties, il n'en fallut pas davantage pour lui mériter la vénération publique. Philippe-le-Bel, ses enfans, Valois lui-même, voulurent consulter, avant de lever une seconde armée contre les Flamands, *cette tant bonne Religieuse qui faisoit moult de si beaux miracles.*

La vue de Valois, cet objet de la haine & de l'amour de Louise, décomposa tous ses traits; le plaisir de le revoir, la fureur qui l'animoit, l'agiterent de mouvemens convulsifs; son visage & ses yeux parurent tout en feu. La Cour la crut saisie de

l'enthousiasme prophétique ; on respecta la présence du Dieu qui avoit commerce avec elle, & on attendit avec stupéfaction les paroles sacrées. On ne savoit pas que Valois étoit la Divinité qui produisoit tout ce désordre. Enfin Louise ouvre la bouche, ses levres tremblent, tout son corps frissonne ; elle ne peut que dire, en regardant Valois d'un œil terrible & menaçant : *Allez.... oui.... allez.... les traîtres seront punis.* — On crut qu'elle sous-entendoit les Flamands. Valois s'écrie : *J'en accepte l'augure.* — *Vas donc*, dit-elle, *vas, ma tête répondra de la vérité de mon oracle.*

Plein d'un ardeur nouvelle, Valois part, & fait passer dans l'ame des Preux Chevaliers tout le feu dont il est rempli. Mais quelle est sa surprise de trouver campés les Flamands, qu'il croyoit surprendre par la célérité de ses marches !

Louise s'étoit sauvée du Couvent ; en habit de payfanne, & avoit fait donner des avis sûrs aux ennemis, qui ne les avoient point négligés. Placée à peu de distance des deux camps, elle aversiffoit les Flamands de tous les mouvemens

mens des François. La valeur de Valois & le courage des Chevaliers, l'emportèrent enfin sur toutes les ressources des ennemis. Louise, qui désespéra de voir l'armée Françoisé défaite, & Valois puni, prit le parti de le punir elle-même ; elle couroit trop de hasards en lui plongeant un fer dans le sein ; le poison étoit plus sûr.

Un soir que Valois se livroit, à table, à cette gaieté naïve dont nos Princes ne se défendoient point autrefois, il sentit tout-à-coup des douleurs aiguës dans les entrailles. Une pâleur mortelle décéla bientôt la cause du mal ; le contre-poison fut administré promptement, & le Ciel conserva à la France le pere de tant de Rois qui l'ont suivi.

Le crime étoit commis, Louise étoit vengée ; mais elle étoit bien loin de jouir du prix de son forfait. L'amour, qui en étoit l'auteur, l'amour devoit être son bourreau. Avant d'avoir appris le funeste succès de sa scélératesse, les remords avoient commencé à la déchirer ; elle eût voulu racheter de tout son sang les jours que le poison alloit trancher ; jamais elle n'avoit tant aimé ; Valois expirant

n'étoit plus coupable. Cent fois elle leva sur elle le poignard homicide ; mais on eût ignoré la cause de sa mort ; on n'eût point su que Louise avoit fait périr le Comte de Valois , & qu'elle n'avoit point voulu lui survivre. « C'est trop peu , dit-elle , de la mort , si elle n'est ignominieuse ; l'échafaud & l'opprobre , voilà le partage de Louise ».

Tandis que tout le camp étoit dans les alarmes , & qu'on cherchoit l'auteur de cet attentat horrible , Louise demande à parler à Valois , & se dénonce elle-même. « Qui a pu t'engager , lui dit le Prince , à ce crime ? — L'amour , ta perfidie ; ne me reconnois-tu pas ? as-tu oublié le *Menestrel* de Saint-Omer , le Captif d'Hangeft , la Prophétesse de Cambrai ? — Quel mal ai-je donc fait , répond Valois , à ce gentil *Menestrel* ? Que me parles-tu d'Hangeft ? Qu'as-tu de commun avec la sainte fille de Cambrai ? » Louise raconte alors sa passion funeste , son travestissement , son emprisonnement au *Châtel* du Gentilhomme Picard , sa profession religieuse , son égarement , ses ruses , sa fureur ; tout , jusqu'au poison. D'Hangeft , présent à cette étrange scène ,

s'accuse en loyal Chevalier, & raconte, à son tour, comment il avoit pris le *Ménéstrel* pour un rival, comment il l'avoit fait enlever, & par cet enlèvement exposé les jours d'un si grand Prince; & il présente sa tête. Valois, attendri & étonné, lui pardonne, & pardonne à Louise.

Louise, déterminée à souffrir la mort, reçoit son pardon avec reconnoissance, la vie n'avoit plus de prix à ses yeux; mais tant de générosité la lui rendit chère, elle voulut vivre pour aimer, mais d'un amour bien différent, celui qu'elle aimoit par-dessus tout. Ses pleurs furent d'abord les seules expressions de sa sensibilité; ensuite se prosternant aux pieds de Valois: « Prin-
» ce, lui dit-elle, je vous ai aimé, haï,
» empoisonné : maintenant je vous ré-
» vere; je ne vous quitterai point; vous
» m'avez fait passer de *vice à vertu*; atta-
» chez-moi à Madame la Comtesse. Je
» veux vous voir tous les jours, puisque
» vous me rendez heureuse; jouissez de la
» vue de votre ouvrage. — J'y consens,
» dit Valois; ma mie, relevez-vous; &
» vous d'Hangest, ne voudrez-vous pas,
» par amour pour moi, mener cette Da-

» moiselle à Crépy, & la bien recomman-
» der à Madame la Comtesse, ma femme ?
» *Si elle fait difficulté à cause du poison,*
» *dites-lui ce qu'avez vu ici, & que nous*
» *avez laissés tous plourant de lieffe* ».

Louise arriva à Crépy en Valois. La Princesse, indignée d'adord de la noirceur du crime, ne vouloit point la recevoir ; mais tant fit le bon d'Hangest, qu'il attira à compassion Madame la Comtesse. Elle reçut Louise, dont la conduite sage fit oublier les méchefs ; mais jamais elle ne put en perdre le souvenir : ce souvenir la mena bientôt de vie à trépas, tant y a qu'il n'est pire ennemi du crime que notre conscience.

(Par M. l'Abbé C***.)



QUATRIEME CLASSE:
ROMANS D'AMOUR.

LE ROMAN
D'ALBANE
ET
DE SICILE.

Par le Sieur DU BAIL, Gentilhomme.

Paris, 1626, 1 vol. in-18.

LE sieur du Bail avoit un esprit très-bour-
soufflé, & quelquefois plaissant par son enflure.
Il dédie son Roman à M. d'Almeras, Contrô-
leur-Général des Postes. Et l'Epître commence
ainsi :

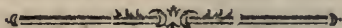
M O N S I E U R,

« Les ames royales qui soupirent d'amour &

» de peine dedans ce Roman, craignant de ne
 » pouvoir voyager sûrement en France, implo-
 » rent votre faveur ».

On s'étonne qu'il ne lui demande pas des Chevaux.

Le Roman n'est pourtant pas ridicule ; il mérite même d'être connu.



HERMOCRATES, Roi d'Albanie, après un regne heureux & florissant, venoit de payer son dernier tribut à la Nature. Les Rois ses voisins plainquirent sa mort ; ses Sujets la pleurerent, & la Reine en fut inconsolable. Pandoste, son fils & son héritier, arrosa de larmes son tombeau ; & la douleur d'avoir perdu un pere, le rendit quelque temps insensible au bonheur de posséder une Couronne. Il fit ériger, à Hermocrates, un magnifique mausolée, monument durable, qui devoit annoncer à la postérité, & les vertus du pere, & la piété du fils.

Pandoste, monté sur le Trône, crut devoir se montrer à ses Sujets. Il visita ses

Provinces, & il y trouva par-tout des Sujets soumis. Mais son ame n'étoit pas encore fermée à la douleur ; il fallut que l'amour se chargeât de consoler la nature. Bellaire, jeune Princesse d'Abanie, étoit une de ces beautés dont la vue ne permet qu'un sentiment. L'ayant rencontrée un jour, comme elle alloit visiter la Reine, Pandoste fut si frappé de ses charmes, qu'il la suivit chez sa mere, pour la regarder plus long-temps. En la voyant de plus près, il l'aima davantage. La Princesse n'avoit pas ce genre de beauté qui n'a que l'expression du moment ; elle plaisoit au premier coup d'œil, elle charmoit à l'examen.

L'amour, chez les Rois, est plus prompt à se déclarer, parce qu'ils ont peu d'obstacles à craindre, & qu'ils n'en craignent aucun. Ayant saisi un instant où la Reine entretenoit quelqu'un en particulier, il s'approcha de Bellaire, pour lui parler de son amour. Le Prince s'offrit à elle, comme l'humble sujet de sa beauté ; mais il est vraisemblable que, sans le vouloir, en lui disant qu'il étoit son esclave, il lui rappelloit un peu qu'il

étoit son Roi. « Charmante Bellaire,
 » ajouta-t-il, c'est vous que le Ciel des-
 » tine, sans doute, à effacer les longs en-
 » nuis que m'a causés la mort d'un pere !
 » c'est vous qui devez m'arracher à la
 » douleur, pour me rendre à ces peuples
 » que je dois gouverner. Les Dieux veu-
 » lent que je partage ma vie entre le soin
 » de vous plaire & celui de les rendre
 » heureux ».

Ce discours surprit & embarrassâ Bellaire. Le Roi s'étoit exprimé fort clairement, & lorsqu'une Belle, en pareil cas, n'a pas la ressource de paroître n'avoir pas compris, il ne lui reste que celle de ne pas croire; c'est aussi le parti que prit Bellaire. « Sire, lui dit-elle, avec une
 » rougeur qui l'embellissoit encore, j'au-
 » rois trop à m'enorgueillir, si je pou-
 » vois croire à un discours aussi flatteur;
 » vous cherchez, sans doute, à vous dis-
 » traire un moment; je suis flattée d'en
 » être l'occasion, mais je ne dois pas
 » prendre votre galanterie pour de l'a-
 » mour ».

Le Roi, qui aimoit véritablement, trouva ce doute injurieux. Il dit à Bel-

laire, que tant de beauté devoit répondre à la sincérité de son aveu. Il lui fit de tendres reproches, & la rassura par des promesses & des sermens. Le Roi étoit aimable, & Bellaire désiroit trop son amour, pour ne pas se laisser persuader. Sire, dit-elle enfin, pardonnez, si en songeant à mon peu de beauté, j'ai pu douter un moment de ce que j'entendois; je me méfiois bien moins de vous que de moi-même. Il n'étoit pas facile de se persuader, en effet, que, parmi tant de beautés qui briguent votre amour, vous eussiez daigné l'accorder à celle qui l'avoit le moins mérité. Mais, Sire, ajouta-t-elle, en croyant à cet aveu, j'ai besoin d'être rassurée sur vos intentions. L'amour sans l'estime.... Je vous entends, interrompit le Roi, croyez que je suis aussi jaloux de votre honneur que de ma propre gloire.

Ils furent interrompus par l'arrivée de la Reine, dont le temps & la raison commençoient à adoucir les ennuis. Les discours de Bellaire n'avoient pas peu contribué, ce jour même, à la consoler. Mais cette Princesse, depuis son entretien avec le Roi, avoit le cœur trop oc-

cupé pour songer aux chagrins d'autrui. Elle croyoit entendre encore les discours de Pandoste; & à mesure que la Reine, moins triste, prenoit du goût pour la conversation, Bellaire, de son côté, marquoit du penchant pour la rêverie.

Le lendemain, la Reine lui ayant demandé pourquoi, depuis deux jours, elle négligeoit de la consoler sur la mort de son époux? le Ciel, lui répondit la Princesse, y a pourvu beaucoup mieux que je ne pourrois faire. Le Roi, votre fils, l'héritier du sceptre & des vertus de son pere, est bien propre à vous consoler de la perte du feu Roi; il le remplace trop bien pour ne pas le faire oublier. En même-temps, sans y songer, elle s'engagea dans l'éloge des vertus du Roi, & elle s'en acquitta bien moins en Juge qu'en Amante. Elle n'eût pas fini si-tôt, si la Reine ne l'eût interrompue, en lui disant avec bonté: Oui, Bellaire, j'avoue que mon époux est dignement remplacé par mon fils; je n'ai plus à désirer que de le voir dans les bras d'une épouse qui vous ressemble en vertus & en beauté.

Ce compliment fit rougir Bellaire: il

flattoit plus que son amour-propre, & le remerciement qu'elle fit à la Reine, se ressentit un peu du trouble de son esprit. Le hasard la servit heureusement; une nouvelle compagnie qui survint, lui fournit une occasion d'aller chercher la solitude, dont elle avoit un si grand besoin.

Le Roi, de son côté, avoit choisi pour confident Eumenes, Officier de la Couronne, qui, louant le choix qu'il avoit fait de Bellaire pour son épouse, lui conseilla de le communiquer à la Reine. Pandoste ne fut pas plus surpris, quand, dès la première ouverture, la Reine lui dit qu'elle avoit prévenu son choix, & que, loin de blâmer cet hyménée, elle le désiroit depuis long-temps. Sur le champ, Eumenes fut député vers Bellaire pour lui en porter la nouvelle. La Princesse répondit comme toute femme qui obtient ce qu'elle désire, & crain: de paroître l'avoir désiré.

Le projet de ce mariage étant parvenu aux oreilles d'Alphée, l'un des plus grands Seigneurs du Royaume, qui avoit conçu une violente passion pour Bellaire, fut sur le point d'entraîner la ruine de l'Etat.

Cet Alphée étoit un homme emporté & présomptueux ; il regarda ce mariage comme un affront fait à son mérite, & un vol fait à son amour. Ne formant plus que des projets de vengeance , il cessa de voir son Roi dans son rival, & il jura de le perdre, ou de périr lui-même.

Plein de ce dessein criminel, il partit secrètement pour la Hongrie ; il se jeta aux pieds du Souverain de ces Contrées, se plaignit d'avoir été offensé dans son honneur, & lui demanda vengeance, en lui offrant de livrer la Province dont il étoit Gouverneur. Il étoit passionné, il fut éloquent ; il inspira à ce Prince le desir de le venger, ou plutôt l'espoir d'envahir le Royaume d'Abanie. Dès l'instant même, il fut convenu qu'il retourneroit dans son Gouvernement, pour y disposer les esprits à voir arriver une armée ennemie. Mais avant de quitter la Cour de Hongrie (tant les passions étouffent la nature !), il laissa en otage son fils, qu'il aimoit peut-être. La crainte de le perdre ne put l'emporter dans son cœur paternel sur l'espérance de se venger.

De retour dans son Gouvernement ;

il se fit un parti nombreux, & son succès lui parut assuré. Le mariage du Roi ayant été arrêté & publié par-tout le Royaume, il crut ne devoir pas perdre un moment pour agir; mais chaque pas qu'il faisoit, le conduisoit à la mort qu'il avoit déjà trop méritée. Pandalisie, Gentilhomme qu'il avoit séduit, ne put résister au cri de sa conscience. Au moment de consommer son crime, sous un faux prétexte de voyage, il courut se jeter aux pieds du Roi, pour y déclarer, au péril de sa vie, une trahison dont la séduction l'avoit rendu coupable.

Le Roi, voulant à la fois pardonner sa foiblesse & récompenser sa fidélité, le revêtit du Gouvernement d'Alphée; & comme Pandalisie n'étoit pas encore suspect aux Rebelles, Pandoste lui ordonna, d'après l'avis de son Conseil, de repartir avec quelques Gentilhommes, sous prétexte d'aller se joindre au Chef des Conjurés, mais en effet pour s'assurer de sa personne. Cet ordre est exécuté, après quelques précautions prises, Cet événement s'étant répandu dans la Ville, ce même peuple, qui avoit juré de suivre

la fortune d'Alphée, reçut la nouvelle de sa détention comme le signal d'une fête publique, & courut au Château pour insulter à son malheur. Il seroit difficile de représenter ici la rage d'Alphée. Son supplice commença bientôt, car la nouvelle de sa captivité étant parvenue chez l'Etranger, l'armée qui étoit en marche pour venir fondre sur l'Albanie, irritée d'une tentative inutile, eut la cruauté de faire mourir son fils, qu'on avoit en otage. On lui fit son procès : il fut décapité ; sa tête portée au bout d'une lance, fut exposée à l'une des portes de la Ville, & enfin le mariage de Bellaire acheva de ramener le calme & le goût des plaisirs.

Faut-il interrompre ici le récit des fêtes qui suivirent, pour annoncer les plus cruelles infortunes ? Cet amour, qui a fait des deux Epoux un couple digne d'envie, les rendra bientôt digne de pitié, parce que ce même Pandoste, qu'on a vu malheureux avant d'être l'époux de Bellaire, deviendra coupable après l'avoir possédée. Heureux jusqu'alors dans ses goûts, la contrariété n'avoit pas encore développé ou fait connoître son ca-

raçtere. Il avoit un cœur ardent & colere, à qui l'injure & le malheur étoient capables d'inspirer la vengeance & la cruauté. Il fut puni; mais il étoit seul coupable, & tous les siens furent malheureux avec lui.

Cependant la fortune, avant de frapper, voulut élever Pandoste au faite du bonheur, pour rendre sa chute plus douloureuse. Il ne lui manquoit plus que le titre de pere; il le fut bientôt d'un fils qu'on nomma Garinter, & qui ne laissa plus rien à désirer, ni au Monarque, ni aux Sujets. Agatocle, Roi de Sicile, qui doit jouer un grand rôle dans cette Histoire, s'intéressant vivement au bonheur de Pandoste, comme ayant passé avec lui sa première jeunesse, non content de lui en témoigner sa joie par l'organe de ses Ambassadeurs, voulut aller renouer en personne une amitié qui lui étoit chère. Pandoste, qui l'aimoit tendrement, le reçut comme un ami, & le fit traiter en Roi. Parmi les brillantes fêtes qu'on lui donna, il y en eut une qui excita plus particulièrement l'attention de toute la Cour.

A l'entrée du Palais, sur deux théâtres opposés, se placèrent les deux Rois & les deux Reines. Au milieu parurent tout-à-coup, montés sur des rochers, cinq Géans commandés par un fixieme, dont la tête s'élevoit encore au-dessus des autres. Ils se dispofoient tous à envahir un Royaume, figuré par une grande machine, au milieu de laquelle on voyoit un Roi insulté par ces Titans audacieux. Comme ils alloient l'attaquer, il se présenta un Chevalier armé de toutes pieces, suivi de deux Ecuyers & de deux Trompettes, qui vint défier ces enfans de la terre. Ils étoient prêts à se heurter, l'orsqu'un ciel artificiel s'ouvrit au-dessus de leur tête, & laissa voir tout à la fois le soleil, la lune & tous les astres éclairant le Conseil des Dieux, qui étoit présidé par Jupiter assis sur son Trône. Cette apparition suspendit l'ardeur des combattans; & Jupiter, descendu de son Trône, vint remettre sa foudre dans les mains du Roi attaqué. Les spectateurs devinerent, sans peine, que ce Roi représentoit Pandoste; le Chef des Géans, Alphée; & le Chevalier armé, Pandalisie.

Le Maître des Dieux alors, ayant ras-

fermi la Couronne sur la tête du Monarque, lui fit annoncer la victoire par la voix de son Oracle. Après le départ de Jupiter, les téméraires Géans osèrent commencer l'attaque, en faisant entendre leurs tambours & leurs trompettes. Mais le Chevalier armé les vainquit, les mit en fuite, & ayant pris leur Chef prisonnier, le conduisit aux pieds du Roi, qui le fit emmener par ses Gardes. La surprise & l'attention des spectateurs croissoit à mesure, quand, d'une autre machine, on vit sortir un grand Colosse, représentant le Géant captif, tout garni de feu d'artifice, sur la tête duquel le Roi lança la foudre que Jupiter lui avoit donnée, & à l'instant le feu, qui prit aux pétards dont le Géant avoit le chef environné, fit une si terrible explosion, qu'on crut entendre tonner le véritable Jupiter. La tête du Géant se sépara de son corps, & du tronc s'élança un bouquet de fusées, qui éclaira le ciel d'un nouveau soleil resplendissant & diversement coloré.

Après avoir applaudi à ce spectacle; d'autant plus digne d'éloge, qu'il instruisoit le Peuple à la vertu, en lui montrant

le crime puni, Pandoste & Agatocle monterent dans la salle du banquet. Ce repas, qui l'eût emporté sur les festins d'Antoine & de Cléopâtre, fut suivi d'un concert délicieux.

Plusieurs jours se passerent ainsi dans les fêtes & dans les plaisirs. Agatocle avoit un cœur si tendre & si vertueux, un esprit si aimable & des manieres si engageantes, qu'il gagna le cœur de tout le monde. Bellaire, témoin de l'attachement que Pandoste avoit pour lui, crut ne pouvoir mieux prouver sa tendresse à son époux, qu'en s'attachant à son ami. Elle voyoit souvent Agatocle, & se plaisoit à causer avec lui familièrement; mais leurs sentimens se renfermerent toujours dans les bornes du devoir. Bellaire aimoit dans Agatocle l'ami d'un époux qu'elle chérissoit tendrement, & Agatocle aimoit dans Bellaire l'épouse de son ami. Si quelquefois Pandoste étoit forcé de quitter Agatocle, Bellaire se croyoit obligée de le remplacer auprès de ce qu'il aimoit. Souvent on les surprit tous deux dans des promenades solitaires, sans que personne eût jamais osé soupçonner leur fidélité.

Il étoit réservé à Pandoste de se livrer à des soupçons que l'homme le plus méfiant de sa Cour eût rejetés comme un crime.

A peine fut-il entraîné par cette funeste passion, qui fait toujours une victime & un Tyran, que les actions les plus innocentes lui parurent porter l'empreinte de la trahison. Il ne croyoit plus ce qu'il voyoit ou entendoit, mais ce qu'il craignoit. Sa fureur vint au point de maîtriser toutes les facultés de son ame; il ne douta point de son déshonneur, & il ne songea pas à s'éclaircir, mais à se venger. Cependant, se rappelant quelquefois, comme malgré lui, l'amitié d'Agatocle, & surtout les tendres caresses de Bellaire, il s'accusoit d'ingratitude, il voloit auprès d'elle, il se jettoit dans ses bras en pleurant, il sembloit prêt à lui demander pardon de son injustice : mais Agatocle survenoit; un regard seul mal interprété le faisoit rentrer dans toutes ses fureurs. Enfin, il sentit le besoin de se satisfaire. Mais comme Agatocle & Bellaire avoient l'amour des deux Royaumes, il crut, pour sa sûreté, devoir porter ses coups dans les ténèbres. Le genre de mort lui parut

encore important à choisir : l'épée ou le poignard laisse des traces de sang ; l'arme à feu avertit par le bruit ; le poison est muet : c'est le poison qu'il adopta. Ainsi Pandoste, ce Roi si estimé, & jusqu'alors si estimable, qui auparavant eût rougi d'une apparence de lâcheté, ne rougit pas de prendre le titre d'empoisonneur. Terrible effet des passions !

Il appella Orcano, son fidele Echan-
son, & après avoir épuisé auprès de lui
la menace & la séduction, il lui arracha
la promesse de verser du poison dans la
couple d'Agatocle. Déterminé à se venger
aussi de la Reine, il vouloit que son sup-
plice commençât par celui de l'Amant
qu'il lui supposoit. Mais Orcano, aussi
fidele à la vertu qu'à son Roi, soit qu'il
n'eût promis en effet que pour tromper
Pandoste, soit que l'approche du coup
lui ôta la force de l'exécuter, se dit bien-
tôt à lui-même : » Le pouvoir du Roi
» va-t-il jusqu'à me faire un devoir du
» crime, & dois-je pousser l'obéissance
» jusqu'au déshonneur ? Non ; ici la dés-
» obéissance est une vertu ».

Après avoir fait cette réflexion, il court

vers Agatocle, & lui révéle le crime dont il s'est chargé, « Sire, lui dit-il, fuyez, » de peur que, sur mon refus, Pandoste » ne charge une main plus docile de l'exécution de ses projets ».

Le généreux Agatocle demeura quelque temps muet : il avoit aimé Pandoste, il s'étoit cru aimé par lui. Cette illusion lui étoit chère ; il frémissait en songeant qu'elle lui étoit ravie. Il soupçonna d'imposture le discours d'Orcano : mais celui-ci ayant demandé de l'accompagner dans sa fuite, le doute disparut, & la fuite fut résolue. Le départ fut prompt.

Que devint Pandoste le lendemain : quand on lui annonça qu'Agatocle s'étoit embarqué, & avoit pris la fuite avec Orcano ? Il sent à la fois toutes les fureurs : il injurie les Dieux & les hommes, & il semble prêt à attenter sur lui-même, pour se punir, non d'avoir conçu le crime, mais de n'avoir pu l'exécuter.

En réfléchissant à ce départ, il ne doute point qu'il n'ait été concerté entre Orcano, Agatocle & Bellaire. C'est pour lui un nouveau crime à punir : Bellaire

est la seule victime qui soit restée en son pouvoir ; elle doit payer pour tous les coupables.

Etant un jour à jouer avec son fils, elle reçut, tout à-coup, l'ordre de s'arracher de ses bras, pour suivre des Gardes qui devoient la traîner en prison : quelle affreuse nouvelle ! de quoi l'accuse-t-on ? On lui apprend les soupçons de son injuste époux. Sa surprise égale au moins sa douleur. Elle se tait ; ses beaux yeux se remplissent de larmes ; son front plein de candeur, son regard doux & serein, tout atteste son innocence ; elle attendrit ses Gardes, mais sans les gagner ; elle embrasse son fils, & marche vers sa prison.

Cependant la Reine-Mere, instruite de cet ordre cruel, vole vers Pandoste, lui jure l'innocence de Bellaire, & le supplie de renoncer à ses injustes projets ; mais la colère avoit fermé le cœur de son fils à la voix de la Nature. Les prières, les larmes de sa mere ne peuvent plus le toucher ; & cette mere infortunée, déjà affoiblie par l'âge & par de longs cha-

grins, s'étant retirée dans son appartement, succombe, & finit son dernier jour dans le regret de laisser à l'Albanie un Roi cruel, & un fils dénaturé.

A cette épreuve se joignoit une lettre de Bellaire, qui, du fond de sa prison, voulut essayer d'attendrir son Juge; elle lui écrivit en ces termes :

« Sire, (car ce n'est plus à mon époux
» que j'écris, c'est à mon Roi, à mon
» Juge) j'ai donc tout perdu, mon rang
» & votre cœur! Le Ciel m'est témoin
» que c'est votre cœur seul que je regrette.
» Hélas! pourquoi l'ais-je perdu? Est-ce
» pour vous avoir trop aimé? Si c'est un
» crime, jamais Reine ne fut plus cou-
» pable que moi; & je mérite un plus
» cruel supplice, s'il en est un plus af-
» freux que celui de perdre votre amour.
» Ah! Sire, appelez devant moi mes
» barbares accusateurs. Qu'ils viennent;
» seule je confondrai leur imposture.
» Avez-vous pu me condamner sans
» m'entendre? Ah! ne me refusez pas ce
» que vous accorderiez au plus vil cri-
» minel. Daignez m'écouter encore;

» même après avoir perdu votre amour,
» j'ai besoin de votre estime. Daignez exau-
» cer celle qui fut votre épouse, & qui,
» malgré vous, mourra votre Amante.

» *L'enfortunée BELLAIRE* ».

Cette lettre & le trépas de la Reine-Mere, qui, en mourant, avoit sommé son fils, au nom des Dieux, de rendre à Bellaire l'honneur & la liberté, avoient un peu ébranlé l'ame de Pandoste, quand un événement imprévu vint arracher son cœur à la pitié.

Après avoir écrit la lettre qu'on vient de lire, un mouvement que Bellaire sentit dans son sein, lui confirma ce qu'elle avoit soupçonné, & lui apprit qu'elle étoit mere. Cette découverte vint ajouter à ses douleurs. Elle avoit été mere une fois. La nouvelle du premier fruit de son amour avoit multiplié autour d'elle les fêtes & les hommages d'un peuple heureux; les respects, les vœux d'une Cour idolâtre, les tendres empressemens d'un époux aimable & enivré de son bonheur : cette seconde maternité se manifeste dans un cachot

au

au milieu de Gardes & de Geoliers.

Pandoste, instruit, sent renaître sa fureur. Il s'élance de son siège avec un mouvement convulsif : *Le voilà donc , s'écria-t-il , le fruit d'un criminel amour , le témoin de mon deshonneur !* C'est ainsi que tout servoit à réveiller & à nourrir sa jalousie & sa colère. Tandis qu'il s'abandonnoit à ses mouvemens, une lettre d'Agatocle, rendu enfin dans ses Etats, vient achever de renverser sa tête. Ce dernier lui déclaroit la guerre, en termes dictés par le plus juste ressentiment.

Pandoste ne se connoît plus ; & vit, pendant quelques mois, dans un état difficile à représenter. L'infortunée Bellaire étant accouchée alors d'une Princesse, l'injustice de Pandoste devint férocité ; bravant toutes les loix de la nature, il conçut le plus horrible des forfaits. Il monta sur son trône au milieu de son Conseil ; & là, ayant déclaré sa femme adultère, ce père barbare, afin, disoit-il, qu'il ne restât pas sous ses yeux une preuve & un monument de sa honte, ordonna, malgré les repré-

sentations de son Conseil, que l'enfant seroit mis dans un berceau pour être exposé en pleine mer.

Il fallut aller l'arracher des bras de sa mère. Une mère seule peut concevoir quel fut le désespoir de la Reine, en apprenant cet arrêt inhumain. Elle prend sa fille dans ses bras, tombe aux pieds des Ministres du Tyran; les prières & les imprécations, la colère & les larmes, tout fut employé, presque en un moment; mais elle n'excita qu'une stérile pitié; on s'attendrit sur son sort; on maudit presque tout haut la cruauté du Roi; on déclara cependant à Bellaire qu'il falloit obéir.

Arrachez-moi donc la vie, s'écria-t-elle avec une voix qui déchira tous les cœurs. Elle serra plus étroitement sa fille dans ses bras; & il eût fallu la lui arracher par la violence, si ce combat douloureux n'eût épuisé ses forces, & ne l'eût fait tomber sans connoissance. On profita de ce moment, pour porter l'enfant au Roi qui refusa de le voir. Il sembloit que ce cœur, tour cruel qu'il étoit, craignît d'être vaincu par la pitié, à la vue de cette innocente victime.

Que devint Bellaire, quand ses yeux, en se rouvrant, cherchèrent & ne retrouvèrent plus sa fille? Je ne la verrai donc plus, s'écria-t-elle! quoi! c'est mon époux, c'est un père qui a pu prononcer cet ordre barbare! Malheureuse & innocente victime! que ne t'ai-je fait périr avec moi, avant de te donner le jour! Ma fille! quel sort t'est réservé! tu es déjà abandonnée aux flots. L'onde amère sera donc le lait où s'abreuvera ta bouche innocente.

Ainsi se perdoient les plaintes de l'infortunée Bellaire, tandis que Pandoste, autant peut-être pour justifier sa conduite, que pour consommer sa vengeance, assembla une seconde fois son Conseil, afin de faire le procès à la mère, après avoir sacrifié l'enfant. La Reine y comparut; & là, elle fut accusée d'avoir, de concert avec Agatocle, voulu attenter à la vie du Roi, après l'avoir deshonoré. La Reine, indignée de cette horrible accusation, prend les Dieux à témoin de son innocence. Sa voix porta la pitié dans le cœur de ses Juges; mais la fureur du Roi, qui étoit présent, les empêchoit de s'y abandon-

ner , quand tout-à-coup , comme inspirée par le Ciel , elle s'écria : Eh bien ! Sire , puisque les hommes m'accusent , faisons parler les Dieux. Ce n'est pas la vie que je demande , c'est votre estime , & mon honneur. Daignez envoyer consulter l'Oracle de Delphes , & que sa réponse soit mon arrêt.

La noble fermeté de Bellaire , accompagnée du son de voix le plus touchant , arracha des larmes à tous les spectateurs. Le Roi même en fut touché. On nomma des Ambassadeurs pour aller à Delphes ; & Bellaire retourna dans sa prison.

Les Députés s'étant embarqués ; le peuple & les Grands , qui s'intéressoient à la Reine , remplirent les Temples , pour obtenir de l'Oracle une réponse favorable. Tout le monde eût voulu que les Dieux , fut-ce par un mensonge , prissent soin de justifier Bellaire.

Un vent favorable fit bientôt aborder les Ambassadeurs à Delphes. A peine arrivés dans l'Isle , il leur apparut un vieillard vénérable , dont la barbe descendoit jusqu'au milieu de son corps. Il étoit vêtu d'une peau de chameau , s'ap-

puyant, de la droite, sur un bâton de cyprés, & tenant de la gauche un livre, dont la couverture étoit enrichie de diamans, de rubis & d'escarboucles.

Ce vieillard s'étant fait connoître aux Députés pour le Sacrificateur d'Apollon, il commença ainsi la cérémonie, après s'être informé du sujet de leur voyage.

Il entoura d'abord leur tête de lauriers; & leur ayant fait une ceinture de verveine; il voulut qu'ils eussent les bras & les pieds nus: il les conduisit en cet état, à la fontaine, proche le Temple. Là, s'étant courbés tous contre terre, il leur fit, par neuf fois prendre de l'eau dans le creux de la main, dont ils se lavèrent par neuf fois. En tournant à plusieurs reprises autour de la fontaine; & traçant, au milieu, des figures hiéroglyphiques, il enlaça le nom de Pandoste avec celui de Bellaire, ensuite le nom de Bellaire avec celui d'Agatocle; & sur l'heure on voyoit les noms de Bellaire, & d'Agatocle se dénouer, tandis que ceux de Pandoste & de Bellaire demeuroient unis.

Après cette épreuve symbolique, le Grand-Prêtre s'étendit par terre; en pro-

noncant quelques paroles ; puis s'étant relevé comme sortant d'un profond sommeil, il retourna, avec les Députés, à la fontaine, où il les fit asseoir jusqu'à la nuit. Quand l'heure fut venue, le vieillard, par trois fois ; se plongea, tout nud, devant eux, dans la fontaine ; après quoi, ayant dressé un petit bûcher avec plusieurs simples qu'il avoit choisis, il se servit, pour l'allumer, d'une lampe qui brûloit toujours au devant de la porte. Il se promena neuf fois autour de ce feu, en prononçant certains mots qui ne furent pas compris ; & au neuvième tour, levant les bras en haut, il tendit une oreille, comme pour écouter. Ses yeux rouloient dans sa tête, qui, par ses mouvemens, faisoit présumer qu'il conversoit avec quelque Divinité. Alors ayant annoncé que l'Oracle étoit disposé à parler, il les conduisit au Temple ; & les ayant fait coucher, le ventre contre terre, il s'avança vers l'Autel, où il fit sa prière accoutumée. Tout-à-coup parut une grande lumière, semblable à la lumière du soleil ; & l'on vit, à sa clarté, de petits corps blancs comme neige, monter & descendre sur l'Autel, en

chantant, de leur voix mélodieuse, les louanges d'Apollon. Ensuite, le Vieillard ayant immolé deux génisses blanches, en recueillit le sang dans une coupe, & l'offrit au Dieu qu'il venoit d'adorer. Enfin, après une invocation faite à Apollon, une voix ordonna aux Députés de ramasser ce qu'ils alloient trouver derrière l'Autel, & de partir aussi-tôt.

Les Députés obéissent, ils se rembarquent, & arrivent au Conseil du Roi, où comparut encore Bellaire. Cette infortunée Princesse se présente sans crainte comme sans fierté, pour être jugée. Elle entend relire son accusation sans trembler, & même sans rougir. Quoique épuisée par la douleur, elle porte un front serein; & comme si elle eût déjà entendu l'Oracle; qui va décider de sa vie ou de sa mort, elle en sollicite elle-même la lecture. Enfin, on lut ce qui suit à haute voix.

Bellaire & Agatocle sont innocens. L'exposition de la Princesse sur les flots, est un crime du Roi; & si le sort ne la lui rend, il est condamné à mourir sans postérité.

Le plaisir que fit cet Oracle à toute

l'Assemblée , se manifesta par une exclamation involontaire. Bellaire ne témoigna pas plus d'allégresse après l'avoir entendu, qu'elle n'avoit témoigné d'inquiétude auparavant. Bien assurée de son innocence, elle n'avoit pas fait cet affront aux Dieux, de croire qu'ils alloient la condamner. D'ailleurs la perte de sa fille, peut-être quelques noirs pressentimens, avoient fermé son cœur à la joie.

Quant à Pandoste, plongé dans une morne stupeur, honteux de tant de cruauté, il eût voulu se cacher dans les plus profondes ténèbres. Puni par les remords, humilié par la honte, ce Roi superbe, par une métamorphose subite, prend le visage d'un coupable obscur & sans pouvoir, que son Juge vient de confondre. Sans craindre les loix qui lui obéissent, la honte seule a courbé son front consterné; il s'avoue criminel, & il supplie ses propres sujets de lui obtenir son pardon de Bellaire, qu'il n'ose implorer. L'horreur bientôt succède au repentir; il s'indigne contre lui-même; il en vient jusqu'à

confesser même les crimes dont on ne l'accuse point : le repentir force la vérité de sortir de sa bouche ; il avoue qu'il a voulu se défaire d'Agatocle par le poison , & que ce Prince n'a pris la fuite, avec le vertueux Orcano , que pour se dérober à sa fureur. A ce discours, tout le monde reste muet. Les crimes & les aveux de Pandoste excitent un sentiment qu'on ne peut définir. On le juge trop coupable pour le plaindre ; on le trouve trop malheureux pour le haïr.

Cependant on commença à craindre la vengeance d'Agatocle, & l'on engagea Pandoste à lui écrire, pour l'appaîser. Ce Roi, soumis à tout, envoya à ce Prince la réparation la plus authentique.

Mais les jours de la vengeance étoient venus. A peine l'Ambassadeur envoyé vers Agatocle, étoit parti, qu'on vint annoncer à Pandoste le trépas subit de Garinter, son fils unique. Quelle foudroyante nouvelle ! Il voit que les Dieux en courroux viennent de le frapper & son cœur le force d'avouer que leur vengeance est une justice.

Bellaire déjà épuisée par tant de mal-

heurs, ne peut résister à ce dernier revers; Elle y succombe; & le malheureux Pandoste pleuroit encore, avec des larmes de sang, la perte de son fils, quand on vint lui annoncer la perte de sa femme. Ce double malheur altéra presque sa raison.

S'il eût pu ignorer combien il étoit coupable, ses tourmens le lui auroient appris. On eût dit (tant il fuyoit les hommes & la lumière) que le soleil ne servoit qu'à éclairer sa honte, & que chaque regard la lui reprochoit. Il s'enfonçoit, le jour, dans les plus sombres forêts; & dans son palais même, il troubloit le silence de la nuit, par les plus lugubres accens. Il appelloit son fils, sa fille. Tantôt il leur demandoit grace; tantôt il les supplioit, à grands cris, de prendre leur victime. Il ordonna la pompe funèbre de Bellaire & de Garinter; & au milieu de toute sa Cour & du peuple, après avoir arrosé de larmes leurs cercueils, il rendit un hommage authentique aux vertus de Bellaire, & fit un aveu public de tous ses crimes. Il fit ériger à la Reine & à son fils un superbe mausolée, & sur

la tombe de Bellaire il grava, de sa propre main, cette Epitaphe :

Cy gît la plus vertueuse femme du plus criminel des époux.

Il a déjà fait vœu dans son cœur de ne pas passer un seul jour de sa vie dans son palais, sans venir répandre des larmes sur le tombeau de Bellaire; & dès le lendemain, malgré les fantômes horribles que son imagination lui offrit, il vint embrasser la pierre qui la couvroit; il ne pouvoit plus s'en arracher; & il fallut tous les efforts de Pandalisie pour le ramener dans son appartement.

Cependant son Ambassadeur arriva auprès d'Agatocle. Ce Roi sensible, ayant appris les malheurs de Pandoste, & fait lecture de sa lettre, commença par le pardonner, le plaignit ensuite, & finit par s'attendrir sur son sort.

On rendit à l'Ambassadeur tous les honneurs qui lui étoient dus; & quand il fut sur son départ, Agatocle lui remit cette réponse pour son Maître :

MON FRERE,

« Je sens qu'il y a plus de plaisir à par-
» donner qu'à se venger. Il ne me reste
» plus aujourd'hui que la faculté de vous
» plaindre. Votre fidèle Orcano est votre
* médiateur auprès de moi ; & je lui en fais
» gré. Si vous oubliez vos crimes, comme
» je les ai moi-même oubliés, vous serez
» heureux ; & je vous prie de l'être pour
» l'amour de moi ».

Cette lettre rendit la joie à l'Albanie ; elle arracha des larmes à Pandoste, & lui fit éprouver un sentiment de joie, dont il se croyoit pour toujours incapable.

Il est temps de reposer notre imagination fatiguée par le tableau de tant de crimes & de malheurs. Commençons par dire un mot de la jeune Princesse, qu'on a vu exposer, en naissant, à la fureur des flots. Le petit bateau sur lequel on l'avoit embarqué, flotta deux jours & deux nuits au gré des vents ; & elle eût sans doute péri, si le Ciel ne l'eût réservée à d'autres aventures.

Les ondes & le hasard l'emportèrent dans le Royaume d'Agatocle, sur une des côtes de Sicile, où elle fut jettée enfin sur le sable. Un pauvre Berger qui gardoit les troupeaux d'autrui, trouva par hasard l'enfant, en cherchant un de ses moutons qu'il avoit égaré. Il fut émerveillé de la richesse de ses langes. Il étoit enveloppé d'une espèce de manteau écarlate brodé en or, & il avoit à son cou une riche chaîne, d'où pendoit un joyau de grand prix; ce qui lui fit juger que l'enfant tenoit à une grande famille. La pitié lui conseilla d'abord de le porter au Roi, pour qu'il le fit élever selon sa naissance. L'ayant pris dans ses bras, il vit tomber à ses pieds une bourse pleine d'or. Il étoit bien tenté de garder les richesses que le Ciel sembloit lui envoyer; mais il craignit d'irriter les Dieux. Sa femme qu'il consulta, pensa différemment; elle dit qu'il falloit garder l'enfant; que le ciel leur avoit sans doute adressé; qu'en parler, c'étoit découvrir peut-être un crime qu'on vouloit cacher; & par d'autres raisons encore, que le mari étoit assez disposé à trouver bonnes, elle triompha de sa

crainte & de ses scrupules. Il se remit à garder ses troupeaux, comme à l'ordinaire, mais plus gaiement; & sa femme se fit un devoir & un plaisir d'élever; de son mieux, la petite fille qui leur apportoit tant de biens, & dont elle passa pour être la mere.

Faunie (c'est ainsi qu'on avoit nommé la jeune Princesse), arrivée à l'âge de sept ans, avoit pour Porre & Orionde (c'étoient les noms du Berger & de sa femme), toute la tendresse & tout le respect qu'une fille bien née peut avoir pour ses pere & mere. Son ame douce s'étoit attachée à la vie pastorale. Cependant, à cause de ses manières qu'on trouvoit au-dessus d'un état aussi abject, on fut tenté un moment de la faire servir auprès de quelque Seigneur de la contrée; mais réfléchissant ensuite aux dangers que sa beauté lui feroit courir on se décida à faire une Bergere de la Princesse d'Albanie. Pour l'instruire & l'accoutumer à ce genre de vie, le Berger & sa femme la menèrent d'abord aux champs; & quand elle eut atteint sa

dixieme année, elle eut en chef la conduite d'un troupeau. Elle s'en acquitta si heureusement, qu'on auroit cru que le Ciel l'avoit fait naître pour être Bergere. Bientôt son esprit, sa beauté, & son attachement pour ses prétendus parens, furent pour tout le voisinage un sujet d'entretien & un objet d'admiration. Déjà sa beauté enflammoit le cœur de tous ceux qui la voyoient. Elle fut recherchée vivement par tous les jeunes garçons des environs; mais elle ne sentoît pas encore l'amour qu'elle savoit si bien inspirer. Sa beauté qui étoit parfaite, avoit quelque chose d'imposant sans fierté. Elle étoit modeste & douce avec les Bergers; il sembloit qu'elle cherchât à les consoler de leur état; & cependant elle étoit Bergere comme eux. La réputation de sa beauté se répandit au loin; la fille du bonhomme Porre étoit connue à la Cour d'Agatocle, par ses charmes & par son esprit. Plusieurs courtisans furent curieux de l'aller voir; quelques-uns poussèrent l'honnêteté un peu plus loin qu'il ne falloit; & cette Faunie qui

refusoit des Bergers avec modestie, refusa avec fierté de grands Seigneurs.

Mais tandis que cette Bergere donne de l'amour à tous les Bergers, & des desirs à tous les courtisans, Agatocle songe au mariage de son fils Doraste, jeune Prince qui annonçoit déjà toutes les vertus d'un grand Roi. Son pere, impatient de lui donner une femme, ayant fait demander au Roi de Danemark sa fille Isabelle, le fit appeller pour le préparer à ce mariage. Le jeune Prince, qui ne connoissoit encore d'autre passion que celle des armes, ni d'autre plaisir que celui de la chasse, ne put s'empêcher de témoigner sa répugnance. Il croyoit que l'amour n'entre-roit, de long-temps, dans son cœur.

Un jour, en chassant dans la plaine, le hasard lui fit rencontrer Faunie, accompagnée d'une autre Bergere. Il fut si vivement frappé, que ses yeux ne la quittoient point. Dès qu'il eut appris de l'un de ses Pages, que c'étoit-là la Bergere Faunie, cette Belle si vantée, même à la Cour, il fut curieux de savoir si son esprit répondoit à sa réputation; & l'ayant interrogée

sur sa naissance, son âge & son état, il fut enchanté de ses réponses. Elle lui dit qu'elle étoit née aux champs, & qu'elle y vivoit; mais elle le dit avec tant de grâce, qu'on eût refusé de le croire. Il sentit une si vive émotion, que sa fierté s'en allarma. Il n'étoit plus tems de penser au danger. Il piqua brusquement son cheval; qui éloigna la Bergère de sa vue, mais non pas de son souvenir.

A son départ, Faunie, sans se rendre compte de ce qui se passoit dans son cœur, sentit qu'elle étoit charmée d'avoir vu le Prince; elle y songeoit avec plaisir: elle se dit à elle-même qu'elle l'aimeroit volontiers, si elle étoit Princesse. C'étoit presque se dire qu'elle l'aimoit, quoique Bergère. Elle ne se méfia pourtant point de ses sentimens. Elle comptoit assez sur sa raison pour se croire incapable d'aimer avec aussi peu d'espérance. Elle ignoroit que l'inégalité des conditions n'existoit pas entre le Prince & elle; elle ignoroit que cette inégalité n'existe jamais pour l'amour.

Le Prince étoit moins incertain sur

les dispositions de son cœur. Il ne douta point (aux nouveaux mouvemens qui l'agitoient) que la Bergere ne lui eût inspiré de l'amour. En vain, pour le combattre, il s'arme du mépris qu'il crut devoir à l'état de Faunié. Cette réflexion ne sert qu'à l'irriter contre l'injustice du sort, qui a condamné à la pauvreté ce qu'il auroit dû placer sur le trône. Mais que dira le Roi son pere? Le verra-t-il tranquillement refuser la Princesse de Danemarck, pour aimer une simple paysanne? tout cela l'afflige & l'inquiete; mais il aime toujours.

La Bergere, de son côté, ne cesse de penser à Doraste. Pour en éloigner le souvenir, elle conduit aux champs son troupeau : loin d'avoir fui Doraste, elle semble s'être rapprochée de lui. Le lieu où il l'a rencontrée, celui où il l'a saluée, l'endroit où ils se sont parlé, celui même où ils se sont séparés, tout le rappelle encore mieux à son souvenir, & le grave plus avant dans son cœur.

Cependant le Prince se livre, à dessein, au tourbillon des plaisirs & des

fêtes : mais en y cherchant sa guérison , il n'y trouve que l'ennui. Il fuit à la campagne , pour éviter la Cour qu'il avoit cherchée ; il marche , solitaire , rêveur ; & sans en avoir formé le projet , sans y avoir songé , il se trouve aux lieux où il a vu sa Bergere. Dès qu'il s'en apperçoit , craignant de s'enflammer encore davantage , il fait quelques pas pour se retirer ; & ses yeux tombent sur Faunie , qu'il apperçoit dans un vallon , occupée à composer une guirlande de fleurs. Alors il marche vers elle , & malgré lui , ses pas ont la vîtesse de l'impatience.

Doraste faisoit peu de bruit en s'approchant : mais Faunie , par hasard , ayant tourné la tête de son côté , rougit en le voyant ; & la pudeur la rendit à la fois plus timide & plus belle.

Doraste lui ayant demandé pourquoi elle se plaisoit à cacher tant de beauté dans la solitude des champs , Faunie , en rougissant encore , lui répondit par l'éloge de la vie pastorale. Alors le Prince lui dit , non sans trembler un peu , que peut-être le motif qui la retenoit , étoit l'amour de quelque Berger

assez heureux pour lui plaire. La réponse de Faunie , accompagnée des regards les plus doux , engagea Doraste à parler de ses sentimens. Faunie , quoiqu'enchantée de ce qu'elle entendoit , lui dit : Monseigneur , je suis d'un rang trop bas , pour être aimée de vous , comme je dois l'être ; & je tiens trop à l'honneur , pour consentir à être aimée d'un autre amour. Eh quoi ! reprit Doraste , belle Faunie , je ne serai donc jamais aimé de vous ? Quand vous serez Berger , répondit-elle ; & c'étoit lui dire jamais.

Doraste s'étant retiré avec cette réponse gravée dans le cœur , tomba insensiblement dans une tristesse mortelle. Les Médecins furent appelés. Ils ne connurent point son mal ; mais ils ordonnerent des remèdes ; & le malade , toujours aussi triste qu'auparavant , consulta l'Amour , qui étoit seul capable de le guérir. Voici le projet qu'il lui inspira.

Il fit faire secrètement un habit de Berger avec une houlette , & il aborda Faunie dans cet équipage.

Faunie , lui dit-il , ne vous étonnez

point d'une métamorphose que vous avez ordonnée vous-même. Serez-vous aussi fidelle à vos promesses, que je suis docile à vos ordres? Vous avez promis de m'aimer, lorsque, cessant d'être Prince, je deviendrois Berger pour vous.

Prince, répondit-elle, j'avois promis de vous aimer, quand vous seriez Berger, & non quand vous en auriez pris l'habit. Sous cet habit, vous n'êtes pas moins le Prince Doraste, comme je serois toujours Bergere, sous les habits d'une Princesse. Ce n'est pas la houlette qui fait le Berger.... Faunie, Faunie, s'écria-t-il, ne conserve pas l'orgueil de ta beauté, quand je perds celui de mon rang. Si je desire de te posséder, c'est à titre d'époux; j'en prends à témoin les Dieux, qui lisent dans le fond de mon cœur.

Faunie, attendrie, tremble d'avouer son amour, & ne sait comment l'empêcher de paroître. Doraste n'est plus le maître de son délire amoureux; il lui arrache enfin cet aveu que l'on préfère à tous les biens du monde, quand on est bien épris.

Après les premiers transports d'une part, & les premiers momens d'embarras de l'autre, ils se jurèrent une foi mutuelle & inviolable; & s'étant quelque temps entretenus du projet de leur bonheur, ils se décidèrent à quitter la Sicile, jusqu'à ce qu'on eût déterminé Agatocle à confirmer leur union, & que Doraste fût appelé au trône.

En la quittant, le Prince, le cœur plein de son amour, rentre dans une grotte où il s'étoit revêtu de son habit de Berger; il y rentre religieusement comme dans un Temple sacré; & s'agenouillant avec respect, il y fait tout haut cette prière :

« Grands Dieux, qui entendez les
» sermens des hommes, & qui punissez
» les parjures, recevez le vœu que je
» fais devant vous d'être toujours fidele
» à la beauté que j'aime! Grotte soli-
» taire, à qui je confie cet habit,
» l'instrument de mon bonheur, puisses-
» tu devenir pour jamais un lieu sacré
» pour les humains! sois à jamais l'a-
» syle de l'amour & de l'innocence! sois
» également inaccessible aux crimes des
» mortels & à la foudre des Cieux!

» Et toi, Dieu charmant, dont Faunie
» est la vivante image, reçois le Prin-
» ce Doraste au nombre de tes sujets !
» Je veux faire de cette grotte un
» Temple consacré à ta gloire, où les
» cœurs de Doraste & de Faunie te ser-
» viront de victimes. On t'appellera la
» grotte d'amour : guide mes pas, Dieu
« tutelaire, & protège un dessein que
» tu as seul inspiré » !

Sa priere finie, le Prince baïsa la pierre où il étoit à genoux, puis se relevant, il alla graver avec la pointe d'un couteau le chiffre de Faunie & le sien dans la roche qui servoit de voûte à la grotte. Ensuite il quitta son habit de Berger, qu'il cacha dans le lieu le plus secret : il eut plus de peine à cacher sa houlette ; il désespéroit même de pouvoir la cacher, quand il apperçut une petite ouverture assez profonde, qu'il sembloit faite exprès pour la recevoir. C'est-là qu'il déposa enfin cette houlette, qui lui étoit plus chère que le sceptre qui l'attendoit.

Quand Doraste eut repris ses habits, il revint auprès du Roi, qui, le voyant plus gai qu'à l'ordinaire, crut ce moment

favorable pour lui parler de la Princesse de Danemarck. Mon fils, lui dit-il, n'est-il pas tems enfin d'acquitter ma promesse? Dans l'âge d'aimer, vous refuserez-vous toujours aux plaisirs de l'amour & de l'hymenée? Non, mon pere, s'écria Doraste avec une chaleur qui n'étoit point feinte, non, mon cœur n'étoit point fait pour être insensible à l'amour; je connois & je desire ardemment le sort d'un heureux époux. Le Roi, trompé par ce discours, se jetta dans les bras de son fils, loua sa docilité, & le quitta fort content de lui.

Le Prince, plus libre par les espérances qu'il avoit laissé prendre à Agatocle, retournoit souvent à la grotte pour y prendre son habit de Berger, qui étoit devenu sa parure la plus chere; & delà il alloit voir sa tendre Faunie. Malgré toutes ces précautions, quelqu'un decouvrit son secret, & le Berger Porre en fut averti. Ce bon homme, étonné de ces visites qui étoient faites pour l'alarmer, délibéra avec sa femme sur le parti qu'ils avoient à prendre; & craignant que le Roi, irrité par la conduite de son fils, n'en fît tomber sur eux

eux le châtiment, ils se décidèrent à aller trouver le Monarque, & à lui porter les langes, la chaîne & le joyau de Faunie, en lui racontant comme elle étoit tombée dans leurs mains

Tandis qu'ils formoient ce projet, Doraste, de concert avec son cher Canope, l'un de ses Valets-de-chambre, arrangeoit tout pour son départ : il fit avertir Faunie le matin, que dès le soir même il iroit la prendre à cheval pour la conduire en lieu de sûreté.

Il seroit difficile d'exprimer la joie de Faunie à cette nouvelle : elle eût été parfaite, sans le regret de quitter le bon Berger & sa femme. Elle répandit quelques larmes, que l'amour prit soin d'essuyer. Pouvoit-elle long-temps s'affliger ? Le Prince qu'elle alloit suivre étoit son Amant, son époux ; & le Berger qu'elle quittoit n'étoit pas son pere. Son cœur ; sans doute, avoit tout deviné. Oh ! que le jour lui parut long ! enfin le soir arriva. Chaque objet alors, aperçu de loin, étoit pris pour Doraste. Une feuille agitée par le vent faisoit palpiter son cœur. Le Prince n'étoit pas moins impatient ; il ne perd que le temps néces-

faire pour assurer le succès de son entreprise : enfin toutes les difficultés sont applanies ; tout est préparé, il monte à cheval, il vole, il arrive. Faunie ! heureuse Faunie ! n'essayons pas de peindre sa joie. Ils partent, & ils arrivent bientôt au navire qui les attendoit, à quelques lieues de Syracuse.

C'est là que, dans un cabinet richement décoré pour la recevoir, Doraste la pria de changer ses habits de Bergere contre ceux qui convenoient à la femme d'un grand Prince. Ces nouveaux ajustemens lui alloient si bien, elle avoit tant de grace & d'aisance à s'en revêtir, qu'on l'eût prise pour une Dame de la Cour, qui, au retour du bal, reprenoit ses habits ordinaires.

Entrés dans le navire, ils attendoient l'arrivée du fidele Canope. Celui-ci ayant rencontré le bon homme Porre qui alloit à la Cour pour se plaindre de Doraste, avoit eu l'adresse de le tromper, & l'amenoit au Prince, au lieu de le conduire vers le Roi, comme il le lui avoit offert en le rencontrant. Le Berger étonné & chagrin de la surprise qu'on lui a faite, veut rétrograder ; mais il

faut céder à la priere & à la force.

Pendant qu'Agatocle, désolé du départ de son fils, met tout en mouvement pour découvrir le lieu de sa retraite, suivons la fortune de deux Amans. Ils voguerent heureusement pendant trois jours, le quatrième, ils furent assaillis d'une tempête dont nous ferons grace à nos Lecteurs; nous dirons seulement qu'ils furent jettés sur les côtes d'Albanie, & près de la Cour du Roi Pandoste.

Ce Prince ayant entendu parler de la beauté de Faunie, voulut la voir, & devint amoureux d'elle. Il fit successivement emprisonner Doraste, dont il ignoroit le nom & la naissance. Mais Faunie ne répondit à l'amour du Roi, que par la haine la plus décidée.

Cependant, en passant par les Etats de Pandoste, deux Marchands Siciliens ayant reconnu Doraste qu'ils avoient vu conduire en prison avec le Berger Porre, s'étoient hâtés d'arriver dans leur patrie & d'en avertir le Roi leur Maître. Agatocle content de cette nouvelle, quoiqu'irrité contre son fils, jugeant bien qu'on n'avoit emprisonné Doraste que

parce qu'on ne le connoissoit pas, députa sur le champ Orcano vers Pandoste, pour le prier de lui rendre son fils, & de faire mourir Porre, qu'il regardoit comme un complice de sa séduction. Doraste fut sur le champ remis en liberté. Le Berger, entendant parler du sort qu'on lui préparoit; se jetta aux pieds du Roi, & lui dit : Sire, puisque je dois mourir, quoiqu'innocent, je veux au moins, avant mon trépas, vous révéler un secret que je renferme depuis long-temps dans mon sein. Il déclara qu'il n'étoit pas le pere de Faunie; &, après avoir raconté comme il l'avoit trouvée sur le rivage de la mer, il montra la chaîne & le joyau qui lui appartenoient. Le Roi les saisit d'une main tremblante de joie & d'étonnement, fait quelques questions rapides au Berger, puis s'élançant avec transport de son siège, pour se jeter dans les bras de Faunie : Ma fille, s'écria-t-il, ma chère Faunie ! Il l'embrasse, l'arrose de larmes, leve les mains vers le Ciel pour rendre grace aux Dieux, remercie tendrement Faunie d'être venue voir un pere si cruel; la prie de lui pardonner

sa barbarie , & bénit cent fois les Dieux de lui avoir permis de voir sa fille avant de mourir.

On n'essayera point ici de peindre l'effet d'une scène aussi imprévue. Les transports de Doraste , la surprise de Faunie qui se croit abusée par un songe , la joie du bon homme Porre , & la surprise de tous les spectateurs , tout cela forme un tableau qu'il est bien plus facile de sentir , que de représenter. On ne perdit pas un moment , & l'on prépara tout pour le départ du Roi Pandoste , qui partit pour la Sicile , avec les deux Amans.

Quand les deux Rois se furent embrassés , le Prince & la Princesse tombèrent aux pieds d'Agatocle , qui les releva soudain , & ne leur répondit que par ses caresses.

En arrivant dans le Palais d'Agatocle ; on servit un magnifique repas ; & la première démarche de Doraste fut de demander Orionde , la mère adoptive de Faunie , qui , transportée de plaisir en apprenant le retour de sa fille & de son mari , accourut plus vite que son âge ne sembloit le lui permettre. Son

arrivée fut un des spectacles les plus intéressans. Elle entre dans une grande salle, où étoient les deux familles Royales; elle court à Faunie, l'embrasse en pleurant de joie, & l'appelle sa fille, comme auparavant. Faunie est bien loin de s'en offenser, & lui rend toutes ses caresses. La tendresse & la joie ne permettent ni à l'une d'être fiere, ni à l'autre d'être timide. La bonne Villageoise alloit lui demander son mari, quand elle l'apperçut près d'elle sous des habits dorés. Elle s'avance vers lui, l'embrasse tendrement, lui conte la mort de quelques brebis depuis son absence; lui dit des nouvelles de la moisson, & l'instruit des détails du ménage. Le bon homme, muet de joie, ne peut s'empêcher de mêler ses larmes à celles d'Orionde; tout le monde est attendri par ce spectacle, & Pandoste remercia très-affectueusement l'un & l'autre des soins qu'ils avoient donnés à sa chere Faunie.

Ces deux époux ayant été logés dans le Palais, l'on envoya une ambassade au Roi de Dannemarck, qui, au récit d'aventures aussi merveilleuses, rendit

à Agatocle sa parole, & l'on prit jour pour le mariage de Doraste & de Faunie.

Au milieu des fêtes qu'on donna, le Prince parla avec tant d'intérêt de la *grotte d'Amour*, que tout le monde eut envie de l'aller voir. Il prit alors Faunie par la main, marcha le premier, & étant arrivé à la grotte, il l'y introduisit avec les deux Rois. Les deux Amans, en se regardant sans rien dire, s'aperçurent que de douces larmes couloient en même-temps de leurs yeux. Là, Doraste montra l'endroit où il renfermoit son habit, celui où il cachoit sa houlette; & chacun s'amusoit, s'attendrissoit même en regardant les chiffres amoureux dont le Prince avoit orné la grotte, lorsqu'un bruit de plusieurs trompettes se fit entendre, & rassembla tout le monde à quelques pas de la *grotte d'Amour*. C'étoit une troupe de Chevaliers que Doraste avoit rassemblés pour courir la bague. Ces jeux, où le Prince remporta la victoire sur tous ses rivaux, ayant amusé quelque temps la Cour, on ne songea plus qu'au mariage du Prince & de la Princesse, qui fut célébré avec

une magnificence digne des plus grands Monarques.

Enfin tout le monde étoit heureux, quand Pandolte, un jour après les fêtes, se sentit une espece de lassitude, une indisposition qui l'arrêta dans son lit. Le lendemain, en ouvrant les yeux, il crut voir les ombres de sa femme & Garinter, son fils, qui sembloient l'appeller. Il leur tend les bras; ces fantômes disparoissent, un moment apres, soit que ce fût un avis du Ciel, ou l'effet de son imagination, il revoit encore son fils & sa femme; mais ils n'étoient plus tels qu'il les avoit vus jadis, armés de courroux & du desir de la vengeance. Leur geste n'avoit rien de menaçant, & la sérénité étoit sur leur front. « Je vous entends, s'écriait-il, ombres sacrées! Ah! vous m'avez sans doute pardonné, puisque vous m'appellez auprès de vous ». A ces mots, en leur tendant encore les bras, soit que cette vision, par une trop violente secousse, eût épuisé ses forces, soit que son heure fût venue, il expira.

Ce triste événement suspendit un temps la joie de cette heureuse famille. Do-

raſte, après avoir dit adieu à ſon pere, partit pour aller prendre poſſeſſion du trône d'Albanie ; & l'on emporta le corps de Pandofte pour lui rendre les honneurs de la ſépulture. Les deux époux arriverent heureuſement dans leur Cour. Ils furent couronnés par un peuple amoureux de leurs nouveaux Maîtres ; & ils jouirent d'un bonheur qu'ils avoient bien acheté par leurs travaux & leur attente , comme ils l'avoient mérité par leurs vertus & leur amour.



LES AVENTURES
DE CALLIOPE*,

PAR M. LE BRUN.

A Paris, chez Henri Holiz, 1720 ;

1 volume in-12.

CET article nous a été adressé par une main inconnue, avec la lettre qui suit :

« Si je voulois ; Messieurs, me permettre un jeu de mots, je dirois que le titre d'*aventures* est ici un peu *aventuré*, car Calliope & Dorante, son Amant, ne sont pas absolument ballottés par le sort. Perdre un pere en bas-âge, avoir une mere acariâtre, trouver des parens contraires aux projets de son amour, faire un voyage par leur ordre, pour éloigner

* Il s'étoit déjà fait connoître par les *Aventures d'Apollonius de Thyr*, & par un volume de petites *Chansons*, qu'on a peut-être appellées *Brunettes*, à cause du nom de leur Auteur.

le souvenir de l'objet aimé; éprouver le malheur de l'absence, par les suites de la rivalité; se rejoindre, aller se promener sur l'eau, être emporté par les vents, être pris par un Corfaire, se retrouver dans son pays, par la prise dudit Corfaire; ne pouvoir, malgré cela, se marier : il y a là de quoi se faire plaindre : plus que de quoi se faire lire.

Passons sur le titre, & ne chicannonons point un Charlatan qui, après tout, a le droit d'annoncer son baume comme il veut. Mais voici qui n'est pas du charlatanisme. M. le Brun, Auteur de ce froid Roman, fut vraiment le Dorante de la Calliope qu'il célèbre. Le volume est terminé par des lettres qui ne sont point l'invention d'un esprit romanesque. Elles furent écrites pendant le cours d'une passion très-suivie. Le Brun dit, dans sa Préface, que les lettres de Calliope ont un tour fin, naturel & délicat, qu'on ne peut imiter. Il a tort, car sans se donner la peine d'imiter, bien des femmes en écrivent tous les jours qui les effacent; mais par rapport à lui, il avoit raison; il parloit en Amant, qui ne peut ni ne doit rien voir au-dessus de l'esprit de ce qu'il aime; & il avoit raison encore (plus qu'il ne croyoit peut-être), parce-

que ses Epîtres à sa Maîtresse, ne valoient pas celles dont il étoit l'objet. Mais voici, Messieurs, une anecdote plus intéressante que tout ce que je viens de dire. Dorante n'épousa point Calliope ; elle fut le partage d'un homme qui, sans être vicieux, ni même désagréable, étoit peu digne de faire oublier un Amant. Dorante conserva ses sentimens, sa prétention & ses droits sur un cœur incapable de se dégager. Assez amoureux pour cacher au public & sa douleur & son amour, il devint ami du mari (comme on l'est, du moins comme on peut l'être, quand on aime la femme). Dans cette situation, toujours plus tendrement aimé, toujours plus vivement épris, souffrant malgré son bonheur, heureux malgré ses peines, il écrivoit des lettres bien plus passionnées, plus remplies, plus ingénieuses que les premières ; apparemment que les tourmens donnent & plus d'amour & plus d'esprit ! Quoi qu'il en soit, ces lettres sont renfermées dans un manuscrit que je possède, & dont je ne crois pas qu'il y ait de copie. Je suis sur-tout convaincu qu'elles n'ont jamais été imprimées : ainsi, Messieurs, c'est un présent à faire à vos Lecteurs & à vous même ; & loin que ce sacrifice me coûte, il m'est doux, au contraire,

de contribuer avec vous à leur plaisir; c'est reconnoître, moins que je ne voudrois, celui que je goûte tous les jours à vous lire.

Les sentimens que j'exprime à votre égard, m'ont engagé dans un travail assez long. Je souhaite qu'il vous soit agréable; je vous l'adresse avec plus de zèle que de confiance. Le Roman de Calliope fut formé de l'amour que M. le Brun conservoit pour sa maîtresse après qu'elle fut mariée. Il est sans invention & sans chaleur de style, quoiqu'il aimât beaucoup. Naturellement le Brun avoit l'esprit froid & l'imagination assez peu féconde; son Ouvrage en est la preuve, & je ne crois pas qu'il mérite l'honneur d'être analysé. Mais ce cadre renferme un épisode qui se fait lire avec intérêt. On n'est pas toujours malheureux.

J'ai dit déjà que le volume étoit terminé par des lettres de Dorante à Calliope, & de Calliope à Dorante. J'ai dit aussi que celles de l'amant étoient froides. Je me suis bien gardé d'en faire usage; mais j'ai distingué celles de Calliope. Comme ce livre est devenu rare, j'ai copié les lettres qui m'ont affecté; & quoique bien des femmes écrivent mieux aujourd'hui, persuadé qu'il en est de l'esprit comme de l'amour, & que l'un & l'autre sont toujours nou-

veaux dans une situation nouvelle , j'ai cru que vos Lecteurs vous sauroient gré d'avoir sauvé de l'oubli les expressions d'une ame sensible. J'ai dit enfin qu'après le mariage de sa maîtresse , le Brun , plus amoureux , ou plus agité , écrivit avec plus de tendresse , de soin , d'esprit & de force. Je termine mon travail par ces Lettres originales , que je possède depuis long-temps , qui me furent données par un ami mourant , dont le pere avoit hérité de le Brun.



LES AMOURS

DE STRATONICE

ET

DE POLACIRE.

DANS la ville de Rispa, Capitale du plus grand & du plus beau Royaume du monde, brilloit une Nymphé, nommée Stratonice, dont la jeunesse & la beauté lui avoient attiré beaucoup d'adorateurs. Ils essayoient en vain de lui plaire; elle opposoit à leurs empressements un dédain invincible, qui ne leur laissoit pas seulement l'espérance d'un mouvement de pitié. Cette indifférence, si rare dans un lieu où la déesse coquetterie régnoit depuis long-temps, & où les belles se faisoient un mérite du nombre de leurs amans, & de se les enlever, surprit les habitans de cette grande ville. L'amour, jaloux de sa gloire, résolut de se venger de Stratonice. Pour réussir dans ce dessein, il

prit le temps que cette insensible étoit allée dans une province de Rispa, pour y être plus tranquille, & pour se débarrasser de la fouie des amans. Les peuples de cette contrée, révoltés contre l'amour, s'étoient soustraits à la domination. Consacrés à *Bacchus*, ils lui faisoient exactement la cour; & *Comus* seul partageoit avec lui leurs hommages. Ce n'est pas que l'amour n'eût pu les soumettre, rien ne lui est impossible; mais il trouvoit que de tels sujets n'étoient pas dignes de vivre sous son empire. Deux cœurs seulement, en bonne intelligence, avoient éprouvé l'atteinte de ses traits, & y vivoient tendres sans jalousie, fideles sans contrainte, heureux sans indiscretion. Ce lieu parut d'autant plus favorable à l'amour pour remplir ses projets, que l'on ne s'y défioit pas de lui; il engagea dans son parti la vanité, la gloire & l'ambition. Ce Dieu, pour dompter son ennemi, jetta les yeux sur Polacire; il étoit fait nécessairement à être distingué. Stratonice desira de le voir, & le distingua trop. Le téméraire espoir de plaire sans aimer ne fut jamais plus

exemplairement puni. Bientôt les douceurs qu'elle trouvoit dans le plus simple entretien, & les peines qu'elle ressentoit dans la plus courte absence, lui apprirent que l'indifférence, malgré les principes, n'est jamais qu'un état d'opinion, & qu'il y a pour tous les êtres un objet dont tôt ou tard on est obligé de reconnoître l'empire. Stratonice éprouva donc la nécessité d'aimer; & plus foible qu'une autre, parce que l'amour étoit pour elle un état de surprise, elle déclara ses sentimens avec la vivacité qu'entraîne communément la séduction. Voilà l'amour déjà vengé; il va l'être davantage. Polacire étoit un être naturellement léger : sincère un moment, il n'en étoit que plus dangereux de l'aimer. Cet air vrai qui se peint dans deux beaux yeux, prévient les réflexions, & l'on s'abandonne. Si l'on pouvoit craindre, on pourroit se défendre. Polacire aima un moment, & promit d'aimer toujours. Stratonice mesuroit déjà l'étendue de son bonheur à la durée de ses jours.

L'amour qui la poursuivoit, alluma la guerre dans un pays où elle se pro-

mettoit une si douce paix. Son amant , du moins , fut obligé d'aller chercher dans des climats ennemis une autre gloire que celle de plaire. La gloire étoit pour Stratonice un mot très-respectable. Familiarisée avec les grands principes , elle ne pouvoit balancer entre le plaisir & l'honneur : & elle n'eût pas estimé un amant qui l'eût préférée à son devoir. Polacire , en s'éloignant , n'eut donc point à cacher son départ. « Allez combattre , lui dit-elle , allez » triompher : ma défaite , plus difficile » que celle des ennemis , est pour moi » un garant de vos victoires. Que les » obstacles ne vous découragent pas ; » si vous en trouvez à vos succès , sou- » venez-vous que j'ai cédé à vos soins ».

Polacire partit. Stratonice , après avoir reçu ce regard qui dit tant , qui promet tant , & qui n'assure rien : se flatta que son amant feroit toujours fidele. *Elle se dévoua à la Déesse Constance , qui n'avoit alors , ainsi qu'à présent , que fort peu d'adorateurs. Constance mena la Nymphe dans son palais situé dans une isle solitaire , au milieu d'un bois écarté ; la terre n'y produit que d'une sorte de*

fleurs & que d'une espèce de fruits; la nature y est toujours la même. L'air tempéré qui regne dans ce désert, n'obéit point aux loix des saisons. Le peu d'habitans qui y vivent, ne changent point d'habillement, de langage, de mœurs, ni de coutumes, & n'ont des yeux que pour un seul objet. Rien n'y est véritable; tout, jusqu'aux zéphirs, s'y montre constant, les ruisseaux qui coulent dans les prairies, suivent leur pente naturelle, & ne prennent jamais de détours; chaque voix que l'on y entend retentir, n'apprend jamais aux échos qu'un seul nom à répéter.

Ce lieu paisible & retiré convenoit à la situation de Stratonice. A chaque instant la vengeance de l'amour se multiplioit par les tableaux séducteurs qui frappaient ses regards. La vigne unie à l'ormeau, le lierre entrelacé avec le tronc des arbres, un vent toujours frais, un ciel toujours égal, la tourterelle & le moineau inséparables de l'objet de leurs soins caressans. Images trompeuses! doux mensonges, dont le prestige inventé alors par un Dieu, n'a depuis que trop servi l'imposture des hommes.

Six mois s'écoulerent dans ces jouis-

sances fatales ; le matin les reproduisoit, le soir en varioit les causes ; la nuit encore en faisoit éprouver les effets ; un songe étoit une vérité, parce qu'il n'offroit rien qu'on n'eût vu avec plaisir, ou qu'on ne dût voir avec transport.

Polacire annonça son retour ; il étoit sincère ; il fit même quelques pas pour revenir : mais l'amour inépuisable en mauvais tours, engagea *Coquetterie* à l'arrêter en chemin. Ses vœux furent exaucés ; Stratonice fut trahie. Elle l'attendoit d'une heure à l'autre ; elle comptoit les momens ; elle leur trouvoit la lenteur des siècles ; elle relisoit cette lettre qui caufoit & son impatience & son inquiétude. Elle accusoit quelquefois son imagination d'y avoir trouvé ce qu'elle ne renfermoit pas : enfin elle écrivit elle-même, sa plume trempée dans les larmes, en exprimant l'excès de sa douleur, lui parut servir foiblement son esprit.

« Quel charme vous retient ou quel
» obstacle vous arrête ? Ne frémissez-
» vous pas en pensant à ce que je souffre.
» Ah ! qu'on est malheureux dans votre
» situation ! Penser que l'on peut être

» accusé ! n'avoir plus la douceur de se
» représenter l'objet aimé dans cet état
» délicieux où le plonge la sécurité ! se
» dire à chaque instant : *Elle souffre* ,
» *elle pleure* , *elle prononce mon nom avec*
» *désespoir*. Je vous plains si vous êtes
» innocent ; mais pourquoi ne pas pré-
» venir , par un mot , le soupçon affreux
» que fait naître votre silence » ?

La réponse à cette lettre fut si flatteuse & si étudiée , que Stratonice en soupçonna la fausseté. Disposée à s'affliger , elle conclut qu'elle ne pouvoit trop se livrer à ses soupçons ; toutes ses pensées devinrent des tourmens. Bientôt , résolue à mourir , elle ne vit plus rien de si raisonnable que de s'abandonner à sa douleur. Elle se retira dans la forêt noire , où coule un ruisseau que forment les pleurs des Amans malheureux : *Constance* la suivit , & la voyant dans un abattement dont elle craignoit les suites , elle lui adressa ces mots : « Belle Nym-
» phe , espérez tout de l'Amour & de
» vos charmes ; la persévérance est tou-
» jours récompensée. Pourquoi vous li-
» vrer à des idées peu approfondies ! Po-
» lacire n'est peut-être pas inconstant ;

« j'ai vu souvent ici des Amans dans
 « votre situation ; un moment ranimoit
 « la joie dans leur cœur.... Ah ! Ma-
 « dame, il n'est plus de joie pour moi,
 « répondit Stratonice ; mon cœur,
 « mortellement blessé , ne peut plus
 « goûter que les horreurs qui accom-
 « pagnent le désespoir.... »

La Déesse ne pouvant se faire écou-
 ter, retourna dans son isle ; sa présence
 y étoit nécessaire. Déjà plusieurs cour-
 tisans se dispoisoient à en sortir, & les
 malheurs de Stratonice effrayoient tou-
 tes les Nymphes, sa présence fit rentrer
 ses sujets dans leur devoir.

Stratonice, pénétrée de douleur, &
 ensevelie dans une profonde rêverie,
 suivit un chemin rempli de ronces &
 d'épines, qui la conduisit vers une autre,
 auprès d'un roc escarpé. Dans ce mo-
 ment il en sortit une vieille majestueuse,
 dont la marche grave & l'air vénérable
 imposoient le respect ; c'étoit *la Sagesse*.
 Elle lui demanda le sujet de ses soupirs
 & de ses larmes. Stratonice lui apprit
 son malheur. « Je suis touchée de vos
 « maux, répondit la Sagesse ; mais je
 « puis y apporter remède, & vous ren-

» dre la tranquillité que vous avez
» perdue. L'erreur où vous êtes tombée
» est pardonnable à la jeunesse; c'est un
» écueil presque inévitable pour elle;
» mais je viens à votre secours. Ceux
» qui ne savent pas secouer le joug im-
» périeux des passions, méritent d'en
» être la victime. Affranchissez votre
» ame de l'esclavage. Depuis que vous
» êtes soumise à l'Amour, vous n'avez
» sûrement pas eu un moment de repos.
» Il est vrai, répliqua Stratonice; mais,
» malgré les maux que je souffre, je
» ne saurois briser ma chaîne; l'auteur
» de mes tourmens m'est si cher, que
» je ne puis le haïr ».

La Déesse déplorant l'opiniâtre fermeté de la Nymphé, alla puiser de l'eau dans la fontaine du Courage. « Buvez; » lui dit-elle; ce breuvage adoucira vos tourmens ». Elle en but, & se sentit soulagée : mais combien elle souffroit encore ! Adieu, lui dit la Sagesse, l'Amour n'est pas détruit : cette terrible passion s'enracine dans le cœur; le temps en est le seul remède; j'espère qu'il agira sur vous.

Stratonice retourna dans la forêt noire

pour y habiter une grotte obscure. Les premiers jours s'écoulerent dans cette tristesse sombre & muette, qui ne produit, pour ainsi dire, aucune idée, aucune réflexion, & n'est guère qu'un état machinal. Successivement elle sortit de sa retraite; & le mouvement de la nature rendit à son ame celui qu'elle avoit perdu. Les tableaux qui s'offroient à ses yeux, l'harmonie & le contraste qui, tour-à-tour, frappent dans les déserts même, excitoient les souvenirs, & faisoient naître les réflexions. Ainsi, disoit-elle, j'ai vu les pensées de Polacire se rapporter aux miennes; ses sentimens conformes à ceux qu'il m'inspiroit; nos joies, nos peines, nos regards, tous nos mouvemens, former l'accord le plus doux; de même je vois les inégalités, les caprices, les dégradations qui m'étonnent dans ces autres parties où mes yeux se portent, se reproduire dans les sujets de chagrin que me donne sa conduite. Tristes images! cruelles pensées! affreuse conclusion! Les larmes couloient en abondance; l'humiliation, le dépit les arrêtoient quelquefois. Quoi! disoit-elle, j'ai pu
renoncer

noncer aux avantages de la fierté, à ce retour d'idées flatteuses qui naît de la supériorité, aux hommages des esprits sensés, à l'estime de moi-même, pour des biens faux, pour des illusions si souvent éclairés par le repentir & les regrets! j'ai pu mépriser le cri de tant de victimes, la voix de mon cœur! j'ai pu me fier à un Dieu armé de poignards, & environné de prestiges! Et toi, vil séducteur, parjure abominable, instrument odieux de mon trouble, de ma honte, de mon désespoir, as-tu pu te jouer ainsi de tes sermens, des miens, des loix sacrées de l'humanité?... Elle se taisoit après ce moment de fureur; un morne silence, une inaction totale de l'ame & de l'esprit succédoient à ces mouvemens convulsifs. Lorsqu'elle retrouvoit la faculté de raisonner, c'étoit pour s'attendrir; les larmes recommençoient à couler; l'implacable Amour venoit encore lui retracer ses douceurs; le trait charmant qui l'avoit blessée, étoit reproduit par son artifice, & empoisonné par sa vengeance.

Enfin elle étoit condamnée à ne plus revoir Polacire; elle vécut & mourut.

Avril 1779. Second Vol.

H

dans cette grotte. Aisément on croira qu'elle ne vécut pas long-temps. Dans les courtes promenades qu'elle faisoit autour de sa retraite, elle avoit voulu apprivoiser des animaux ; une biche s'étoit attachée à elle ; chaque caresse qu'elle en recevoit, faisoit couler ses larmes. Ce n'étoit pas l'objet qui l'avoit aimée ; ce n'étoit pas celui dont les soins, dont les regards, dont les transports lui avoient appris que la vie est dans le bonheur d'intéresser. Cette réflexion s'imprima un jour trop fortement dans son cœur ; l'épuisement de ses forces en fut la suite ; elle expira en prononçant le nom de Polacire.



LETTRES
DE CALLIOPE A DORANTE,
Avant qu'elle fut mariée.

PREMIERE LETTRE.

JE ne suis point surprise que vos agréables occupations vous aient fait manquer à ce que vous m'aviez promis. Votre conduite & mes réflexions produisent un si bon effet sur mon cœur, que je suis charmée de la docilité avec laquelle il commence à écouter la raison. Elle lui fait voir la cruelle nécessité de contrarier une inclination que je ne me pardonnerois pas, si tout autre que vous l'avoit fait naître ; continuez à me désabuser vous-même de l'erreur où je suis. Votre dissipation vous laisse si peu maître de vos momens, que je ne compte pas que vous en dérobiez à vos plaisirs, pour en venir passer aujourd'hui d'ennuyeux auprès de moi.

L E T T R E II.

J'APPRENDS que vous voyez souvent Madame de ... Seriez-vous d'assez mauvais goût pour trouver quelque plaisir auprès d'elle ? Le pouvoir que vous m'avez donné sur votre cœur, me met en droit de trouver mauvais qu'il puisse être occupé d'un objet indigne de vos soins. Employez-vous ainsi le temps que vous passez sans me voir ? Est-il possible que vous aimiez si peu délicatement, quand vous savez vous faire aimer avec si peu de délicatesse ? Mon exemple ne méritait-il pas d'être suivi ? Rassurez moi sur mes inquiétudes, & cessez de voir la personne qui les cause.

L E T T R E III.

MADAME M... est instruite du commerce que nous avons ensemble ; tout innocent qu'il est, elle saura bien le rendre criminel, & ne manquera pas d'empoisonner ma conduite. Jugez si sa haine ne

me prépare point encore d'autres disgrâces, & si elle ne se servira pas de ce prétexte pour autoriser de nouvelles injustices : il ne manque plus à mes malheurs, que celui de vous voir infidèle, ou ralenti dans votre amour. Je fais trop ce que je dois craindre, & j'ignore ce que je puis espérer ; ma lettre est dictée par la douleur. Si mes peines sont inséparables de l'attachement que j'ai pour vous, elles ne finiront qu'avec ma vie.

L E T T R E IV.

QUELQUE violent que soit l'amour, la raison doit l'emporter sur lui. Je n'ai pu justifier ma conduite auprès de M..... qu'en renonçant au plaisir de vous voir ; j'ai paru le sacrifier sans répugnance ; l'intérêt de ma réputation, & celui de mon repos, m'y ont déterminée. Je ne vous dirai point toutes les circonstances douloureuses qu'on ajoute à ce nouveau malheur, & en quelle affreuse situation je me vois réduite. Elle m'est d'autant

plus insupportable, qu'il ne m'est pas permis de m'en plaindre, & que je me trouve forcée à paroître tranquille, tandis que mon cœur est agité par des mouvemens qui vous feroient pitié, quand même vous seriez indifférent pour moi. Je ne me sens coupable que de vous trop aimer. Vous avez pris assez soin de m'en punir, pour me faire ouvrir les yeux sur les suites d'un engagement que la raison n'a pu rompre. Toute ma ressource n'est que dans ma constance à souffrir. Je ne sais combien durera la nécessité cruelle qu'on m'impose. Puisqu'elle est inévitable, il faut feindre, devant ceux qui l'ordonnent, qu'elle est volontaire. Quoique je sois bien éloignée de me nourrir de vaines espérances, je ne puis résister au sort qui m'a conduite à m'attacher si tendrement à vous. Adoucissez le plus qu'il vous sera possible l'état où je me vois, en me donnant de vos nouvelles. On empoisonne vos discours & ma conduite; & l'on ne veut pas me laisser la satisfaction de me flatter, que vous conservez de l'estime pour moi. Celle que j'ai pour vous ne se démentira jamais. Oubliez

mes peines, & ne songez qu'à vous procurer des plaisirs dont je n'aie pas à me plaindre.

LETTRE V.

NE me faites point de satisfactions sur votre procédé d'hier. Loin d'en murmurer, je vous fais gré de vous être fait attendre assez de temps, pour me laisser celui de réfléchir à l'imprudence de la démarche que je venois de faire, & qui n'est pardonnable qu'à l'amour que j'ai pour vous. Mes chagrins continuent toujours; & puisque je n'en suis pas morte, je commence à croire que je suis destinée à ne mourir que de plaisir.

LETTRE VI.

POURQUOI m'engager à me trouver à un repas où vous saviez que je ne devois pas vous voir? Vous vous inquiétez peu des plaisirs que je puis prendre sans vous; & vous n'avez pas besoin de moi pour

contribuer aux vôtres. Vos engagements vous laissent à peine disposer de quelques momens en faveur d'une personne qui vous consacre les siens, & que vous dites que vous aimez. Vos amis ont grand tort de vous arracher ainsi à vous-même. Reprochez-vous votre complaisance pour eux ; votre conscience & votre cœur, si vous les examiniez, vous reprocheroient peut-être quelque chose de plus. Quoique vous ne soyez guere scrupuleux sur certains sujets de remords, songez pourtant que c'est une obligation indispensable de rendre ce qu'on retient injustement ; & que vous n'êtes point en droit, quelque aimable que vous soyez, de garder mon cœur, si vous ne le payez de tout le vôtre. Il ne suffit pas de me dire que vous me l'avez donné : il faut, pour me le prouver, me laisser le soin de le conduire. Il est si vagabond, que je crains qu'il n'abuse de la liberté que je lui laisse, & de l'indulgence que j'ai pour ses défauts.



LETTRE VII.

Vous suivez les mouvemens de la générosité, sans savoir si la mienne n'est pas offensée des témoignages que vous me donnez de la vôtre. De toutes les attentions qu'on peut avoir quand on aime, c'est l'unique dont je vous dispense, & celle qui me touche le moins. Je croyois qu'après nous en être expliqués tant de fois, il ne seroit plus question de réveiller de pareilles galanteries. Comme je me souviens de ce que nous avons là-dessus exigé l'un de l'autre, je ne vous fais qu'un présent des plus simples. C'est un chiffre composé de votre nom & du mien. Vous ne le garderez qu'autant de temps que la personne de qui il vous vient vous sera chère. Il n'a aucune vertu. S'il avoit celle de vous rendre véritablement sensible, je ne sais si je vous le donnerois, ne jugeant pas que vous puissiez trouver autant de plaisir à l'être pour moi, que j'en ressens à le vouloir toujours être pour vous.

H v

L E T T R E V I I I.

Vous deviez me préparer au chagrin que vous me fites hier, on n'auroit pas eu le plaisir de triompher de la foiblesse que je ne pus cacher. Je vois bien que je ne me rends pas assez de justice, & que je serois dans une erreur digne de pitié, si je me croyois en droit de disputer votre cœur à qui que ce soit, puisqu'une personne d'un médiocre mérite attire vos attentions. Ce n'est donc point assez d'une grille affreuse qui nous sépare : il faut encore, pour m'accabler, que vous m'ameniez une rivale qui vous fasse oublier que vous êtes auprès de moi. Si vous ne pouvez vous contraindre en ma présence, que dois-je penser de ce que vous êtes capable de faire, quand je ne vous vois pas ? Comment puis-je démêler si vous m'aimez véritablement, puisque je ne trouve point de différence entre vos manieres avec moi, & celles que vous avez avec les autres ? Ne dites point que c'est une amie que vous voulez me mé-

nager : je veux être haïe de tout le monde, plutôt que d'avoir des amies à ce prix. J'aime mille fois mieux être enfermée avec votre portrait, quoique les regards soient inanimés, que de voir les vôtres attachés sur d'autres objets que moi. Est-ce à votre caprice, ou à votre facilité, que je dois vos marques de tendresse ? La mienne est trop délicate, pour vous tenir compte de cette manière d'aimer.

L E T T R E IX.

QUELQUES raisons que je puisse avoir de me plaindre de vous, il m'est presque impossible de ne pas approuver tout ce que vous faites. Vous savez que ma tendresse aveugle me fait trouver des excuses, qui ne me permettent pas de vous condamner. Elle étouffe encore aujourd'hui des reproches que je pourrois vous faire sur votre dissipation. Je ne vous en parle point ; je me dis seulement à moi-même pourquoi ne lui ai-je pas laissé toujours ignorer que je l'ai-

mois? Quelque indifférence qu'il eût témoignée pour moi, je ne l'aurois point accusé d'ingratitude; & ne me croyant point en droit d'exiger de lui aucune reconnaissance; j'aurois eu du moins le plaisir de l'aimer, de l'admirer, de le croire sans défaut. Je ne fais quel mouvement m'arrache des larmes, dont je mouille cette lettre. Si c'étoit le dépit de vous avoir trop aimé, ne dois-je pas m'en consoler par le plaisir de vous trouver encore le plus aimable de tous les hommes?

L E T T R E X.

Quoi! vous pouvez être tranquille pendant quatre jours, sans me donner de vos nouvelles, & sans faire la moindre démarche pour apprendre des miennes! Depuis que je vous ai vu, je n'en ai pas fait une qui n'eût rapport à vous. Que dis-je? hélas! peut-être êtes-vous indisposé, pendant que je murmure contre votre indifférence. Cette raison seule

peut excuser votre conduite ; mais cette excuse me seroit si cruelle, & votre santé m'est si chère, que j'aime encore mieux n'avoir à me plaindre que de mon malheur. Quel plaisir prenez-vous à m'accabler ! Si vous conservez quelque ressentiment de ce que je vous arrachai l'autre jour une de mes lettres ; le crime est-il si grand ? Venez me voir ; & je vous montrerai que les offenses que l'amour fait commettre, ne sont pas irréparables. Je voudrois n'en avoir que de cette nature à vous reprocher.

L E T T R E X I.

P U I S Q U E vous êtes si long-temps sans me voir, faites-moi du moins savoir que vous pensez à moi. Je suis si occupée de vous, que je deviens presque insensible à mes disgrâces. De tous les malheurs dont je suis menacée, je ne crains que celui de vous perdre. Si votre tendresse étoit aussi ingénieuse que votre prudence, vous trouveriez des voies plus douces que celles de la Philosophie, à laquelle vous

m'exhortez, pour attendre tranquillement la fin de mes peines. Il faut faire bien des retours sur soi-même, avant que d'en pouvoir tirer quelques secours; & c'est un parti difficile à prendre pour ceux que leur passion aveugle. Mais votre conduite m'éclaire, au défaut de ma raison; elle va me fournir une ample matière de tristes, mais utiles réflexions. Heureuses, si elles peuvent me convaincre, que l'amour a souvent des suites fâcheuses, & que le parti de l'indifférence est toujours le plus sûr à prendre!

L E T T R E X I I .

LE pouvoir que vous avez de me fermer la bouche; quand même vous me donnez lieu de me plaindre, m'ôta hier la liberté de vous faire connoître mon chagrin. Votre manière de vous justifier sur les mauvais procédés dont on vous accuse, m'a plus offensée, que l'aveu que vous m'auriez pu faire de ce que vous avez à vous reprocher. Ne m'avez-vous arraché à la tranquillité de maire,

traite, que pour réveiller dans mon cœur un trouble que je croyois assoupi pour toujours? Je vous y voyois rarement : tout le temps que je donnois à mes réflexions, servoit à me persuader que mon attachement devoit finir ; je mettois tout en usage, pour vous cacher ce que vous m'inspiriez malgré moi ; je trouvois dans ma feinte indifférence, de quoi excuser la vôtre. Je ne vous reprochois que foiblement vos négligences, & quand vous me veniez voir, j'affectois de ne pas remarquer vos momens de distraction : plus vous me donniez d'inquiétude, plus je paroissais tranquille, autant pour vous épargner la confusion de votre ingratitude, que pour ne pas m'exposer au chagrin de vous trouver insensible à mes plaintes. Je ne fais plus quels sentimens je dois avoir pour vous : si j'en crois les idées qu'on veut me donner, il ne m'est plus permis d'en avoir d'avantageuses : dans le temps que j'oublie tout le monde, & que je m'oublie moi-même, pour ne songer qu'à vous, vous me livrez aux plus cruelles incertitudes. Ne vous en devoit-il pas moins coûter de m'avouer

que vous ne m'aimiez plus, que de faire de faux sermens que vous m'aimiez encore ? L'inconstance est pardonnable ; mais la trahison ne l'est pas. Si mes inquiétudes étoient fondées sur des chimères, il vous seroit aisé de m'en guérir. Mais quand je me retrace les soupçons que je forme, malgré moi, & contre vous, je trouve dans les éclaircissemens que vous me donnez, de nouvelles preuves de mon malheur, & de votre peu de sincérité. Quelle gloire avez-vous à tromper une personne qui a fait, jusqu'à présent, sa félicité de son erreur & de vos mensonges, & qui ne fait pas même si elle ne doit pas les préférer aux vérités insupportables qui me font des leçons du parti que je dois prendre. Remettez-moi dans une situation plus tranquille, & ne vous servez de votre esprit, que pour me donner des conseils contre vous-même, si vous vous jugez indigne de l'attachement que j'ai pour vous. Quand je vous recommande la fidélité, je consulte autant l'intérêt de votre gloire, que celui de mon cœur.

TOUS LES JOURS À 12 HOURS

L E T T R E X I I I .

POUR vous rendre un fidele compte du temps que je passe sans vous, je vous dirai que je ne l'emploie qu'à penser à vous, & qu'à vous écrire. C'est ainsi que je m'occupe quand l'absence vous dérobe à mes plaisirs. Qui peut connoître & sentir mieux que moi le prix des momens heureux que vous me donnez ! Ils me sont si précieux, que vous ne pouvez trop me les faire acheter. Le plaisir de vous voir, a toujours pour moi le charme de la nouveauté. Depuis que je vous ai vu, je suis partagée entre la crainte & l'espérance. Me laisserez-vous encore longtemps dans cette incertitude ? La bienfaisance m'empêche de vous prévenir.

L E T T R E X I V .

QUE me sert-il de me reposer tranquillement sur mon innocence, puisque vous me trouvez coupable ? Si vous m'avez

aimée, ne devez-vous pas souhaiter de sortir d'une erreur qui vous est aussi injurieuse qu'à moi? Je n'exige de vous ni grace, ni pitié; je ne vous demande que la justice que vous me devez, & que vous vous devez à vous-même. On ne doit point condamner une personne qu'on estime, sur le rapport des traitres & des imposteurs qu'on doit mépriser. Votre crédulité vous rendroit aussi méprisable qu'eux, si vous la conserviez plus longtemps. L'espérance de me justifier, est le seul motif qui me fait tenir ce langage. Si ma gloire est satisfaite par les convictions que je vous donne de ma fidélité, elle ne le sera pas moins par la fermeté avec laquelle je tâcherai de surmonter le malheureux penchant que j'ai pour vous.

LETTRE XV.

QUELLE différence de mes sentimens aux vôtres! J'ai toujours fait tomber mon aversion sur les personnes qui ont voulu m'en inspirer pour vous, & malgré toutes

les raisons que j'avois de les croire, mon cœur s'est opiniâtré à ne croire que vos discours. J'ai mis ma gloire à soutenir mon estime pour vous, comme vous mettez la vôtre à soutenir votre injustice pour moi. Vous me justifiez en vous-même; mais votre orgueil vous empêche de convenir que vous avez eu tort de me condamner. Vos remords & ma modération, que je mesure à vos outrages, vous en diront plus que je n'en peux dire. Je suis résolue à reprendre le parti dont vous m'avez détournée, & à ne plus songer à vous, que pour demander pardon à Dieu de l'infidélité que je lui ai faite. Je ne tenois au monde que par l'attachement que j'avois pour vous. Je n'ai plus rien à y regretter. Ne croyez pas que je tienne ce langage pour vous rappeler ! Quand votre retour dépendroit de moi, j'y mettrois les plus forts obstacles. Je ne veux que vous forcer, par mon innocence, à me rendre une estime que je n'ai jamais si bien méritée. Votre opiniâtré refuse des éclaircissements qui ne serviroient qu'à vous confondre. Vous aurez bientôt la satisfaction

de n'entendre plus parler de moi. Je vais finir mes tristes jours dans une retraite, où ma vertu ne sera plus blessée par vos soupçons. Gardez mes lettres, c'est le plus sûr contre-poison dont vous puissiez vous servir contre les langues envenimées qui veulent me perdre. Laissez-moi les vôtres, & donnez-moi le temps de me résoudre à en faire un sacrifice à Dieu. Il a formé mon ame trop différente de la vôtre, pour ne pas rompre la chaîne qui m'attache à vous. Ne craignez plus que je fasse aucune démarche pour ma justification. Vous ne serez plus importuné de mes plaintes. Epargnez seulement à mon cœur de nouveaux outrages; c'est la dernière grace que je vous demande.

L E T T R E X V I .

J'AI été incertaine pendant quelque jours, sur la réponse que je devois faire à Madame.... sur la proposition qu'elle me fait de quitter Paris; & après bien des réflexions, mon attachement pour vous l'emporte sur les raisons que j'ai de

me flatter qu'on veut rendre ma situation plus heureuse. Le refus que je fais d'en changer, doit vous prouver que je ne connois point de bonheur préférable à celui de vous voir & de vous aimer. Ne vous imaginez pas que je veuille vous faire valoir ce sacrifice, pour vous engager à m'en tenir compte. Il ne s'agit que de m'assurer de votre tendresse. On se console aisément de la perte d'un cœur, quand on sent dans le sien des dispositions à l'inconstance; mais mon amour est incapable de changer.

LETTRE XVII.

SANS être trop pénétrante, je m'aperçois que le partage de votre cœur vous embarrasse; & que la reconnoissance pourroit bien céder à l'ingratitude. Ne balancez plus sur le choix de ces deux mouvemens qui vous agitent. Je vous dispense de l'une, je vous pardonne l'autre; & ma bonté va jusqu'à craindre que votre conscience ne vous pardonne pas comme moi. Je veux bien m'en rap-

porter à vos secrets reproches , & vous prendre pour juge dans votre propre cause. Je n'entreprendrai point de soutenir la mienne , ni mes anciens droits en amour ; c'est un fâcheux titre que celui de l'ancienneté. Plusieurs années d'épreuves ne servent qu'à me persuader qu'il faut que vous cédiez à la nouveauté. Comme vous l'aimez , je vous écrirai désormais d'un autre style ; peut-être goûterez-vous mieux celui de ma raison , que celui de mon cœur.

L E T T R E X V I I I .

DEPUIS plusieurs années que je ne me crois au monde que pour vous , & qu'un aveuglement volontaire me fait trouver tout mon bonheur dans le seul plaisir de vous aimer ; je n'ai point cherché à me prévaloir des sermens que vous m'avez faits d'un attachement inviolable ; mais aujourd'hui , qu'un retour sérieux sur moi-même me fait regarder le penchant que j'ai pour vous comme une passion qui peut me devenir préjudiciable , je

me vois obligée à ne vous rien déguiser des malheurs dont elle me menace. Sans vous reprocher ma tendresse, ni vous fatiguer d'un détail qui vous toucheroit peu, j'ai résisté aux pressantes sollicitations que m'a faites Madame de.... de partir avec elle, & je n'ai point balancé à préférer le plaisir de vous voir, à la douceur d'aller vivre dans ma famille. Une résistance aussi invincible que celle que je lui ai fait paroître, me met en danger de perdre l'amitié de bien des personnes, dont la vôtre seule peut me dédommager. Elle est assez parfaite pour mériter de pareils sacrifices? Sans consulter vos sentimens, que je vous dispense de m'expliquer, de crainte de ne les plus trouver dignes des miens, je vous avoue que le foible que j'ai pour vous, l'emporte sur tout : quoique la raison le combatte, elle ne sera jamais assez forte pour le vaincre; & je suis résolue, malgré toutes ses vaines remontrances, à n'avoir que vous pour objet. Un aveu de la sorte mérite bien que vous n'abusiez pas du parti que vous me faites prendre; il doit vous engager à réfléchir à tout ce qu'il y a de

mortifiant pour moi dans la situation où je me réduis pour vous. Quelle qu'elle soit, je suis assez fière pour ne pas m'en plaindre, & assez raisonnable pour me contenter d'une fortune aussi bornée que la mienne; mais si l'estime, la préférence & le désintéressement peuvent quelque chose sur votre cœur, que je crois bon, malgré tout ce qu'on peut m'en dire, confirmez & tenez-moi la promesse que vous m'avez faite, d'être toujours à moi.

L E T T R E X I X.

Vous ne devez point me savoir mauvais gré d'avoir attendu le départ de Madame de..... pour ouvrir votre lettre. Je craignois que vous ne m'y donnassiez des conseils que je n'aurois pu suivre. Je me suis occupée, depuis hier, à la lire avec cette attention qu'on ne peut refuser à tout ce qui part de votre plume. Il me paroît que des sentimens aussi équivoques, & aussi vagues que les vôtres, sont autant d'énigmes qu'on ne sauroit trop craindre d'approfondir.

Après

Après vous avoir déclaré les miens, avec cette confiance & cette sincérité qui ne souffre aucune fausse interprétation, je puis encore vous assurer que je n'ai point prétendu vous attendrir par des reproches que je rétracte; je n'en dois faire qu'à moi, sur toutes les démarches que j'ai faites pour vous. Si je vous parle du temps qu'il y a que je suis attachée à vous, ce n'est pas que je le croie le plus précieux de ma vie, puisque je ne l'ai employé qu'à vous aimer; mais il ne faut que consulter votre cœur, pour avouer que le mien ne méritoit pas de trouver un ingrat. L'espérance de vous fixer ne m'a jamais séduite. Quand ma délicatesse va jusqu'à vous dispenser d'être reconnoissant, la vôtre ne doit-elle pas quelques ménagemens à ma gloire? Pourquoi suis-je retenues à Paris par ce qui devrait m'en éloigner? Je ne venois point vous y chercher. Mais pouvois-je éviter la fatalité de mon sort, qui ne m'a conduite ici que pour m'y faire trouver un écueil plus cruel que les persécutions que je fuyois? Devois-je vous consulter sur mon séjour, ou sur mon départ? Si vous m'eussiez

donné un conseil contraire à mon inclination, j'aurois fait tous mes efforts pour le suivre, quoique la résolution de m'éloigner de vous me paroisse impossible. Que la raison règle toujours vos sentimens. Il me semble que vous ne consultez guere ceux qu'elle doit vous inspirer, quand vous vous réservez le droit de rappeler & de soutenir votre injustice passée, pour avoir celui de devenir infidele. Ne vous servez point d'un prétexte odieux, qui vous rendroit encore plus coupable. Mon innocence a trop bien détruit l'ouvrage de l'artifice & du mensonge; la vérité, protectrice d'une tendresse aussi pure & aussi sincere que la mienne, ne vous laisse rien à craindre, ni à souhaiter. Quoique je me pique de constance, ce n'est pas que vous le méritiez, vous ne la devez qu'à un entêtement que je condamnerois plus que votre légèreté, si vous ne m'aimez plus. Je vous aime encore assez pour vous épargner la contrainte à laquelle un reste de pitié pourroit vous assujettir. Si ce n'est qu'à ce mouvement que je dois les soins que vous me rendez, je vous en dispense dès

aujourd'hui. Ne craignez donc pas de me découvrir l'état de votre cœur. S'il est encore fidele, je suis la plus heureuse personne du monde; s'il est inconstant, la nécessité de vaincre ma passion, me rendra peut-être cette tranquillité que vous m'avez fait perdre. Vous savez que je ne tiens au monde que par les liens qui m'attachent à vous. Quand vous m'aurez forcée à les rompre, je ne trouverai plus rien entre Dieu & moi.

L E T T R E X X .

SI votre amitié est aussi solide que votre éloquence est touchante, je n'aurai pas de peine à soutenir la nouvelle disgrâce qui vient de m'arriver. Il n'en est point qu'on ne supporte aisément, lorsqu'un ami tel que vous daigne prendre le soin d'en consoler. La maladie dont j'ai été violemment attaquée, ne m'a point causé d'effroi. Quand on espere trouver la fin de ses malheurs que dans la fin de sa vie, on se détermine volontiers à mourir. Ménagez votre santé; la mienne se réta-

blit lentement. Donnez-moi souvent de vos nouvelles. Vous connoissez la vivacité de mon imagination ! Dès que je suis deux jours sans entendre parler de vous, je crois que vous êtes malade. J'admire la facilité avec laquelle vous prenez les différens caractères qu'il vous plaît de prendre. Philosophe, Poëte, ami prudent, amant passionné, je connois tout le prix de votre amitié, qui ne se dément point dans le malheur. Je m'entretiens seule avec vos pensées, qui me reviennent souvent dans l'esprit. Je relis vos lettres, je vous en écris, & je passe ainsi le temps, en attendant celui où j'aurai le plaisir de vous revoir. Je vous renvoie le livre que vous m'avez prêté, & que j'ai parcouru légèrement. Mes yeux sont encore trop foibles pour pouvoir lire avec attention autre chose que votre écriture.



LETTRE XXI.

VOTRE dernière lettre est remplie de reproches si obligeans & si tendres, qu'il y auroit de l'injustice à moi de m'en plaindre. Non, ce n'est point le dépit, c'est la tendresse qui vous les arrache. Finissons, de part & d'autre, des plaintes qui ne sont plus de saison. Je suis convaincue que vous m'aimez ; vous devez être persuadé que je vous aime. Vous n'en êtes que trop digne. Je vous en fais l'aveu avec plaisir. L'estime que j'ai pour vous l'autorise. L'amour, & même la raison ne m'en feront jamais repentir. L'effort que je fis l'autre jour me coûta trop ; pour ne pas me faire sentir combien il est difficile de prendre sur moi autant que je fis ce jour-là. Si vous saviez la contrainte que je souffris, vous ne m'y exposeriez pas. J'étois plus à plaindre que vous, j'avois votre amour & le mien à combattre.



L E T T R E X X I I .

VOTRE absence me jette dans une mélancolie qui me surprend. Je fais que vous devez revenir au premier jour. Je fais que vous m'aimez : d'où vient donc le trouble de mon cœur ? S'il avoit autant de raison que d'amour, il seroit tranquille. Ne vous offensez point de mes inquiétudes. Ce n'est point votre conduite, c'est ma tendresse qui fait naître les craintes que je sens. Votre cœur est pour moi d'un si grand prix, que je ne puis trop appréhender de le perdre. Pardonnez-moi mes tendres alarmes. Contentez-vous de savoir que je les défavoue ; & que si mon cœur s'y prête, ce n'est que pour avoir le plaisir de vous justifier. Si elles vous offensent, vous n'êtes que trop vengé par le tourment qu'elles me causent : j'attends votre retour. J'examinerai, en vous revoyant, votre air, vos yeux, vos manières. Que j'aurai de joie quand j'y démêlerai que mes soupçons étoient injustes, & que vous revenez aussi constant que

vous étiez parti tendre ! Je ne saurois me résoudre à finir ma lettre. Je prolonge, autant que je puis, le seul plaisir que j'aie, quand je ne vous vois pas.

LETTRE XXIII.

Vous êtes trop éloquent à détailler tous les sujets de défiance qu'on doit avoir quand on aime. Qui peut vous en avoir tant appris ? Je tremble que vous ne sachiez trop bien que ce n'est pas toujours l'amour qui fait faire de tendres aveux. Votre science sur cet article m'alarme. C'est inutilement que vous voulez que je vous répète, à tous momens, que je vous aime ; je vous l'ai dit assez pour vous le faire croire, si vous m'estimez. Jusqu'à ce que vos scrupules soient entièrement détruits, je ne vous dirai point que je ne suis pas un moment sans penser à vous, que votre idée m'occupe jusques dans mes songes, & que je ne me crois heureuse qu'autant que je vous vois.

LETTRE XXIV^e*& dernière.*

VOTRE dernière lettre, que je reçus devant Madame de..... me donna une joie si vive & si parfaite, que j'eus besoin de toute ma raison pour l'empêcher d'éclater. J'y ai vu des sentimens qui ne peuvent être suspects, & des témoignages de tendresse les plus naturels & les plus sinceres. J'ai cru, pendant assez long-temps, que vous ne m'en donniez point, que je n'eusse mendié : vous m'avez guérie d'une erreur qui empoisonnoit mes plus doux plaisirs. Que j'ai passé hier une journée cruelle ! Je devois vous voir, je ne vous ai point vu. Je vous attendois avec une vive & tendre impatience. Chaque instant m'approchoit de celui dont vous m'aviez flattée, & que je souhaitois avec ardeur. Vains projets, inutile espérance, vous n'avez point paru. Préparez-vous quelque bonne excuse. Je la ferai valoir, quelque foible qu'elle puisse être. Soyez sûr de votre pardon ; & ne manquez pas de venir aujourd'hui me le demander.

L E T T R E S .

DE DORANTE A CALLIOPE,

*Après le mariage de cette dernière *.*

L E T T R E P R E M I E R E .

JE cede aux volontés d'une ame adorable & sublime. Il m'est affreux de vous exposer aux suites de votre empire. Vous dites que vous avez pris toutes les précautions nécessaires! Ma crainte n'en subsiste pas moins : mais trop de prudence me donneroit un air d'ingratitude ; il vaut peut-être mieux vous exposer aux dangers qu'aux soupçons.

* Mademoiselle de S*** avoit été obligée d'épouser M. de P*** qui étoit absent lorsque ces lettres furent écrites. Il paroît que Madame de P*** étoit alors en Bourgogne, avec un oncle dont il sera souvent parlé dans ces lettres.

Mes craintes doivent vous prouver la délicatesse de mes sentimens ; & des sentimens délicats ne changent point. Je suis donc tel que vous m'avez vu ; toujours rempli de vous , toujours dans mon premier enthousiasme. L'absence me cause trop de tourment pour diminuer à mes yeux le prix de vos bontés. Elles sont devenues pour vous des sources de douleur ; cette réflexion me les rend plus sacrées. Jamais votre image ne s'éloignera un moment de ma pensée. Je vous rapporte tout ce que je fais & tout ce que je desire ; je me livre aux affaires pour n'être pas distrait dans mes réflexions ; rien n'est doux pour moi que de penser à vous.

Je pense aussi à votre oncle ; je suis persuadé , malgré ses expressions , que son amitié pour moi ne fut que de l'enjouement , & n'est aujourd'hui que de l'estime ; mais comme je suis plus sensible qu'intéressé , je ne me permettrai jamais de faire cette réflexion que pour jouir de l'avantage qu'elle me donne sur lui.

Je me suis livré à l'opinion que vous voulutes me donner de M. de ***, & je

m'en repens ; son procédé est fait pour m'humilier , & la foiblesse que j'ai eue pour lui, m'humilie encore plus : c'est de moi, sur-tout, que je suis mécontent ; car, dès le premier jour, une voix secrete m'annonça ce que je prouve. Un refus couvert du voile de l'honnêteté m'auroit ravi le droit de me plaindre ; mais le détour, le défaut d'égards, le style d'une lettre légère & peu décente, sont des torts que je dois sentir, & qui m'autorisent à remonter jusqu'au caractère, qui en est le principe. Il m'en coûte de renoncer au projet d'une liaison qui m'unissoit plus étroitement à vous ; j'allois à vous par lui. La raison m'ordonne des sentimens différens : j'écouterai sa voix ; mais je serai poli envers celui que cette voix condamne ; la rupture seroit un éclat ; la dissimulation devient une vertu. Le Comte de*** m'a dit que jamais mon nom n'avoit été prononcé à la Princesse par l'homme faux qui promettoit de lui parler sans cesse de moi. Les preuves de son imposture s'accumulent chaque jour. Je ne sens plus, pour moi, l'indignité de cette conduite ; mais vous restez livrée à la fausseté dont

je suis la victime ; voilà ce que j'ai de la peine à dévorer.

Je vous jure ici , avec cette vérité que vous aimez , & qui vous rend si aimable , que mon cœur est à vous. Tous les sentimens que j'avois accordés à ce qui vous est cher , sont devenus votre bien , en devenant votre droit ; vous obtenez de ma justice ce que mon erreur vous avoit ravi. Vous voilà donc tranquille sur mes sentimens ! Je ne le suis pas de même sur votre santé ; je sens que la tristesse de vos pensées doit l'altérer. Les miennes sont affreuses , quand je fais cette réflexion : si mon intérêt vous touche , renfermez-vous dans le soin de vous-même ; ne songez qu'à vous conserver ; je puis supporter mes peines personnelles ; les vôtres sont d'un poids accablant.

Vous étiez troublée quand vous m'avez écrit ; vous ne me parlez , ni de l'arrivée de M. de*** , ni de son entretien avec vous ; vous m'appellez *Monsieur* ; vous finissez avec cérémonie. O chère amie , quel désordre il doit y avoir dans cette tête ! Je suis assez généreux pour m'en plaindre ; privez-moi du plaisir en-

chanteur de vous être aussi cher ; songez que pour vous conserver à moi , il faut être un peu moins à moi-même. Adieu.

A la même.

RIEN d'aussi extraordinaire que l'empire de M. de *** sur votre esprit. Si je lis bien au fond de votre ame , il est justifié , ou du moins il vous paroît à peine coupable. Je ne veux point goûter le plaisir affreux d'accuser ce que j'aime : je m'arrête donc , de peur de m'expliquer par des reproches ; mais croyez que le procédé dont j'ai à me plaindre , est de ceux que l'on n'oublie jamais ; & que l'homme dont je crains de parler , porte un caractère de dissimulation & de légèreté , qui peut me surprendre , après avoir tout vu. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire sur son compte. Si M. de *** avoit des sentimens pour moi , il eût regardé mon billet comme un malheur ; il m'eût écrit avec cette véhémence des cœurs innocens & pénétrés ; il eût déchiré d'une main prompte le voile qui déroboit son

ame à mes regards. Voilà la nature , voilà l'amitié , voilà l'usage même. Je fais trop bien sentir , pour n'être pas en droit de juger : ne parlons plus du plus affreux moment de ma vie ; je ne me plains ici que pour vous éclaircir ; vous avez une facilité de confiance que je crois dangereuse , & je ne veux pas qu'il y ait une inégalité de force & de raisonnement entre ce que j'aime & moi.

Je suis peu surpris du plaisir que vous a causé ma lettre ; je le suis davantage du peu de chaleur qui regne dans la vôtre. L'amour est-il alternatif ? Je vous le demande sans ironie ; je ne le vois que comme vous l'inspirez ; peut-être est-il comme je l'inspire.

Je suis charmé que M. de Sainte * * * ait rendu justice à mes sentimens pour lui ; la gloire d'en avoir d'irréprochables est celle qui me touchera toujours le plus ; je suis d'ailleurs très-attaché à un homme respectable qui m'a comblé de bontés , & qui est rempli de qualités réelles. Je vois comme une chose très-naturelle , l'impression que les vôtres ont faite sur lui. Croyez au goût de sympa-

thie qu'on vous témoigne quand on est honnête; vous êtes faites pour vous graver dans ces cœurs-là; vous m'avez prouvé que vous pouviez davantage; & je vous en remercie.....

P. S. Cette lettre étoit commencée; une affaire importante me l'avoit fait interrompre; je suis ravi qu'elle ne soit point partie; elle renferme des reproches de froideur qui ne sont plus fondés. Hier au soir je trouvai en rentrant un billet.... Que vos attentions sont touchantes! que vos expressions sont douces! que mon cœur vous remercie! La lettre de votre oncle est comme lui, sincère & froide. Dois-je encore m'étonner après avoir défini?

Je vous conjure de prendre soin de votre santé, ce sera veiller à la mienne, j'ai, à cet égard, des inquiétudes dont je vous épargne l'aveu; vous seriez trop troublée, si vous saviez combien je suis peu tranquille: loin de vous, je me peins des nuits agitées, des soupirs, des craintes, un oubli de vous-même qui enflamme le sang. Le mien se corrompt par ces ré-

flexions; foyez sûre de moi, & vivez pour moi.

Je mene une vie qui est un garant nouveau de mes sentimens; un esprit de retraite dans le monde, de l'occupation chez moi, un plaisir très-doux en y rentrant, beaucoup de pensées qui vont vers vous, l'œil constamment attaché sur le cœur que j'ai vu palpiter avec tant de plaisir: voilà ma vie; elle est digne de celle qui me consacra la sienne; & cette pensée l'embellit encore.

Vous m'écrivez, votre oncle & vous, au sujet de M. de *** , comme si je devois le revoir. Non, ma chere amie, je ne le reverrai jamais; je le fuirais plutôt, pouvant le haïr davantage. Il ma blessé, il m'a trompé, je ne l'ai pas accusé autant que je l'aurois pu; mais je le condamne, & m'éloigne de lui autant que je le dois.

Je vous embrasse avec la vivacité d'un cœur que vous trouverez toujours rempli de la fierté que donne la vertu, & des sentimens qu'inspire cette même vertu lorsqu'elle se fait aimer sous vos traits.



A la même.

VOTRE oncle a reçu une lettre, il y a deux jours, qui vous aura tranquilisée sur les causes de mon silence. Je suis touché de votre inquiétude, sans en être surpris : je voudrois vous les épargner toutes, sans vous ravir ce fond de sensibilité qui fait mon bonheur. Soyez persuadée que je vous aime assez pour être un peu cruel, malgré la délicatesse de mes principes.

Vous m'avez trop louée dans votre entretien avec cette Dame. Le fantôme disparaîtra, lorsque je me montrerai. Malgré ma crainte, je desirer fort de vous revoir ; l'engagement que j'ai pris avec vous est sacré. Vos lettres me charment ; vous écrivez bien ; vous pensez mieux ; vos sentimens sont encore au-dessus de tout cela. Cet amour que vous demandez, s'il n'étoit pas votre droit, seroit toujours votre partage. Ne craignez point le prestige de la Capitale ; l'Amant tendre s'unit en moi à l'homme désabusé, & vous êtes préférée par la raison comme par le goût.

Je vous verrai donc parmi vos Bourguignons , qui vous adorent , & que j'aime , parce qu'ils vous rendent justice. Mais vous ferez sage ! Vous n'obscurcirez point la sincérité de mes jours par le nuage des pleurs & des craintes ! Je frémis encore des tourmens que j'ai dévorés. Ame adorable ! la plume qui vous trace des loix , vous en dédommage par des sermens.

Je n'ai reçu votre lettre que ce matin. Les Facteurs de la Poste sont si accablés dans ces premiers jours de l'année , qu'il faudroit un Courier exprès pour les Amans.

B I L L E T.

A la même.

JAMAIS lettre n'a tant coûté à mon caractère que celle que je viens d'écrire. J'ai voulu ne me pas brouiller ; cet effort m'a fait sentir combien je vous aimais.

Vous m'écrivez comme une personne qui veut n'avoir plus que de l'amitié pour moi ! Votre style est mesuré : il ne me

manque plus que d'éprouver cette révolution, pour avoir tout souffert de la niece & de l'oncle.

Vous me demandez si je consens que vous m'écriviez? Quelle offense! Souffrir & me taire, voilà mon partage. Suis-je assez généreux? Adieu, je vous embrasse comme on expire.

A la même.

LORSQUE je vous ai écrit, je vous ai cru dégagée des sentimens qui conduisoient ma plume; j'aurois épargné un cœur dont j'aurois mieux connu l'innocence. Je ne puis apprendre qu'avec beaucoup de plaisir que vous éprouviez encore ces mouvemens qui furent vos plus sûres armes. Je me crus aimé, quand je me livrai à vous. Pour m'amuser avec les personnes de votre sexe, il me suffit de trouver des charmes; mais pour m'engager, il faut que je suppose de l'amour; votre destinée est dans vos mains; lorsqu'on s'est plaint comme j'ai fait, on n'a plus rien à prouver.

Vous m'avez toujours donné beaucoup de louanges & beaucoup de clagrins.

Honorez-moi moins, & aimez mieux; connoissez-moi bien, sur-tout; je suis un homme fort ordinaire par le mérite, & même par les vertus; mais j'aime avec une ardeur qui me fait distinguer; & il n'y a qu'un sentiment très-tendre qui soit digne de moi.

J'aurai toujours avec votre oncle les procédés qui peuvent vous conserver à moi; mais ma sensibilité est épuisée. Le plus grand chagrin qu'il pouvoit me causer, étoit de m'obliger à le définir.

Je ne suis point du tout tranquille sur votre santé, quoique vous m'ordonniez de l'être; je vois toujours le Médecin vous tâtant le pouls. Je n'entreprendrai point de vous inspirer la dissipation: cependant je suis convaincu qu'elle vous est nécessaire; vous n'avez rien dans le fond du cœur qui doive vous chagriner. Pourquoi donc cette antipathie pour le monde! je fais qu'il ne peut jamais vous plaire, & je n'exige pas de vous que vous lui trouviez des charmes; mais on a de la complaisance pour des objets qui ne plaisent pas, lorsqu'ils sont nécessaires. Accordez à la raison ce que la politique obtient si aisément.

A la même.

JE viens de recevoir vos deux dernières lettres. Un voyage de plusieurs jours à Versailles est l'excuse de mon silence, & la reconnoissance est la mesure de mes regrets. Vous êtes aussi aimable que je suis sensible; je lis & relis ces expressions si tendres, si vives, si flatteuses. De quel prix les pourrois-je payer, que mon cœur ne crût devoir encore davantage? Je suis content de vous jusqu'au transport: mais cette santé, cette santé toujours menaçante!..... Imaginez-vous que je tâte chaque jour mon pouls pour savoir le mouvement du vôtre; & je trouve souvent que j'ai la fièvre. Vivacité! source de maux & de plaisirs!.... Je ne veux pas gronder; mais réellement vous me rendez malade; & si vous m'aimiez bien, vous vous porteriez mieux.

J'ai appris avec douleur la mort de votre amie. Comme il ne faut pas qu'il y ait du vuide dans la nature, je vais; s'il est possible, vous aimer davantage;

& remplacer celle qui vous aimoit si tendrement. Je vous remercie du compte que vous me rendez de ces plaisirs complaisans qui ont animé les derniers jours de votre carnaval. Votre carnaval véritable eût été de penser à moi au coin de votre feu : mais il y a des bienféances & des importuns. Votre oncle danse-t-il bien un menuet? Il écrit mal une lettre, & fait plus mal une excuse. Je parle trop souvent de lui ; mais la dissimulation est le tourment des ames honnêtes.

Le desir que vous avez de me revoir ; me pénètre. Mais à Pâques!.... Ah! chere amie, si près des momens où l'on a blessé mon cœur!.... J'ai aimé votre oncle comme on aime un frere ; il m'a traité comme un ennemi : pardon, si ma sensibilité me fait regarder comme un malheur la nécessité de le revoir.... Je sens ce que je vous dois ; mais un homme que je n'aime plus, & qui l'a mérité, devineroit ma haine pour lui & mon amour pour vous. Votre intrépidité est faite pour me rassurer ; je partirois si je n'étois que timide ; mais je ne suis pas timide, & je suis délicat ; je ne pourrois me contrain-

dre jusqu'à la fausseté, & ce voyage nous seroit funeste ; attendons le secours du temps. Sa dernière lettre a tout perdu , sa froideur est choquante. Ma modération , dans ma réponse , fut un sacrifice de mon caractère. On ne va point voir l'ennemi qu'on ne peut tromper par la complaisance , & qu'on ne doit pas braver par la franchise. Je ne prends , au reste , aucun parti ; mon amour & votre empire me donneront des forces ; pardonnez-moi de sentir le besoin que j'en ai.

B I L L E T

A la même.

JE vous écris un peu à la hâte ; ce sont souvent les meilleurs billets. Je vous reproche ces phrases où vous ne craignez pas de me laisser entrevoir l'excès de votre tristesse. Vous parlez quelquefois avec un pressentiment indiscret de la fin d'une vie qui est , après votre cœur , mon bien le plus chère : je n'aime point cette

habitude, je fais que l'esprit des personnes tendres n'est pas gai ; mais il ne faut pas ajouter au malheur de la nature le malheur plus grand des réflexions. Je vous aime ; cette pensée est une consolation. Nous nous reverrons , je vous en fais la promesse. Il y a dans tout cela de quoi jouir d'une vie assez tranquille. Mais vous n'êtes pas satisfaite ! Le cœur est bien difficile à contenter.

Je condamne la délicatesse folle qui m'a fait haïr un homme que j'aurois dû mépriser : j'ai trop peu pensé aux suites de ma sévérité. Le mal est fait, il faut le réparer par la réflexion & par le courage. Je vous assure que j'y travaillerai sans cesse , & vous verrez par les lettres que je vous écrirai successivement, que je ne suis pas plus foible qu'indocile. Votre plume enfante des miracles ; que ne feroit pas votre douce voix ! Je jouirai encore du bonheur de l'entendre ; je préparerai mon retour vers vous par des cajoleries. Vous me reverrez , vous me reverrez , chère amie ; mes vœux préviennent mes pas , & répondent à vos desirs.

Je

Je ne vous ai promis que quelques lignes, je crois quelles disent beaucoup : votre cœur est fait pour entendre jusqu'à mon silence.

A la même.

JE vous avoue que , prêt d'écrire à l'homme *auguste* dont vous me parlez, je n'ai jamais eu l'intrépidité qu'exige l'imposture. Il m'étoit si doux autrefois de lui écrire ce que je pensois ! Accoutumé à ce langage, je ne puis me résoudre à souiller une plume par l'infidélité des expressions : cependant je vaincrai ma répugnance, & vous aurez bientôt la satisfaction de recevoir cette nouvelle preuve d'un amour que je ne pourrai jamais prouver mieux.

J'ai lu vos deux dernières lettres avec une émotion & un attendrissement extraordinaires. Comme vous peignez les choses que votre souvenir retrace à votre esprit ! Quel sentiment il faut pour retrouver ainsi dans la mémoire tout ce qui intéresse la passion ! Je croirois qu'il n'y a que les

Avril 1779. Second Vol.

K

femmes qui sachent aimer, si je ne sentoie que je n'imite point, en aimant si tendrement. Oui, je me flatte de vous aimer, & de passer encore de doux momens auprès de vous. Je ne puis vous cacher que je ne prévois pas l'instant où je serai libre; j'ai des occupations serieuses; elles fatiguent mon esprit en contrariant mon cœur. J'ai besoin de raisonner pour pouvoir me soumettre : mais vous savez que je raisonne un peu, & vous aurez la générosité de le souffrir. Qu'il y a loin de cet état au délire auquel je voudrois pouvoir m'abandonner ! Mais n'est-ce pas extravaguer tendrement, que d'être fâché de raisonner ? Ainsi mes réflexions ne sont que des rêves, & l'amour n'en exerce pas moins le pouvoir charmant qu'il obtint sur nous, dès que nous nous connûmes. La vivacité de vos peintures me prouve l'excès de votre confiance. Ah ! si vous saviez combien je la mérite ! Il est aisé de prouver mieux que l'on aime ; il est impossible d'aimer mieux.

Toutes les fois que vous me parlez de votre santé, je crains que vous ne cherchiez à m'abuser. Je sens qu'il est difficile

que vous vous portiez très-bien ; les passions ravissent cet avantage. Mais sûre de moi , vous pouvez régler vos idées , & prévenir l'agitation qui allume le sang. Il faut beaucoup de dissipation. Je vous laisse la liberté de l'ennui dans le monde , mais je vous interdis la réflexion. Faites des visites , courez les champs ; la solitude vous est aussi contraire que la douleur. Vous resterez chez vous , quand j'aurai repris ma place dans cet appartement où je crois être encore : alors il vous sera permis de ne connoître rien de plus insupportable que le tourbillon ; mais aujourd'hui..... Je ne veux pas moraliser plus long-temps ; il faut un peu de complaisance pour les malades ; & je m'en rapporte à votre discrétion , après avoir établi des principes que vous devez prendre pour des prières.

A la même.

Vos deux dernières lettres ont produit sur mon cœur l'effet le mieux senti. Vous réprimez vos desirs avec une générosité

dont je suis pénétré. Je ne connois que vous qui sache aimer.

Peut-être, sans m'accuser, vous imaginez-vous que j'aurois dû combattre mieux ma répugnance ! Il est vrai qu'un homme ordinaire vous auroit fait ce sacrifice ; mais j'ai des principes, & j'y tiens ; il me sera toujours affreux de tromper. Indépendamment du procédé général de l'homme dont je me plains, il y a encore l'incertitude horrible de ses dispositions : Vous m'assurez qu'il me reverroit sans peine ? Souvenez-vous que je l'ai humilié par ma pénétration : on pardonne difficilement le mal que l'on a fait. Si vous vous abusez, si je suis vu, comme il est capable de voir ; quel chagrin n'est-ce pas vous préparer que de vous rendre témoin de son accueil ? Je ne puis prendre aucun parti ; l'amour & la raison combattent & triomphent tour-à-tour. Je vous ai dit que j'écouterois le pressentiment. S'il est favorable, je vous jure qu'il ne parlera pas en vain.

Vous voilà donc un peu seule ! Tandis que vos Bourguignonnes versent le nectar à l'homme errant qui vous fait boire tant

d'amertume, vous méditez sur l'insipidité des plaisirs, que le cœur ne peut partager. Mon ame vous cherche dans votre retraite : quel charme attaché aux leçons qu'elle me donne !

Il est allé dans ce Village, dans ce bocage, où tant de fois mon cœur palpita sous votre main tremblante ! C'étoit à nous que le Ciel devoit ce voyage : combien nous en aurions joui ! par combien de nouveaux sermens nous aurions consacré encore ce berceau, où nos yeux, en se rencontrant, devinrent les garans d'un amour que nous n'osions exprimer ! L'honnêteté de nos craintes, & la vérité de nos aveux, le consacrerent mieux que les plaisirs : combien de Temples ont moins mérité de durer !

Dites-moi pourquoi l'on ne m'a pas écrit ! quelle conduite ! mais je ne veux pas vous affliger. — Oui, vous m'auriez vu paroître, si j'avois pu arriver sans être apperçu. Mon respect pour votre personne, & pour mes principes, nous coûte bien des plaisirs ; mais des regrets qui nous honorent, sont plus doux que des voluptés qui nous dégraderoient.

A la même.

QU'AI-JE lu ! Qu'osez-vous penser ! Je refuse, dites-vous, d'aller vous voir, parce que j'ai promis de faire un plus long voyage ; c'est en Angleterre que je vais ; c'est avec M. de *** que je dois partir ; c'est à l'ambition que je vous sacrifie. Voilà donc le fort de cet homme dont la bonne foi dicta tous les discours, & régla toutes les démarches : voilà cet homme à qui vous jurâtes cent fois, qu'il verroit plutôt la chute de l'univers que la fin de votre estime !.... Je ne vous accuse ici que de foiblesse ; mais votre sexe ose s'offenser du reproche que lui attire tous les jours cette qualité dangereuse ; & ne lui connoissant rien que d'inférieur à vous, je le trouve bien convaincu d'orgueil en lisant une lettre dont chaque ligne prouve combien vous êtes foible. Il est vrai que M. de *** m'a fait proposer de l'accompagner dans les voyages dont il a formé le projet ; mais il est faux que j'aie un moment balancé à refuser sa pro-

position. Je fais que dans le public le choix d'un homme illustré par le sang & par les dignités, honore toujours un simple particulier ; mais je fais aussi qu'un particulier qui ne voit dans l'homme que l'ame & l'esprit, laisse au public ses erreurs, & ne met point sa gloire à voyager avec un fou chez un peuple sage. Je fais encore que, quelques avantages que la fortune pût m'offrir, jamais ils ne pourroient prévaloir contre la foi de mes sermens : les remords les empoisonneroit. Je ne vous ai pas promis de ne m'éloigner jamais de vous ; mais j'ai juré de ne vous tromper de la vie ; & ce seroit me dégrader par un parjure bien horrible, que de résister au desir que vous avez de me voir, sous des prétextes qui doivent augmenter votre estime pour moi, tandis qu'au fond de mon cœur je nourrirois l'affreux projet de m'absenter pendant deux ans.... La sensibilité que je vous montre, exige que je vous rassure sur son effet. Connoissant votre promptitude à vous alarmer, je dois craindre que des larmes ne deviennent la réparation de votre injustice ; & je ne veux pas que

vous pleuriez, je ne veux pas même que vous vous permettiez aucune réflexion sur la cause de mes reproches. Elle ne pourroit être que cruelle pour moi. Je me suis plaint. Vous sentez qu'après cet effort, je suis moi-même à plaindre. Vous devez m'épargner de nouvelles peines. L'inquiétude des vôtres sera toujours la plus sensible pour moi.

A la même.

L'excès de cette générosité n'est pas un sujet de surprise pour moi. Vous renoncez à me voir de dix ans, si mon absence peut contribuer à ma fortune ! Je vous remercie de justifier si bien l'opinion que j'avois de vous. Pour m'acquitter, il devient nécessaire que vous sachiez combien je sacrifie peu en refusant le sacrifice que vous offrez de faire. L'homme avec qui le public veut me faire voyager, a contre lui la corruption des mœurs & le mépris du scandale. Tous les témoins de mes complaisances deviendroient les Juges de mon cœur. Je serois confondu dans la foule des êtres

qui, croyant que tout est justifié par le succès, suppléent à la justification par l'éclat, & éblouissent les yeux dont ils ont à craindre les regards. La société d'un homme en place est un honneur, quand l'honneur fut la règle de sa conduite; alors le sort qu'il nous procure, est un diamant monté par un ouvrier du premier ordre; mais se donner à l'ennemi des mœurs, dans des vues intéressées, c'est se vendre au vice même; & annoncer à la société que la chaîne avec elle est rompue. Je n'oublierai de ma vie la générosité de vos propositions; toujours il me sera doux de penser que vous fûtes prête à renoncer à votre bonheur, pour contribuer à ce que vous envisagiez comme le mien; mais j'exigerai de vous que vous me croyez incapable de me préférer à vous-même par des motifs indignes de moi. Mon ame toujours pure est aujourd'hui si perfectionnée par l'amour, qu'elle ne peut plus souffrir que ce qui a quelque ressemblance avec vous. Jugez si elle pourroit consentir à une séparation, dont le principe vous dégraderoit dans un objet qui eut votre cœur pour maître, & vos vertus pour exemple.

A la même.

C'EST encore ici une de ces nouvelles tirées de la gazette du Public. Dans ce fond inépuisable, on trouve la vérité comme l'imposture; & pour me prêter à votre foiblesse, je vous pardonnerai d'en lire avec quelque confiance les articles qui me regardent, lorsque je ne serai pas obligé de rougir des préjugés qu'ils feront naître. Je connus la femme dont vous me parlez, avant que le sort vous eût offerte à mes yeux. Un certain bruit de beauté répandu dans quelques maisons où j'allois, avoit imprimé Madame de *** dans mon esprit; je desirois de la connoître; le hazard me la fit rencontrer dans une de ces sociétés d'où le cérémonial semble banni par étiquette. Les caractères se développent dans la liberté, particulièrement lorsque la louange semble attendre les idées qu'elle doit couronner. Madame ***, traitée toujours comme une jolie femme, usa de ses droits, & se permit beaucoup de choses, qui auroient peut-être enlaidi

une femme ordinaire. Mon préjugé ne lui fut point favorable. Elle s'en apperçut, & voulut usurper un suffrage qui ne lui étoit pas dû. La fécondité des ressources ne manquoit pas à Madame ***. Représentez-vous un de ces esprits faciles & faux, qui se multiplient & se déguisent sous toutes les formes : l'expression leur est familière ; une douzaine de phrases apprises par cœur forment leur langage successif. Le ton & le regard répondent si bien au besoin, que l'on prend pour caractère ce qui n'est que talent. Madame de *** avoit deviné que j'étois un esprit sérieux. Il lui étoit facile de déterminer la manière de se conduire avec moi. J'avoue que je fus trompé par un manège flatteur, qui m'offroit mes propres goûts, dans un objet à qui la Nature avoit donné deux beaux yeux. Je trouvais même du plaisir à penser qu'en se communiquant à moi par les idées, elle cherchoit à me plaire par la ressemblance. Les dispositions d'un galant homme sont toujours favorables à une jolie femme, malgré l'expérience. Madame de ***, placée à table à côté de moi, me débita

les phrases imposantes qu'elle tenoit en réserve. C'étoit plus que de la raison : je fus surpris de trouver de la philosophie sur des levres que la folie avoit exercées pendant deux heures, & je ne pus cacher mon étonnement. Madame de *** me justifia ses habitudes par l'usage du monde, qui ne permet guere à une jolie femme le langage des réflexions. Elle ajouta que, rendue à elle-même par le caractère de mon esprit, elle cessoit de dissimuler pour jouir des avantages du sien; & qu'elle goûtoit si bien un plaisir devenu si rare pour elle, qu'elle ne pouvoit s'empêcher de m'engager à la voir quelquefois, pour renouveler le charme de la rencontre. Je la remerciai par la promesse de l'aller voir le lendemain; l'engagement fut rempli. Mes visites devinrent fréquentes; & pendant quinze jours son rôle fut si bien joué, que j'aurois défié toute la terre de deviner en elle une Comédienne. Ce terme étoit à peine expiré, que je m'aperçus que j'étois moi-même sur les planches; & que j'avois pour spectateur le Public tout entier. L'explication de cette phrase est,

que j'étois affiché par le manège de la Coquette, & que ce manège connu alloit me couvrir de ridicule. Tout est occasion d'éclat dès que le Public a les yeux sur nous; mais un éclat se rachete par un autre. Je ne balançai pas à me décider; & ma ressource fut de définir si hautement Madame de * * *, qu'on se persuada qu'en paroissant m'attacher à elle, je n'avois aspiré qu'au plaisir de pouvoir un jour m'amuser à ses dépens. Cette comédie finit toute à l'avantage de l'Acteur, qui avoit paru d'abord en sous-ordre. Les honnêtes gens savent cela comme moi; & je ne m'imaginois pas qu'il existât encore le plus petit préjugé à cet égard : mais il est une partie du Public qui, comparable à la lie des vins, conserve toujours le dépôt qui la forme.

Je répondrai après demain à l'article important qui termine votre lettre. Soyez persuadée que je n'aurai jamais de plus vif desir que de me rapprocher de vous. Mon ame vous est dévouée. Ce n'est pas ici l'expression dont on se sert dans le langage même le plus sincere. C'est un

sentiment profond que j'exprime comme je puis, n'ayant pas l'heureux talent de donner à la langue la vive énergie dont mon cœur auroit besoin.

A la même.

LA félicité la plus douce, la plus pure, est de vivre avec ce que l'on aime dans cette conformité d'humeur, dans ce rapport de goûts, dans cette tranquillité de mœurs qui feroient notre partage, si notre sort dépendoit de nous : mais pour jouir de tous ces biens, il faut la paix, la justice de la part de ceux par qui l'on est environné. Vous élevez un édifice dont l'architecture est charmante ; les ornemens dont vous l'embellissez, vous embellissent vous-même ; ils ont le caractère de votre ame : les fondemens en sont-ils bien solides ? Je crains qu'avant de les jeter, vous n'ayez moins consulté le fond du terrain, que sa superficie trompeuse. Un homme dont la trempe n'a pas été adoucie par vos qualités aimables, un homme qui a paru conserver

avec moi ce caractère de dissimulation, d'opiniâtreté, de finesse, que j'éprouve depuis un an, malgré mes soins, mes lettres & mes services, un homme enfin dont le naturel indomptable a pu triompher de l'innocence de notre art; un tel homme, dis-je, ne laisse aucune espérance de bonheur à des êtres tels que nous. Je le dis en frémissant; mais l'honneur & l'amour m'obligent à le dire. Vous avez eu un entretien dont vous croyez devoir tout vous permettre? Vous avez arraché l'aveu des torts, & la promesse des excuses? Eh bien! vous perdiez tout, quand vous croyez tout obtenir. Il aura vu vos sentimens pour moi; un intérêt si tendre est fait pour les trahir; il aura formé le projet de nous surprendre; il desire mon retour vers lui, pour jouir du plaisir affreux de m'éloigner de vous. Il est des âmes pour qui le tendre amour est un nœud respectable: j'ai vu des mères oublier leur propre devoir pour favoriser le penchant de leurs filles; l'estime & la nature triomphoient de la vertu; mais votre oncle, qui n'a jamais pu connoître

cet empire si puissant & si doux, est fait pour tirer ses vengeances du sujet même qui exciteroit la pitié dans les autres. L'ennemi des vertus doit être le tyran des cœurs tendres. — J'ai plus d'horreur que vous même du tableau que je trace; mais le soin de votre bonheur est un dépôt qui m'est confié: vous croyez que je suis attendu, vous m'engagez à partir, & je vois le poignard levé sur nous, l'orage se former sur nos têtes. Faites de nouvelles réflexions. L'expérience est le besoin des âmes honnêtes. Vous entrez dans la carrière de la vie, & vous n'avez rien vu; votre bonnet, plus funeste qu'un bandeau, expose tout votre être à l'imposture: mais j'ai vécu; & mes malheurs me deviennent précieux, puisqu'ils peuvent vous être utiles. J'attendrai votre réponse à cette lettre. Si vous persistez, je pars.... Songez que c'est ici une menace; vous pleurerez le mépris de mes craintes. Quoiqu'il arrive, je vous promets d'être aussi prudent que sensible, & de sentir vos maux plus que les miens.

B I L L E T

à la même.

DE quoi vais-je vous remercier ? Non , je ne m'abuse point sur une victoire qui vous coûte des larmes. Applaudissez-vous à la délicatesse de mes motifs , & à l'énergie de ma plume ; en vain m'offrez-vous le tableau glorieux d'une femme vaincue par mes raisons , immolant le desir de me voir , au desir plus vif de me plaire. Je sens combien , jusqu'au soin que vous prenez , tout est flatteur pour moi dans ce détail ; mais malheur à moi si mon amour-propre pouvoit en ce moment balancer les raisons que j'ai de m'affliger ! Je vous vois dans la douleur , & c'est tout ce que je vois ; je considère vos sacrifices , & non vos louanges ; je me reproche un excès de raison qui n'est plus qu'un malheur , quand vous êtes la victime de son pouvoir.

A la même.

QUEL changement ! L'amour veilloit à notre bonheur. Celui dont la main cruelle s'appesantissoit chaque jour sur nous, de cette même main forme aujourd'hui une couronne, & la pose sur nos têtes. Il a besoin de vous à Paris, il vous y envoie, le terme de votre voyage est illimité ; il vous adresse à celui dont il vous eût interdit la vue, s'il eût connu ses sentimens ; c'est dans mes mains qu'il dépose & sa niece & ses intérêts ! Oh ! mystere de nos destinées ! abyme impénétrable ! source féconde de consolations !..... Je vous verrai ! Un Amant digne de vous pourra vous recevoir dans son sein ? Nous mesurerons nos joies pures, nos plaisirs inexprimables à cette longue chaîne de maux qui nous accabla si long-temps ? Je suis bien mécontent de ma plume, quand j'ai à exprimer tout ce que je sens, tout ce que je suis sûr de sentir. Mais l'effet est racheté par la cause ; vous ne voudriez

pas que ma lettre répondît mieux à ce que vous devez attendre de mon cœur. Vous savez trop qu'un sentiment qui ne nuit pas à l'expression par sa vivacité, peut paroître foible au cœur qui connoît bien l'amour.

Votre lettre écrite apparemment dans le délire des transports, contient des choses dont je ne suis pas peu surpris, & dont je pourrois être fâché. Vous prenez l'injuste précaution de m'assurer d'un sentiment toujours égal dans ce tourbillon d'objets volages ! Vous me répondez de l'indifférence la plus profonde pour quiconque prendra garde à la beauté de vos yeux ! Ce discours, adressé à un Amant ordinaire, pourroit paroître flatteur ; mais je jouissois d'une erreur plus douce que vos promesses ; je vous croyois si sûre de mon estime, que je n'imaginois pas que vous pussiez jamais supposer que les craintes..... Quoique peu flatté de vos idées, je n'en suis pas moins reconnoissant de vos soins ; & je vais, pour m'acquitter, imiter l'exemple que vous me donnez. Votre retour dans ce pays vous fera peut-être rencontrer quelques

personnes convaincues que je suis né un peu léger. Je ne me servirai ni de la sottise du public, ni de la malignité des hommes, pour combattre un bruit trop confirmé par ma conscience. Que gagnerois-je à vous tromper? Le mensonge ajoute au regret des fautes, quand nous sommes capables de les sentir. J'avouerai donc que j'ai contre moi quelques traits de légèreté; mais je puis dire, pour ma justification, que j'ai moins été perfide envers les femmes, que Juge trop délicat & trop sévère de quelques objets à qui je m'attachai trop inconsidérément. L'inconstance fut moins un défaut de mon cœur, qu'une suite de mes principes. Depuis plusieurs années j'avois cessé d'aimer, parce que je voyois tous les jours la corruption rendre plus rares les cœurs dignes du mien. Mon ame, privée des illusions même, n'en éprouvoit que mieux le besoin de s'attacher. Solitaire dans le monde, ma retraite étoit un vrai supplice; mais j'aimois mieux être malheureux par la raison, que méprisable par la faiblesse. Le sort vous offrit une ame si bien préparée à vous distinguer! Tous les traits

qui s'étoient reposés dans les mains de l'Amour, partirent à la fois; & mon bonheur fut mesuré à la profondeur de ma blessure. Vous savez si je vous ai rendu douteux le charme de ma défaite ! Loin de vous, près de vous, je n'ai senti que le desir de vous aimer davantage ; rapportant tout à cette idée, elle est devenue le premier garant de votre bonheur. C'est donc par le caractère de mon ame que je vous suis particulièrement attaché ? Jugez d'un sentiment qui existe en moi comme principe, & dont votre empire n'est que l'aliment !

Voilà une lettre un peu longue, peut-être un peu sérieuse. Tous les tons de l'amour sont égaux aux yeux de ce qu'on aime ; & vous n'exigez pas que je condamne celui que j'ai pris pour vous répondre. Cependant j'aurois dû raisonner moins, quand j'apprends que nous allons être unis ; & je sens que ce ne sera pas trop de tous mes transports en vous voyant, pour réparer l'inconséquence dont je m'accuse.

B I L L E T.

LE voilà donc fixé ce jour si impatiemment attendu ! Depuis l'instant qui me l'annonça , mon cœur n'a pas cessé de palpiter. Je vais vous voir , tomber à vos genoux ! Heures trop lentes , volez , volez Votre oncle , dites-vous , gronde & vous presse ! Faut-il qu'une fois je sois de son avis ? Oui , je trouve , comme lui , que ses intérêts ne vous touchent pas assez. Le soin de vos malles vous occupe trop : Venez avec votre cœur & vos charmes ; laissez ces ajustemens provinciaux , qui dépareroient votre beauté ; ce n'est qu'ici que l'on est belle , & qu'il est permis d'unir l'Art à la Nature. Songez que je vais être sur la route , que je vais marcher vers vous , que je vais haïr tout ce qui ne m'offrira pas votre image. Adieu , je vous attends , je vous desire , je vous implore. Ces mots si doux vont retentir dans votre ame , & commencent le bonheur de la mienne.

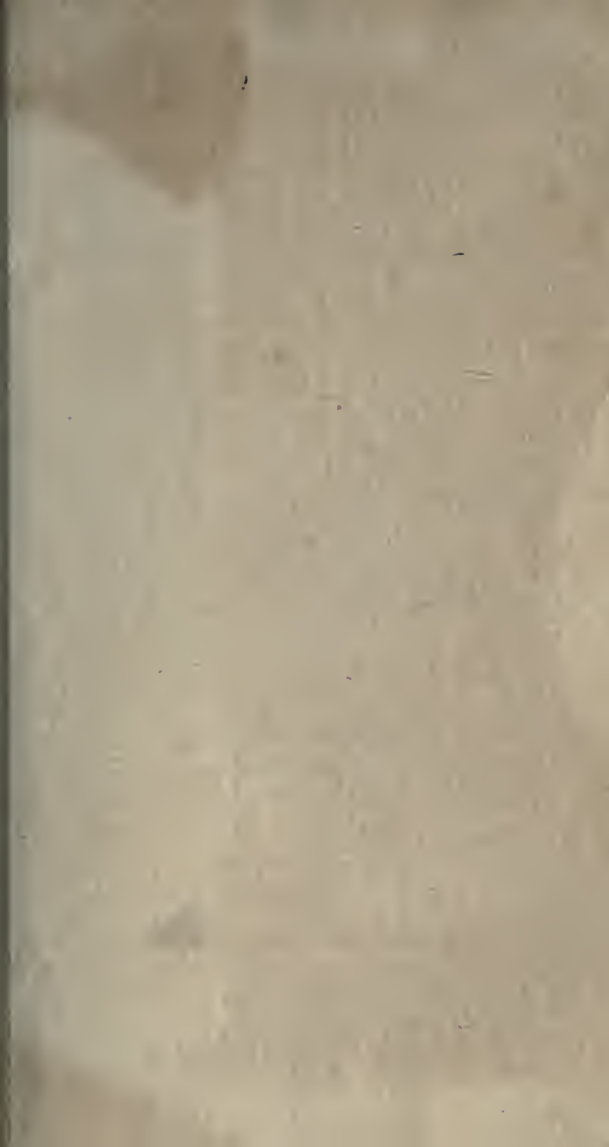
Fin du second Volume d'Avril.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Volume du mois d'Avril de la *Bibliothèque des Romans* : cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux âmes sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 17 Avril 1779.

Signé, DE SANCY.

De l'Imprimerie de COUTURIER, Cloître
Saint-Nicolas du Louvre.





LF.C.
B582u

209697

Author
Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 61-62.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

